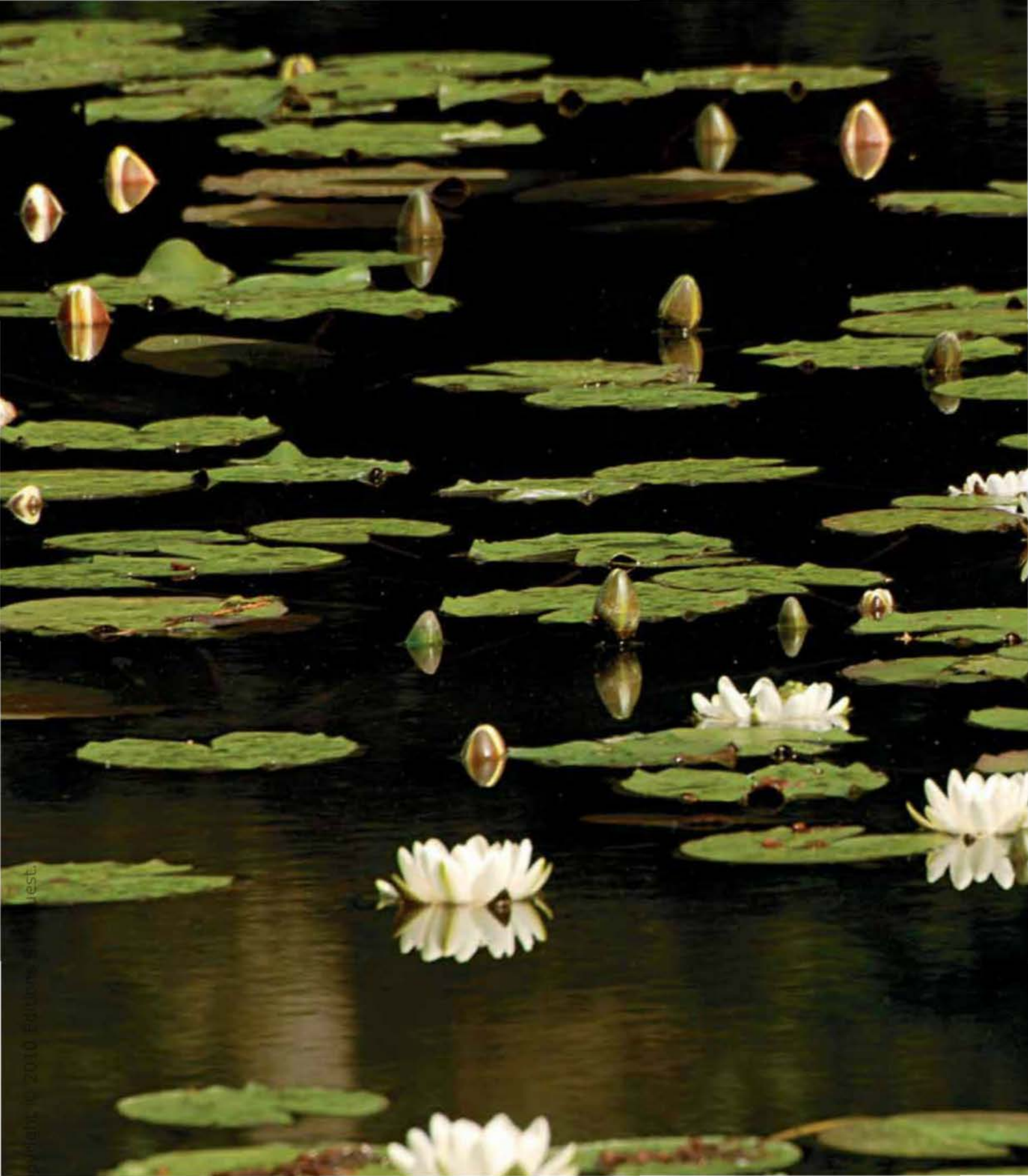
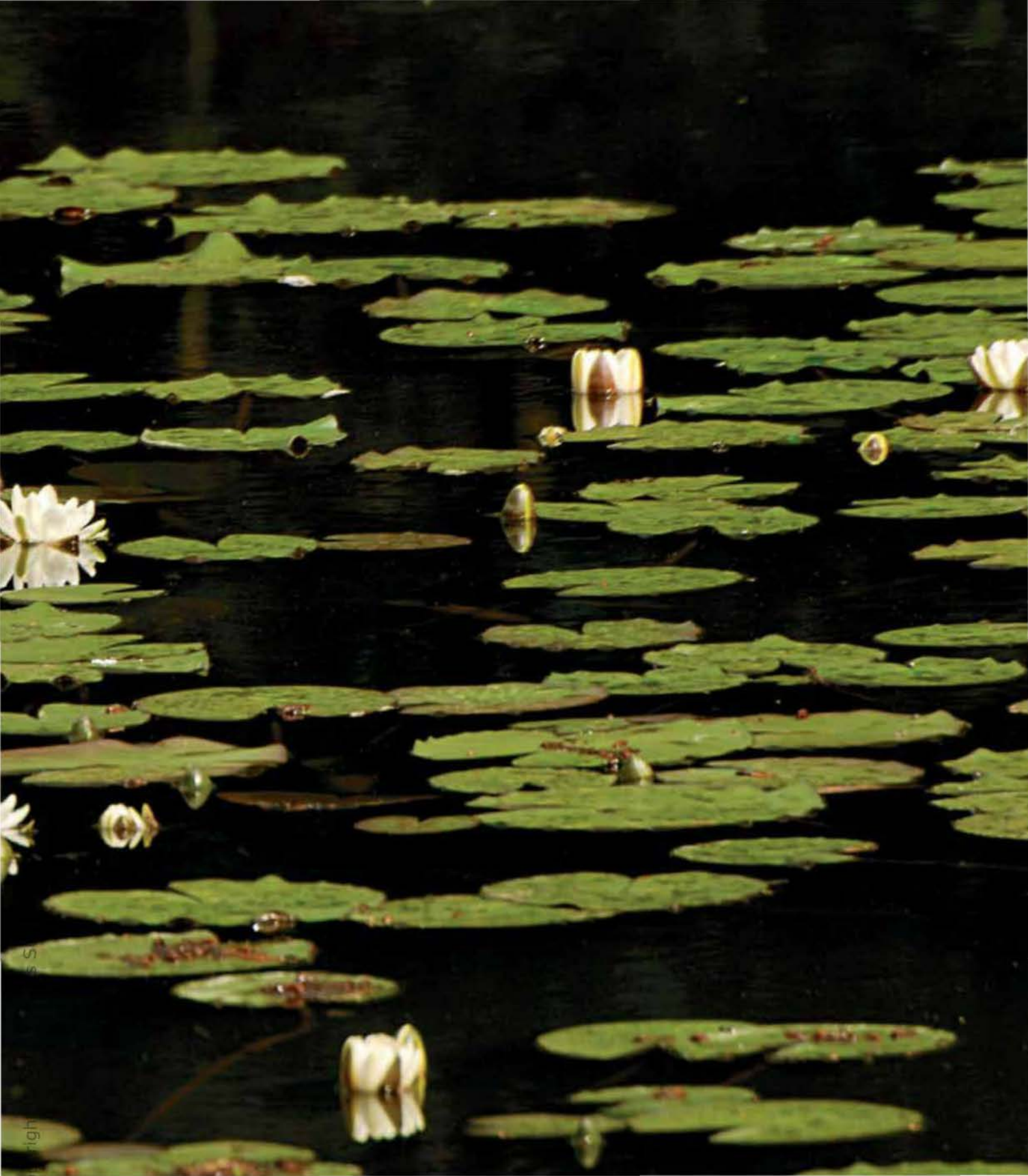


Philippe Prévôt
Richard Zéboulon, photographe

L'art
des jardins
dans le
Sud-Ouest

ÉDITIONS SUD OUEST





55

right

En pages précédentes : parc du château de Grenade, Saint-Selve (33).
En pages 142-143 : Clos d'Eugénie, Eugénie-les-Bains (40).

© Copyright 2010 – Éditions Sud Ouest.

Ce livre a été imprimé par Pollina à Luçon (85).

La photogravure couleur est de Labogravure Image à Bordeaux (33).

ISBN : 978-2-87901-973-4 – Éditeur : 30703.01.05.11.10 – N° d'impression :

L'art
des jardins
dans le
Sud-Ouest
XVI^e-XXI^e siècles

Des mêmes auteurs

Les plus beaux jardins du Sud-Ouest, éditions Sud Ouest, 2000.
Guide des parcs et jardins de Gironde, éditions Sud Ouest, 2002.
Guide des parcs et jardins de Dordogne, éditions Sud Ouest, 2002.
Guide des parcs et jardins Béarn et Pays basque, éditions Sud Ouest, 2003.
Guide des parcs et jardins de Charente-Maritime, éditions Sud Ouest, 2003.
Bordeaux secret et insolite, éditions Les beaux jours/Compagnie parisienne du livre, 2005.

Ouvrages de Philippe Prévôt

Chants des Morts, Guide des cimetières de Bordeaux, éditions Office de Tourisme de Bordeaux, 1987.
Connaitre la Gironde, éditions Sud Ouest, 2006.
Les Jardins de l'Imaginaire, éditions Sud Ouest, 2002.
Connaitre Bordeaux, avec Albert Rèche, éditions Sud Ouest, 2007.
Histoire des Jardins, éditions Sud Ouest, 2006.
et de nombreux articles dans les revues *Le Festin*, *Pour nos Jardins* et le quotidien *Sud Ouest*.

Ouvrages de Richard Zéboulon

Bordeaux Le bestiaire, éditions Cairn, 2010.
Soulac en Médoc, éditions Cairn, 2009.
Bordeaux Les mascarons, éditions Cairn, 2008.
Bordeaux Mon album, éditions Cairn, 2007.
Petite anthologie de l'humour juif Opus 1 Blague, Le Bord de l'eau, 2005.
Petite anthologie de l'humour juif Opus 2 Citations, Le Bord de l'eau, 2006.
Adat Indonesia, Tugu Indonésie, éditions Focus, 1990.
Andernos. Promenades à travers le temps avec Roger Galy, Edir, 1980.

Philippe Prévôt
Richard Zéboulon, photographe

L'art
des jardins
dans le
Sud-Ouest
XVI^e-XXI^e siècles

ÉDITIONS SUD OUEST

Jardin de l'hôtel de ville de Bordeaux (33) :
il prit sa forme actuelle au XIX^e siècle,
avec sa vaste pelouse centrale bordée de tilleuls.



Introduction

Depuis l'édition de l'ouvrage *Les plus beaux jardins du Sud-Ouest* (2000), un travail important de recherches a été réalisé pour mieux connaître leur histoire. Propriétaires, chercheurs et architectes-paysagistes ont contribué, chacun à leur niveau, à mieux les identifier et les mettre en valeur.

L'étude des archives de la Société d'horticulture de la Gironde a permis, entre autres, de révéler sur plus d'un siècle un monde extraordinairement passionné par la culture des plantes. Cette conviviale émulation favorisa la connaissance et le goût des productions de la terre, tout en prenant conscience de l'ingratitude de la tâche.

Cet ouvrage n'est pas un guide. Il ne traite pas de la grande « saga » de l'art des jardins. Son ambition est plutôt d'offrir en mosaïque une petite synthèse de leur évolution historique et artistique. Naturellement, un choix s'imposa parmi la centaine de jardins recensés aujourd'hui.

Raconter leur histoire, c'est rendre en filigrane un juste hommage aux nombreux jardiniers souvent restés à l'ombre de leurs maîtres, et qui ont assuré au cours des âges la survie de ce patrimoine fragile.

Bien entendu, il resterait encore à approfondir l'histoire agricole et à établir un inventaire botanique et photographique des parcs et jardins du XIX^e siècle, la plupart sur le déclin.



Château de La Brède (33):
sa masse règne sur un
paysage champêtre voulu
par Montesquieu.








Cultivée dans le Sud-Ouest depuis l'Antiquité, la traditionnelle treille festonne les façades dans les campagnes. Couverture de l'almanach du journal *Sud Ouest* (1950).

Les premiers jardins



Les plus anciens documents dont nous disposons concernant l'histoire des jardins en Aquitaine remontent au début du ^{xvii}e siècle. Pour les périodes antérieures, n'apparaissent souvent que des mentions à partir desquelles il est difficile de se faire une idée précise de leur composition et de leur structure. Le cadastre napoléonien, établi entre 1810 et 1840, peut révéler ces jardins sous-jacents, mais il ne reste souvent plus rien des végétaux ou des constructions qui les composaient. Au mieux quelques éléments de terrasses, perrons, margelles de bassins, grottes ou fontaines tarées malmenés par le temps, les changements de mode et les intempéries nous rappellent leur existence tourmentée. Gardons à l'esprit que le jardin est constitué d'un matériau très vulnérable, le végétal, et que dix années suffisent pour qu'un jardin sans entretien retourne à la friche.

Comment imaginer, dans la ville close du Bordeaux médiéval, les 821 jardins répertoriés aux Archives départementales de la Gironde ? Ces mentions nombreuses permettent d'affirmer que la ville, à cette époque, conservait un caractère profondément rural et que beaucoup d'habitants s'adonnaient au travail de la terre. Dans ces actes notariés, rédigés en gascon, les jardins apparaissent sous différentes graphies et dénominations : *casau* (jardin), *trelba*, *trilba* (treille) ou *vergey*, *bergey* (verger) ou, plus rarement sous la forme latine d'*bortus* (jardin). La plupart, attenants à l'hôtel, sont accessibles par les ruelles et les *andronnes*. À vocation vivrière pour l'alimentation domestique, ils sont soumis au régime de la tenure ou des feus, c'est-à-dire qu'ils doivent une redevance à la seigneurie dont ils dépendent.

La question de l'eau étant fondamentale pour la survie des plantes, certains jardins possédaient un puits, mais très souvent le propriétaire s'approvisionnait au puits public pour l'arrosage de sa tenure ou de son verger. Une trentaine est signalée dans les paroisses du centre-ville au ^{xv}e siècle. Quelques noms de rues en conservent le souvenir, telle la rue du Puits-Descazeaux (rue du puits du jardin) dans le quartier Saint-Éloi, qui traduit bien le lien entre le jardin et le puits. L'existence de ruisseaux, comme à Bordeaux la Devèze, a suscité sur leurs rives et leurs abords des zones plus ou moins vastes de jardins.

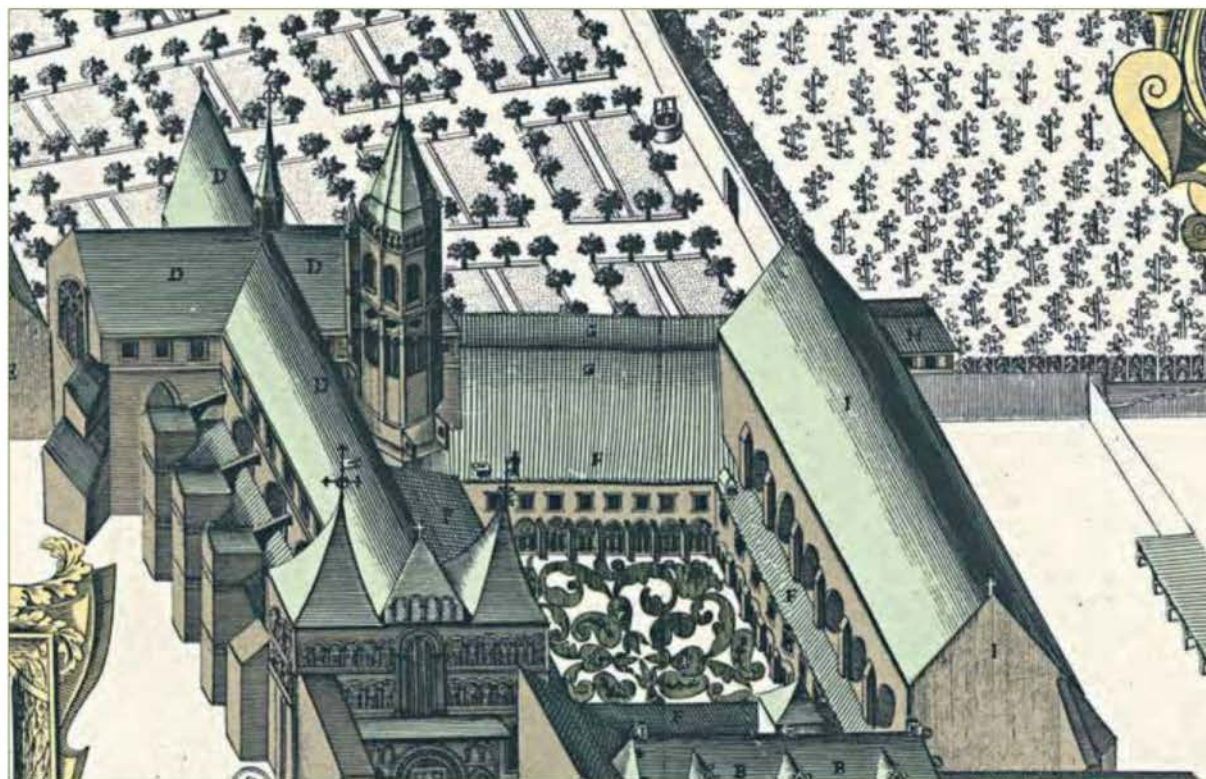
Mis à part les treilles de vigne, les végétaux sont peu nommés, si l'on excepte une mention de figuiers en 1382. Le terme de verger reste souvent neutre, aucune autre espèce de fruitier n'étant indiquée dans les archives.

La présence de porcs et de truies dans les rues de la ville rendit nécessaire l'édification de murs autour des jardins. Les propriétaires, en nombre, protestaient auprès de la jurade contre les incursions dévastatrices des porcins vagabonds, réclamant que ceux-ci soient rejetés à l'extérieur des remparts, en particulier au moment des récoltes. Les livres de comptes de l'archevêché de Bordeaux, par ailleurs retranscrits et publiés au ^{xix}e siècle par l'historien et archéologue Léo Drouyn (1816-1896), nous renseignent sur les espèces de légumes produits dans les jardins au Moyen Âge. Pour l'année 1459, on peut relever l'oignon (*cèpe*), le poireau (*porro*), le chou (*caulo*), les fèves (*fabas*), les épinards (*spinargias*) et le persil (*pretrossillium*), dont la consommation était très importante à l'époque, car considéré comme un légume à part entière.

Dans le Bordelais, la treille est une vieille tradition, certainement une des plus anciennes pratiques culturelles. Son origine remonte à la culture de la vigne par les Romains. À Bordeaux, à l'intérieur du castrum antique, la vigne poussait le long des murs et sur les façades des maisons. Dans les textes médiévaux, il est fait mention de quelques *règes*, ou treilles, dans les paroisses Saint-Projet, Saint-Pierre et Saint-Rémi. La partie inférieure de la rue de Grassi portait le nom de rue des Treilles et une rue du quartier Saint-Michel s'appelle encore la rue des Vignes. La treille est un élément important dans l'organisation spatiale des jardins religieux. C'est un agrément destiné à créer des circulations et des liens entre les différentes parties du jardin, notamment à la Renaissance. Son utilité est double : elle produit des fruits à valeur symbolique et permet de se protéger contre les ardeurs du soleil. Les comptes de l'archevêché de Bordeaux de l'année 1459 mettent en évidence des travaux occasionnés par la construction ou l'entretien des treilles : « fère les treilles », « pal à soutenir les treilles », « levez la treille ». »



La treille de la place de la Victoire à Bordeaux.



Vue cavalière des jardins de l'abbaye de la Sauve-Majeure, d'après une planche du *Monasticum Gallicanum* (vers 1680).

En Aquitaine, au XIII^e siècle, furent créées de nombreuses bastides tant anglaises que françaises. Les chartes de fondation imposaient un strict cahier des charges. Les lots à bâtir sur la rue devaient former un alignement de maisons avec, sur l'arrière, des jardins d'une contenance d'un quart d'arpent, soit 1 000 à 1 200 m². Les textes en gascon les désignent *casau*, *casala* ou *casalère*, rarement *courtil*, comme dans le nord de la France. Parfois, d'autres parcelles sont concédées à l'extérieur des remparts de la ville. À Sauveterre-de-Guyenne un *esturon* de terre (unité locale) était prévu pour le jardin. Dans l'*Esclapots*, de Monségur – le livre de fondation de la bastide – il est rappelé que l'on ne doit pas « *prendre dans le jardin d'autrui de la vigne ou du blé ou des raisins, pommes, poires [...], passer dans les vignes ou les jardins pour aller à la fontaine ou pour aller chercher un outil oublié* ». Il est précisé également que « *tout homme ou femme qui a des terres pour faire un jardin est tenu de l'ensemencer en poireaux, ails, oignons, et autres choses faisant partie du jardin et d'y planter du vîme d'oiseau (chanvre)* ».

Par ailleurs, les grands monastères bénédictins tels Sainte-Croix de Bordeaux ou la Grande Sauve, possédaient de vastes jardins vivriers organisés en damiers. Certes les planches du *Monasticum gallicanum*, gravées en 1679, en donnent une représentation stéréotypée qui nous renseigne sur leur disposition générale (jardin de l'abbé, jardin des moines, comprenant potager et verger, et un jardin claustral avec ses broderies), toutefois, rien ne permet d'affirmer aujourd'hui qu'ils étaient ainsi dans la réalité. En Dordogne, dans l'ancien potager des moines de l'abbaye de Brantôme, des reposoirs au décor Renaissance rappellent les structures d'un des plus vieux jardins du Périgord.

Toponymie et jardins

Quand tout a été anéanti par le temps, les noms de lieux restent. C'est cette partie immatérielle qui souvent subsiste. L'examen des cartes anciennes de Cassini et de Belleyme, établies et publiées au XVIII^e siècle, permet le repérage de toponymes évocateurs du monde des jardins. Et, même s'ils ont complètement disparu, les jardins médiévaux peuvent être révélés grâce à cette lecture. Soit leurs noms sont issus de la racine latine *hortus*, ou *courtil*, soit ils sont dérivés du gascon *casau* ou du languedocien *casal*, qui signifie jardin potager ou, plus largement, la maison attachée au domaine.

Dans la première famille apparaissent les toponymes Courteillac (Ruch), Courtillat (Mauriac), Coutillas (Pessac), les Horts, les Horts Viels (jardins vieux) et Hourtillot (Bernos), Hourtaney (Blasimon), la Hourtique (Sauveterre-de-Guyenne), Ortigues (Cézac). Le Vergier (du latin *viridarium*, c'est-à-dire « lieu planté d'arbres ») a donné quelques microtoponymes en Gironde: le Verdier, le Grand Verdus et le Petit Verdus.

Dans la deuxième famille on trouve les noms actuels de Cazaux (Castelviel et La Teste), Gazeaux (Saint-Germain-du-Puch), Cazaugitat (de l'occitan *getar*, abandonner), Cazaubats (jardin du bas, du creux) à Lignan, Cascau (Guillac), Cazalis (Pujols-sur-Dordogne). Ce terme désigne aussi le métier de jardinier, *cazalis* (en latin, c'est l'*Hortolanus*).



Parfois, les noms de rue racontent une intention ou résument une histoire. À Bordeaux, un certain nombre d'entre elles évoque le jardin, qui se résume parfois à un simple mot, une fleur ou un arbre. La ville est un jardin de mots inscrits en lettres blanches sur fond bleu, parfois même pour les plus anciens, gravés dans la pierre. La rue du Puits-Descazeaux, (*putz daus casaus* en gascon) rappelle que le quartier de la Rousselle était au Moyen Âge occupé par quelques jardins. Des témoignages indiquent qu'il y avait encore, au XVIII^e, des jardins et des vignes entre la rue Neuve et la rue du Puits-Descazeaux.

Quand le jardin n'est plus qu'un nom gravé dans la pierre (Bordeaux).

Souvenirs de jardins

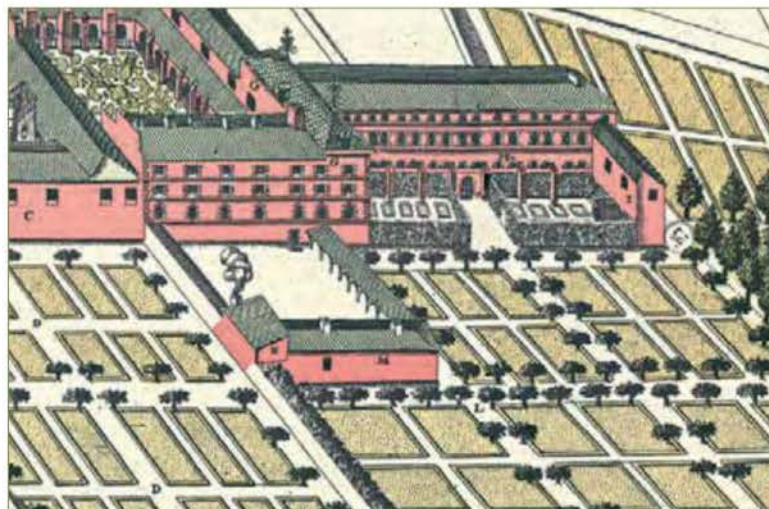
Les anciens jardins de l'abbaye de Sainte-Croix n'existent plus, mais une fontaine monumentale et un cadran solaire évoquent encore leur souvenir. De la riche abbaye bénédictine médiévale établie dans la campagne près des marais de l'Eau Bourde, ne subsiste aujourd'hui que la prestigieuse église romane Sainte-Croix. Jadis s'étendaient autour de ses bâtiments de vastes jardins vivriers. Une vue cavalière conservée aux Archives départementales nous en restitue l'ampleur. On distingue une vaste terrasse découpée en pièces rectangulaires, bordée de vergers et de potagers, ainsi qu'un jardin claustral et une garenne disparue vers 1680 pour agrandir le fort Louis.

Mais que découvrir aujourd'hui de ces grands jardins ? Dans le prolongement de l'école des Beaux-arts une agréable surprise attend le promeneur. Il s'agit de la fontaine Sainte-Croix, seul témoin encore visible des jardins installés

autrefois au sud du grand monastère.

Adossé à un pan de rempart que longe le tramway, près du Conservatoire André-Malraux, ce nymphée construit en belles pierres de taille d'harmonieuses proportions fut alimenté un temps par une déviation du ruisseau de l'Eau Bourde, un petit affluent de la Garonne. À la manière d'un grand retable baroque, deux ailerons encadrent une travée corinthienne dans laquelle est inscrite une niche. Cette composition de plein air n'est pas sans évoquer l'art des jardins et des fontaines des villas italiennes de la région de Florence et de Lucques. Sa théâtralité s'affirme par la présence d'obélisques, pots à feu, grande coquille, congélations ; en somme un répertoire issu de l'art des jardins de l'époque classique. D'après l'historien bordelais Jean-Auguste Brutails, cette fontaine aurait été construite vers 1735. Les statues qui décorent ses abords, Junon à gauche et Terpsichore à droite sommaient antérieurement le péristyle du Grand-Théâtre.

Le musée d'Aquitaine possède dans ses réserves un autre vestige, celui-là moins spectaculaire : il s'agit d'un cadran solaire dont la forme est très originale. Taillé dans un bloc en calcaire grossier, il offre sur son fût monolithique pas moins de 26 cadrans ! Leur inclinaison est d'environ 45°, ce qui confirme qu'il a été prévu pour la latitude de Bordeaux. La date de 1672 qui s'y trouve inscrite correspond à la reconstruction de l'abbaye au moment où furent entreprises des restaurations par les moines mauristes. On ne peut affirmer avec certitude à quel endroit précis il en ornait les jardins. Pourquoi pas dans le jardin privé de l'abbé, en charge de la bonne marche du temps monastique ? Ce cadran resta dans l'abbaye jusqu'à l'éviction des religieux en 1790. On pense qu'il fut donné au musée des Antiques par l'hospice des Vieillards qui occupa ensuite le monastère. Le cadran solaire a toujours été un élément décoratif apprécié dans les petits jardins, particulièrement dans les monastères, où ils avaient leur place à l'intersection des allées.



▲ Vue cavalière des jardins de l'abbaye Sainte-Croix à Bordeaux, d'après une planche du *Monasticum Gallicanum* (vers 1680).

▲ Fontaine Sainte-Croix, seul vestige du jardin de l'abbaye.

◀ Le cadran solaire porte la date de 1672 (Musée d'Aquitaine).


D'autres toponymes évoquent indirectement le jardin : la Prade (Labrède et Targon), le Pradas (Guillac), Pradias (Laroque), Pradillon (Soulignac) qui désignent le préau, c'est-à-dire un terrain découvert entouré de murs. La Garenne (*garena* en gascon), espace où s'exerçait le droit de chasse, réservé au seigneur jusqu'à la Révolution, est une dénomination typique du Sud-Ouest : on la rencontre à Nérac, Saint-Quentin-de-Baron, Saint-Vincent-de-Pertignas, Rauzan, etc. Le toponyme le Breuil, identifié sur les communes de Rions, Cleyrac et La Sauve, évoque le bois taillis fermé de murs servant de réserve au gibier et aux animaux de campagne. Le Clauset à Floirac, la Clozière à Cadillac, Closel à Bouliac, désignent la clôture qui entoure le jardin et la maison. Les toponymes la Tonnelle, le Vivié, plus rares, évoquent plus spécifiquement des architectures ou structures de jardin. Dans notre région, liée depuis longtemps à l'économie viticole, on trouve surtout des dénominations d'origine médiévale, comme le Plantey, Plantier, la Planteyre, qui désignent une parcelle nouvellement défrichée plantée uniquement en vigne ou en verger, Vignol, Vigneau, le Vigneau ou Bourdieu, termes bordelais évoquant le domaine rural avec terres et bâtiments. Les arbres d'une même essence plantés en groupe ont donné naissance à des microtoponymes : l'ormeau (du latin *ulmus*) a formé les Olmes, les Ormières, Omet ; le tilleul figure dans le nom du Thill ou Teillet.

À la Renaissance, Bordeaux connaît son engouement pour l'Antiquité. Les vestiges découverts lors de travaux provoquent une curiosité fébrile, qui se traduit par l'acquisition de sculptures antiques exhumées à l'occasion de fouilles. Une gravure d'Élie Vinet montre une des premières représentations d'un jardin bordelais aménagé au XVI^e dans une ruine antique : il s'agit des Piliers de Tutelle. On devine quatre parterres rectangulaires dans l'espace central de ce monument, élevé entre le I^{er} et le II^e siècle après J.-C. On retrouve, dans cette appropriation d'un espace chargé d'histoire, la même volonté que celle qui a conduit les Barberini et les Farnese à installer leurs villas et leurs jardins parmi les ruines du Palatin, à Rome. En 1669, Claude Perrault indique qu'on entre dans les Piliers de Tutelle par « un cabaret à qui cet édifice sert de jardin ».

Par ailleurs, de nombreux vestiges antiques découverts à l'occasion de la construction de nouvelles demeures, conduisent certains collectionneurs à présenter sur leurs façades côté jardin quantité de vestiges, transformant ces espaces en véritables cabinets de curiosités, toujours à l'instar des jardins romains et florentins. Dans son hôtel particulier de la rue de Grassi, le parlementaire bordelais Florimond de Raymond avait aménagé un mur décoré de niches, où furent placés des autels, des figures antiques, statues, inscriptions votives ou funéraires, trouvés au hasard des chantiers dans la ville. Un décor semblable existait aussi dans la cour de l'hôtel de ville de Bordeaux. Un dessin de l'artiste flamand Hermann Van der Hem (1639) nous en donne une idée. En récupérant des fragments de monuments antiques pour décorer leurs jardins, certaines familles créent un lien avec la Rome antique, s'inventent des généalogies qui les rattachent aux personnages illustres du Sénat. Pendant cette période, l'intense activité du Collège de Guyenne à Bordeaux fait émerger des auteurs anciens, comme le poète latin Ausone, qui chantait au IV^e siècle les délices de sa terre natale. À partir d'un texte de cet auteur, l'humaniste Élie Vinet rappelle l'existence de l'antique forêt du Cypressat, bois sacré de l'ancienne *Burdigala*, situé face à la Garonne sur les coteaux de Cenon.

Près d'Agen, sur les pentes en gradins du château de Vivès, dans le vallon de Vérone, Jules-César Scaliger, médecin de l'évêque Antoine de La Rovère, créa vers 1530 un extraordinaire jardin en terrasses, qui fit l'admiration du conteur italien Matteo Bandello (1485-1561). Enfin, à Nérac, on trouve quelques lambeaux de jardins de la Renaissance plantés par Antoine de Bourbon et Henri IV : avec la promenade boisée de la Garenne, les jardins du Roy situés sur la rive gauche de la Baïse constituent les éléments d'un jardin du XVI^e siècle.

Dans les constructions aristocratiques, les jardins prirent plus d'ampleur. Le long de la Baïse, à Nérac, subsistent quelques vestiges des jardins du Roy, aménagés par Antoine de Bourbon et son fils Henri IV. Sur la Dordogne, le château de Vayres s'embellit d'un véritable jardin à l'italienne, avec jeu de terrasses et d'escaliers qui descendent vers la Dordogne, le plan d'eau naturel. De 1583 à 1617, Ogier de Gourgue, trésorier général de France, demande à l'architecte Louis de Foix de reconstruire



Cypres sur les coteaux de Cenon, derniers descendants de la forêt antique du Cyressat.

La forêt antique du Cyressat à Cenon

Ce nom désigne une colline plantée de cypres. Dans le langage puriste on dit cyprière. Quand on connaît les exigences climatiques de cet arbre originaire de Chypre et d'Asie, omniprésent sur le pourtour méditerranéen, il est difficile d'imaginer aujourd'hui qu'il puisse avoir existé en nombre sur les coteaux de la rive droite de la Garonne. On ignore quand et par qui il fut introduit dans le Bordelais. Pourtant plusieurs indices incitent à croire qu'il abondait déjà à l'époque romaine. Ausone (vers 310-394) dit que Bordeaux avait en perspective, au-delà de la rivière, des « coteaux chargés de feuillages ». Plus tard, *La Chronique*, dite de Saintonge (XIII^e siècle), raconte qu'une biche blanche effrayée par le son du cor de Roland, sortit du bois pour montrer à l'armée de Charlemagne (en 778) un passage à gué sur la Garonne et pour la guider à travers les marais de la Bastide. D'autres historiens rappellent que cette forêt légendaire abrita les tribus gauloises (peut-être les Bituriges-Vivisques) dans l'attente de leur installation sur le site de la future *Burdigala*.

Au Moyen Âge naquit une curieuse coutume. Avant son départ, tout capitaine de navire chargé de vin était tenu de prendre, au château de l'Ombrière, une branche de cypres fraîchement coupée, moyennant une somme dont une moitié revenait au roi et l'autre au seigneur Rauzan. Le célèbre rameau était ensuite attaché à la proue des navires, preuve de l'acquittement des droits de sortie, preuve également de l'authenticité du chargement à son port d'arrivée. Au XVII^e siècle, la gestion de cette forêt fut confiée à des officiers locaux, appelés maîtres particuliers, ancêtres de nos gardes forestiers. Leur travail consistait à surveiller à et entretenir le bois, mais aussi à organiser régulièrement des coupes. D'après un texte du XVIII^e, les cypres les plus anciens avaient une grosseur de 8 à 12 pieds, soit 2,60 m à 3,95 m de diamètre, dimensions exceptionnelles pour ces arbres à croissance lente. Mais, pendant le mémorable et cruel hiver 1709 (la Garonne est prise dans les glaces durant 60 jours), des températures à pierre fendre firent éclater les cypres et périr les trois quarts d'entre eux. Il s'ensuivit une période d'abandon et de morcellement par les riverains, notamment les religieux de la Merci. Avant la tempête de 1999, leurs descendants, issus d'un essaimage naturel, dressaient encore leur silhouette vert sombre au domaine de la Roche blanche à Floirac.



Détail du plan de
Bordeaux et de ses
environs vers 1720.
*Matis, géographe ordinaire
du Roy.*

la vieille forteresse. Sur le principe des jardins du château de Bury, une vaste terrasse indépendante domine un jardin régulier. En 1695, Jacques-Joseph de Gourgue, évêque de Bazas, confie à l'architecte Jacques Launay la restauration de la façade côté fleuve et fait percer, dans un style maniériste, une porte conduisant aux jardins par un escalier monumental à deux rampes. Cette nouvelle configuration « à la française » permet une meilleure articulation entre le jardin et la demeure. Un document de 1536 fait état de plantation de mûriers dans le jardin du château.

La conception actuelle des jardins date de 1939, une disposition un peu stricte imaginée par l'architecte Cyprien Alfred-Duprat (1887-1976), qui les a conçus dans le style français uniquement fait pour la vue: des charmilles bordent un vaste parterre à la française, traversé symétriquement par des allées et ponctué de cônes d'ifs. Aujourd'hui, un jardin de fleurs et un jardin fruitier accueillent le visiteur à l'extérieur du château.

Presque contemporains de ceux de Vayres, les jardins du château de Cadillac paraissent avoir fait partie d'un programme plus ambitieux. Jean-Louis Nogaret de La Valette, duc d'Épernon, réunit en 1598 les meilleurs artistes et ouvriers, dont Louis de Limoges, concepteur des jardins du château royal de Monceau-en-Brie et les artistes lorrains Jean et Joseph Richier, pour réaliser une fontaine dominée par une statue du dieu marin Neptune, évoquant la charge d'amiral de France exercée par le duc de 1587 à 1590.

Une gravure de 1625 montre les jardins du château installés sur une terrasse cantonnée de deux pavillons dominant le ruisseau de l'Euille, petit affluent de la Garonne. Plusieurs auteurs évoquent les attraits de ces jardins. En 1643, Abraham Gölnitz indique qu'« il y a soixante-quatre allées et charmilles couvertes ». Il cite également « un berceau de verdure et de fleurs, où le duc d'Épernon



En 1985, dans le respect du lieu, Bernard Fonquernie, architecte en chef des Monuments historiques, choisit d'évoquer un petit jardin à la française bordé d'une rangée de tilleuls.

souvent *va prendre ses repas* » et « *en face de la table qui s'y trouve [...] une fontaine jaillissante, au-dessus de laquelle un Neptune d'airain, tout nu, jette de l'eau par tous ses membres* ». L'abbé Jean Le Laboureur, vers 1659, décrit d'autres aspects du jardin. « *Des offices où toutes les pièces sont claires, bien partagées. On entre par un pont-levis dans un parterre, qui, à la vérité, ne répond pas à la majesté du bâtiment [...]. Il y a une fontaine jaillissante au milieu, mais qui n'a qu'un filet d'eau; le bassin est tout d'une pièce de marbre d'environ trois pieds de diamètre, soutenue sur un autre bassin de pierre plus grand* » (ces bassins superposés sont attribués au fontainier Duferrier). « *Au bout de ce parterre est une salle d'armes et, au milieu, une fort belle grotte de coquillages avec des personnages de la fable. De cette grotte il sort des jets d'eau sans nombre pour former des voûtes, arroser avec malice, représenter des figures diverses par éclatement sur les masques* ».

Ces descriptions nous amènent toutefois à considérer que ces espaces d'agrément sont composés de deux jardins, dont le premier, le plus petit, devait être situé au-delà d'un pont-levis. Dans le second, plus vaste, à vocation vivrière, avec potager, verger et charmilles, se trouvait le cabinet de verdure du duc d'Épernon, formé par « *un pavillon d'arbres fort grands qui n'est soutenu que des arbres mêmes; sans charpentes et autre perche* ». Le Laboureur précise que ce jardin est « *tout en carrés de fleurs, de fruits, de légumes* ».

Même royal, tout jardin devait être nourricier et utilitaire, ce que nous confirme une autre description dans le *Theatrum exhibens celabriores Galliae Helvetia urbes*: « *Contigu au château se trouve le jardin, aussi agréable que charmant, il produit non seulement de quoi contenter la faim, mais encore ce dont se repaissent l'âme et les yeux. Vous pourrez y repérer toutes variétés de fruits, des herbes des qualités les plus exquis, des fleurs odoriférantes, des arbres lourds de leurs fruits de toutes natures* ». Les jardins de Cadillac ont été conçus comme des espaces récréatifs où le thème du jardin utilitaire garde une place importante.

En 1985, dans le respect du lieu, Bernard Fonquernie, architecte en chef des Monuments historiques, a choisi d'évoquer un petit jardin à la française, dont la seule ambition est de permettre aux visiteurs de terminer agréablement la visite du château. Son parterre forme un triangle, bordé sur deux côtés par des rangées de tilleuls. Des allées dessinent un semblant de labyrinthe et mettent en valeur un bassin circulaire.

À quelques kilomètres de là s'étendait le jardin italien du conseiller au Parlement, Pierre de Lancre, décrit après que le roi Louis XIII l'eut visité le 2 octobre 1620. Il avait fait planter autour de son château de Loubens, à Sainte-Croix-du-Mont, des essences rares. Citronniers, câpriers, poivriers, orangers, oliviers, pins francs, raisins de Corinthe formaient la collection de cet amateur d'agronomie et de botanique, par ailleurs tristement célèbre pour avoir fait mourir plus de 500 « sorcières » dans le Labourd. Dans le récit de cette visite royale, Pierre de Lancre parle de « *la vue qui est tout à fait noble* » sur la rivière Garonne et au-delà de laquelle « *en beau temps, on découvre la blancheur des Monts-Pyrénéens* ». Il parle également de *rottes* et « *d'une chapelle, composée d'huîtres entassées et amoncelées ensemble* ». La présence de ces bancs d'huîtres fossiles donnait un caractère étrange à ce jardin, où coulaient plusieurs sources.

Les grottes artificielles du domaine de Ferrand, près de Saint-Émilion, sont elles aussi les fragments d'une des créations les plus spectaculaires de la région au XVII^e siècle. Son créateur, l'avocat et littérateur Élie de Bétoulaud (1637-1709), aménagea dans des galeries artificielles des espaces d'agrément



que son amie, M^{lle} de Scudéry, décrit dans ses *Nouvelles Conservations*. Sont cités une fontaine, « un joli canal suspendu », des niches pour les orangers, des figures représentant les Muses, Flore, Diane, Mars et « un labyrinthe aussi fameux que l'était celui de la Crète ».

Au château de Poudenas, en Lot-et-Garonne, se lit encore la structure d'un ancien jardin composé d'une terrasse dominant la vallée de la Gélise. On y accède par une loggia ouverte et un escalier monumental. L'ensemble n'est pas sans rappeler les dispositions d'une villa italienne, notamment celle de Godi, dans la vallée de l'Astico. Sur le mur de cette loggia, une fresque présente un paysage toscan stylisé, avec des cyprès, comme ceux qui furent plantés autour du château par le marquis de Poudenas au XVII^e siècle.

Peinture murale dans la loggia du château de Poudenas (47). Détail.

Ce « paysage toscan » rappelle que les cyprès, peu répandus sous nos climats et dont quelques-uns existent encore près de la chapelle du château, entraient dans la composition des jardins de Poudenas au XVII^e siècle. Cette représentation originale manifestait peut-être une curiosité exotique à leur égard.

Saint-Michel-de-Montaigne

le jardin d'un philosophe (24)

Dans son *Journal de voyage en Italie par la Suisse et l'Allemagne en 1580 et 1581*, Michel de Montaigne s'intéresse beaucoup aux jardins et « malices » et se montre plein de ravissement lorsqu'il décrit les fameuses machines hydrauliques qui aspergeaient les promeneurs dans les jardins de Tivoli, Bagnaia, Pratolino et qu'en France on appelait « joyeusetés ».

De son propre jardin, il parle brièvement dans les *Essais*, livre III, chapitre III. « Chez moi je me détourne un peu plus souvent à ma librairie, d'où tout d'une main je commande à mon ménage, je suis sur l'entrée et vois sous moi mon jardin, ma basse-cour, ma cour, et dans la plupart des membres de ma maison ». Comme cela était courant à l'époque, le jardin était clos. La porte décorée de bossages qui marquait son entrée principale existe toujours, au pied de la tour de la Librairie. En dépit des restaurations consécutives à l'incendie de l'ancienne demeure, au XIX^e siècle, l'espace de ce jardin, aménagé au sud en bordure de l'enceinte, est resté presque inchangé. Aujourd'hui, un petit jardin en forme de patte-d'oie souligné par une bordure de buis et de fusains, remplace le jardin à quatre compartiments signalé dans un plan relevé en 1778 par François de Paule Latapie.

Comme au château de Mouchac, en Entre-deux-Mers, une grande allée d'arbres replantés au XIX^e établit un lien entre le château et l'église du village, où fut baptisé Michel de Montaigne en 1533. La tradition veut que Montaigne soit à l'origine du tracé de « l'allée du bout du monde », mentionnée dans les *Essais*, qui descend en terrasses successives à travers prairies et bois jusqu'à la Lidoire. La terrasse qui borde le château à l'Est, offre une vue sur la campagne environnante et sur l'étendue de la vallée de ce petit affluent de la Dordogne. À l'opposé, un grand parc paysager créé sous le Second Empire par Pierre Magne, ministre de la famille impériale, entoure la demeure.

▼ Lors de la reconstruction du château en 1865, son propriétaire, le ministre Pierre Magne, créa un important parc paysager.

▼► Devant la célèbre Librairie, un portail donnait accès au jardin clos.



Jardins du château de Vayres

dans le goût du style français (33)

Au confluent de la Dordogne et de l'un de ses petits affluents, le Gesta, fut édifié sur un promontoire calcaire vers le XI^e siècle, le premier château de Vayres. Cette position naturellement forte ouvre une large vue sur la vallée de la Dordogne, la rivière et le tertre de Fronsac, qui lui font face. L'installation de jardins fut très tôt une préoccupation de ses propriétaires, qui utilisèrent la dénivellation du terrain descendant vers la Dordogne pour créer un grand balcon dominant les parterres et le fleuve, plan d'eau naturel. Une gravure du XVII^e siècle montre un jardin composé de 16 carrés, accessible depuis la terrasse supérieure par une seule petite porte.

Le concepteur de ce jardin est probablement Ogier de Gourgue, président du Bureau des trésoriers des Finances en Guyenne, qui acheta la demeure en 1583 au futur Henri IV. Le château restera dans la famille de Gourgue jusqu'en 1909.

Au XVII^e siècle, la façade côté fleuve reçoit un gros pavillon coiffé d'un dôme à l'impériale et un escalier monumental qui fait communiquer la cour avec le jardin. Limités par la garenne, verger et potager enclos accompagnaient de chaque côté la composition.

En 1938, l'architecte paysagiste Ferdinand Duprat dessine un jardin régulier dans le goût du style français. Formant des couloirs de verdure, des charmilles percées de fenêtres encadrent des carreaux de pelouse ponctués aux quatre coins par des ifs taillés en cône.

Aujourd'hui, l'allée centrale emporte toujours les regards vers le fleuve et l'immense paysage qui environne cette belle demeure.

Dans la tradition médiévale, un jardin de fleurs et un jardin fruitier accueillent le visiteur à l'extérieur du château.

En 1939, l'architecte paysagiste Ferdinand Duprat redessine les jardins du château de Vayres dans le goût français.





Le parc de la Garenne à Nérac (47)

À l'avènement d'Henri II, le château de Nérac va s'embellir de jardins dignes de son royal propriétaire. C'est sur les terres acquises par le roi en 1529 qu'ils seront établis, suivant le modèle des premiers jardins de la Renaissance française. Les anciens impératifs stratégiques de la forteresse médiévale ne permettant pas de liens harmonieux entre les différents niveaux du château et du jardin, ce dernier sera tracé désaxé dans un endroit assez peu accessible, le long d'une bande de terre bordant la Baïse. Pour y accéder, il fallait emprunter un escalier ménagé dans le mur sud-est du château puis traverser une allée-terrasse, ou promenoir, qui surplombait la rivière. À quelques pas, un vivier, peut-être la Tortuguière, précédait un bosquet planté d'ormeaux en quinconces. Ce petit « bois sacré » demi-sauvage servait de transition à un espace au dessin plus strict, appelé Jardin du Roy. Entouré de murs sur trois côtés et traversé par des allées rectilignes, ce jardin de plaisir consistait en parquets rectangulaires bordés de lauriers et de cyprès. En son centre s'élevait, au-dessus d'un bassin polygonal, une fontaine décorée de vaches, emblèmes des rois de Navarre. Dans un angle, une élégante construction hexagonale, dénommée depuis le XIX^e siècle Pavillon des bains, est le seul vestige de ces anciens jardins.

Sur l'autre rive de la Baïse, rendue accessible au XVI^e par un pont privé, s'étend sur deux kilomètres l'ancien parc royal, appelé la Garenne, autrefois réserve de chasse et de bois du domaine, classé au titre de site dès 1909. Plusieurs fontaines jalonnent cette promenade: la fontaine Saint-Jean, décorée de trois têtes de lions, du XVI^e siècle; la fontaine des Marguerite édifée en 1903 par la municipalité, dédiée à Marguerite de Navarre et d'Angoulême, Marguerite de France et Marguerite de Valois; la fontaine du Dauphin élevée en 1602 par l'architecte Pierre Souffron en l'honneur du fils d'Henri IV, le futur roi Louis XIII, né en 1601. Une inscription latine en lettres d'or rappelait cet événement. Mais le lieu le plus connu de ce parc est la fontaine de Fleurette. Elle raconte la légende de la fille du jardinier du roi. À dix-sept ans, elle était tombée amoureuse d'Henri de Navarre alors âgé de dix-neuf ans. Avant d'épouser Marguerite de Valois, dite Margot, Henri lui avait donné rendez-vous dans la Garenne un soir de bal. Le futur roi Henri IV manqua le rendez-vous et Fleurette sombra dans le désespoir. On raconte que ce soir-là, Fleurette alla se noyer dans les eaux de la Baïse. La statue couchée au bord de l'eau représente Fleurette noyée. Elle fut

réalisée au XIX^e siècle par le sculpteur Daniel Campagne. Margot, qui aimait se promener dans ce parc, le fit prolonger de trois mille pas, extension qui porte aujourd'hui le nom des « trois mille pas de la reine Margot ». Mythes et légendes nourrissent ce parc, où l'imaginaire tient une place aussi importante que l'histoire.



▲ ◀ Plusieurs fontaines agrémentent la poésie du sentier du parc de la Garenne à Nérac. L'une d'entre elles raconte dans le marbre la triste histoire de Fleurette.

◀ ◀ Situé en bordure de la Baïse, le Pavillon des bains du roi témoigne du raffinement des jardins du château de Nérac au XVI^e siècle. Les comptes de la Maison d'Albret, conservés aux Archives départementales des Pyrénées-Atlantiques, font état de l'achat d'orangers, de lauriers et de cyprès pour décorer les allées du Jardin du Roy.



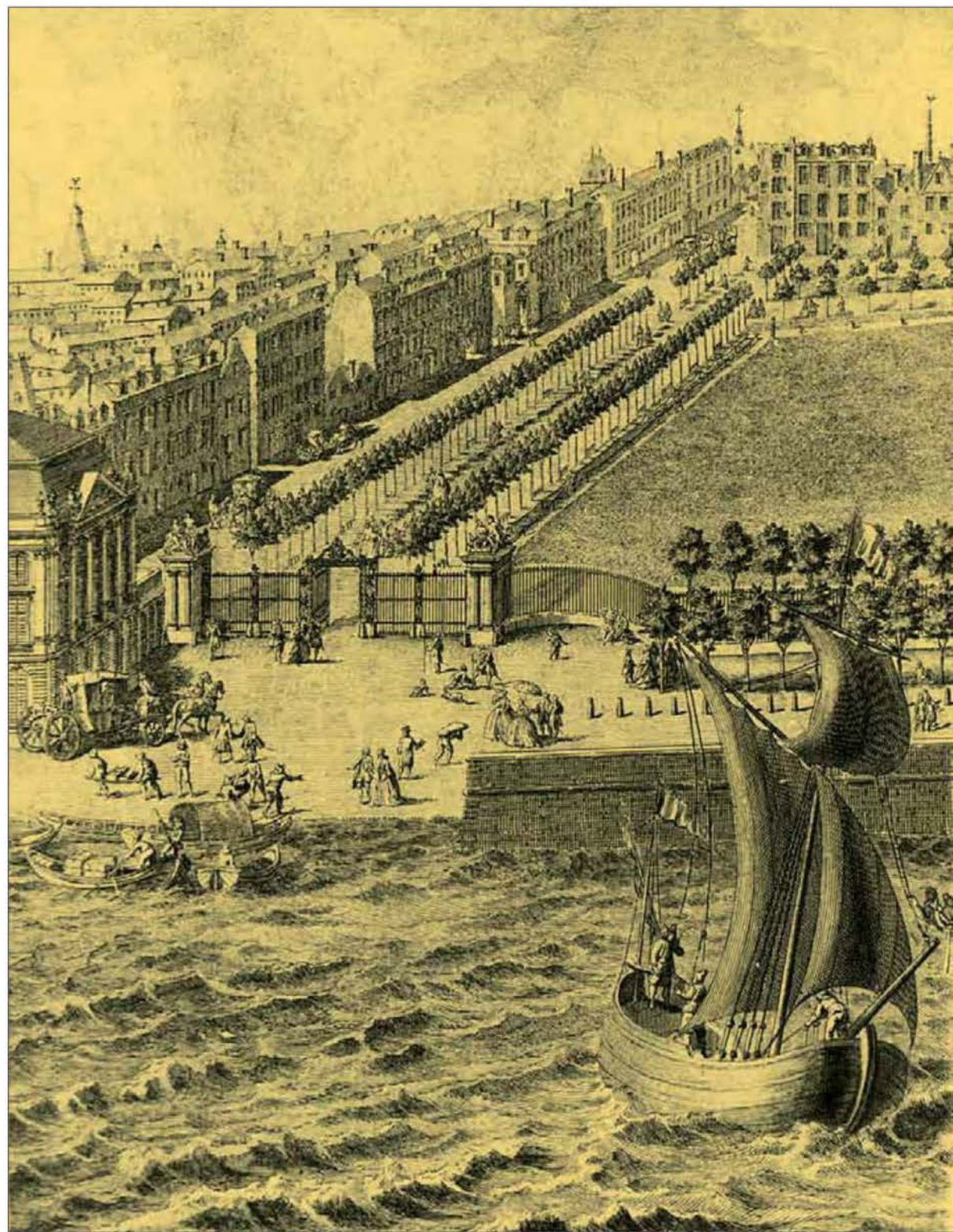




Jardins du château de Pau (64).

Dès le XVI^e siècle, les jardins prennent de l'importance autour du château. L'arrivée de la cour royale entraîne la réalisation de plusieurs ensembles clos : garenne, bois, vignes. Dans les années quatre-vingt-dix, sur la terrasse sud, à l'emplacement d'un jardin qui datait de l'époque de Gaston Fébus, fut créé un jardin d'inspiration médiévale.






Le cours du
Chapeau-Rouge
à Bordeaux (33).

Vue des promenades
du côté du château
Trompette. Dessin
du chevalier
Bazemont, 1755.
Au XVIII^e siècle, la
ville de Bordeaux
s'aère, les anciens
fossés disparaissent
sous de beaux
alignements d'arbres.
De majestueuses
grilles en fer forgé
ferment l'extrémité
de ces allées, qui
contournent les
glacis du château
Trompette.
Bordeaux fut sans
doute la première
ville du royaume à
offrir un parc urbain
de cette ampleur.

Les arbres du pouvoir



À Bordeaux, des promenades urbaines plantées d'arbres ont précédé le Jardin public. Ces agréments prestigieux sont la marque d'une vraie ville. Dès le XVII^e siècle, Bergerac possède ses allées d'ormeaux, « le trottoir », une des premières promenades urbaines du Périgord, avec les allées de Tourny de Périgueux. Agen n'est pas en reste. Ses habitants prennent l'habitude de se promener sur le Gravier, qui formera plus tard une belle esplanade plantée d'ormeaux. Chaque ville, chaque village va se piquer d'avoir la sienne. Distribués gratuitement par les pépinières royales, platanes et ormeaux vont modifier peu à peu le paysage urbain. En 1754, Sainte-Bazeille, Villeneuve-sur-Lot et La Réole en réclament à l'intendant pour leurs promenades.

Au terrible hiver de 1709 succéda une période de plantations réparatrices. Les grandes routes furent bordées d'ormeaux, tilleuls, peupliers et même d'arbres fruitiers, que les pépinières royales fournirent gracieusement aux propriétaires riverains. Dans la généralité de Bordeaux, l'intendant Tourny va accroître le nombre de pépinières royales. Elles seront 8 en 1754 : Bordeaux, Périgueux, Sainte-Foy-la-Grande, Libourne, Duras, Agen, Nérac et Villeneuve-sur-Lot. Ces lieux de distribution de végétaux contribuèrent à la diversification des essences dans les parcs et jardins. À Bordeaux, on découvre ainsi les altéas, les ébéniers et l'arbre de Judée.

Ces pépinières étaient riches en mûriers, car Tourny exigeait des propriétaires qui voulaient étendre leurs vignobles, la plantation de cette essence, mesure semblant être destinée à développer à grande échelle la sériciculture.

Au début du XVIII^e siècle, trois promenades s'offraient au plaisir des Bordelais : les jardins de l'Archevêché, la plate-forme de Sainte-Eulalie, appelée l'Ormée, et les allées des Fossés-des-Tanneurs, aujourd'hui le cours Victor-Hugo. Les fossés n'ayant plus d'utilité, ils sont peu à peu comblés et remplacés par des cours plantés d'arbres, qui dessinent la ville « comme un parc de château » (Camille Jullian). La plus belle de toutes les promenades fut créée par Tourny en 1744 : quatre rangées d'ormeaux et de tilleuls de Hollande formaient une longue ceinture ombragée le long des glacis du château Trompette. Deux rangées d'arbres, cours des Fossés-du-Chapeau-Rouge, la prolongeaient jusqu'au fleuve.

Le *Guide de l'étranger à Bordeaux* (1785) nous indique que « la ville est entourée d'un boulevard de près de trois mille pas d'étendue, planté de deux rangées d'arbres, et qui forme pour le public une promenade très agréable. L'allée du milieu, qui est pavée, offre l'avantage de s'y promener en équipage ».



Rendez-vous sous les ormes

Première promenade publique, la plate-forme de l'Ormée fut au XVIII^e siècle le lieu de rendez-vous des frondeurs bordelais.

À la même époque, on songe à aménager les remparts, devenus inutiles, en espaces de promenades. Paris est la première ville à montrer l'exemple avec le Cours-la-Reine, ouvert en 1616 par Marie de Médicis en bordure de la Seine. En province, et notamment à Bordeaux, cette nouvelle façon de vivre la ville fut imitée à la faveur d'une certaine sécurité qui régna alors dans le royaume. Trois promenades publiques vont s'offrir aux habitants : les jardins de l'Archevêché, les allées des Fossés-des-Tanneurs, et la célèbre plate-forme de Sainte-Eulalie, appelée l'Ormée. En 1620, le maréchal de Roquelaure exigea la plantation d'une centaine d'ormes (500 selon certains auteurs). Depuis l'époque de François I^{er} l'orme est l'arbre-roi en France. Son bois, utilisé pour le chauffage, la marine et l'artillerie, était plus apprécié encore que le chêne. On le choisit aussi pour border les grandes routes. Sully, le ministre d'Henri IV, intensifia sa culture car c'était un véritable outil d'unification et de prise de possession du territoire. L'orme devient symbole de pouvoir. Port majestueux et puissant, silhouette bien feuillue, l'orme fut de longue tradition planté sur les places de village. Son ombre accueillante abritait palabres judiciaires et autres rencontres, d'où l'expression bien connue « Attendez-moi sous l'orme ». À Bordeaux, sa présence est attestée depuis le Moyen Âge. À la fin du XII^e siècle, le troubadour Bertrand de Born avait conté les agréments des allées d'ormes du palais de l'Ombrière, qui reliaient la forteresse et la rivière. Certains ormes sont identifiés comme signal de croisées des chemins, par exemple au lieu-dit La Recluse, proche du faubourg religieux de Saint-Seurin. Dans le cimetière de Campaure, poussait un orme qui fut baptisé naturellement l'orme de Campaure. Sous l'orme géant taillé en parasol – connu sous le nom de l'« orme aux amants », cours du Médoc – manutentionnaires et gabarriers se sont longtemps regroupés pour attendre l'embauche. Quant à la plus importante plantation d'ormes, elle bordait l'intérieur du rempart près de l'église Sainte-Eulalie. En 1652, le chapelain Geoffroy Gay décrit : « Ce que l'on nomme l'Ormaie à Bourdeaux est une grande et belle plate-forme qui est un vaste terre-plein regardant et la ville vers le Nord et la campagne du dehors vers le Midy. Sur cette éminence qui sert non seulement de pour-menoir agréable et récréatif aux habitants mais aussi de fortification aux murs de la ville il y a quelques centaines d'ormes complantés en diverses allées. »

Ces mêmes arbres abritèrent les rassemblements contestataires d'où surgit le mouvement révolutionnaire dit « de l'Ormée ». Officiers de justice, parlementaires, maîtres de corporation et contribuables exaspérés étaient décidés à bousculer l'ordre établi et à mettre fin à l'oligarchie de la jurade. Fin juillet 1653, l'armée royale mit un terme à ce soulèvement et l'un de ses chefs de file, Christophe Dureteste, condamné à la roue, verra sa tête exposée sur la tour de l'Ormée. Un siècle plus tard, l'intendant Tourny choisit l'orme pour ombrager ses célèbres allées et son Jardin royal, inauguré en 1756.

Les jardins réguliers aux XVII^e et XVIII^e siècles

Depuis le XVII^e siècle, il existe une grande unité du paysage, conséquence de l'attention portée tant à la culture de la vigne qu'à l'entretien des jardins d'ornement. Un grand portail « monumentalise » l'entrée du domaine, ouvre sur l'allée principale, dont l'axe traverse la demeure. À l'arrière, un parterre, ou jardin de propreté, tenu par une rangée de tilleuls ou d'ormeaux, précède un bois que découpent des allées en étoile, jeu d'allées rectilignes hérité des pratiques seigneuriales de la chasse. Aux carrefours, si on choisit d'évoquer ce noble loisir, se dresse une Diane chasseresse, ou bien le cœur d'un bosquet abrite une plaisante salle verte.

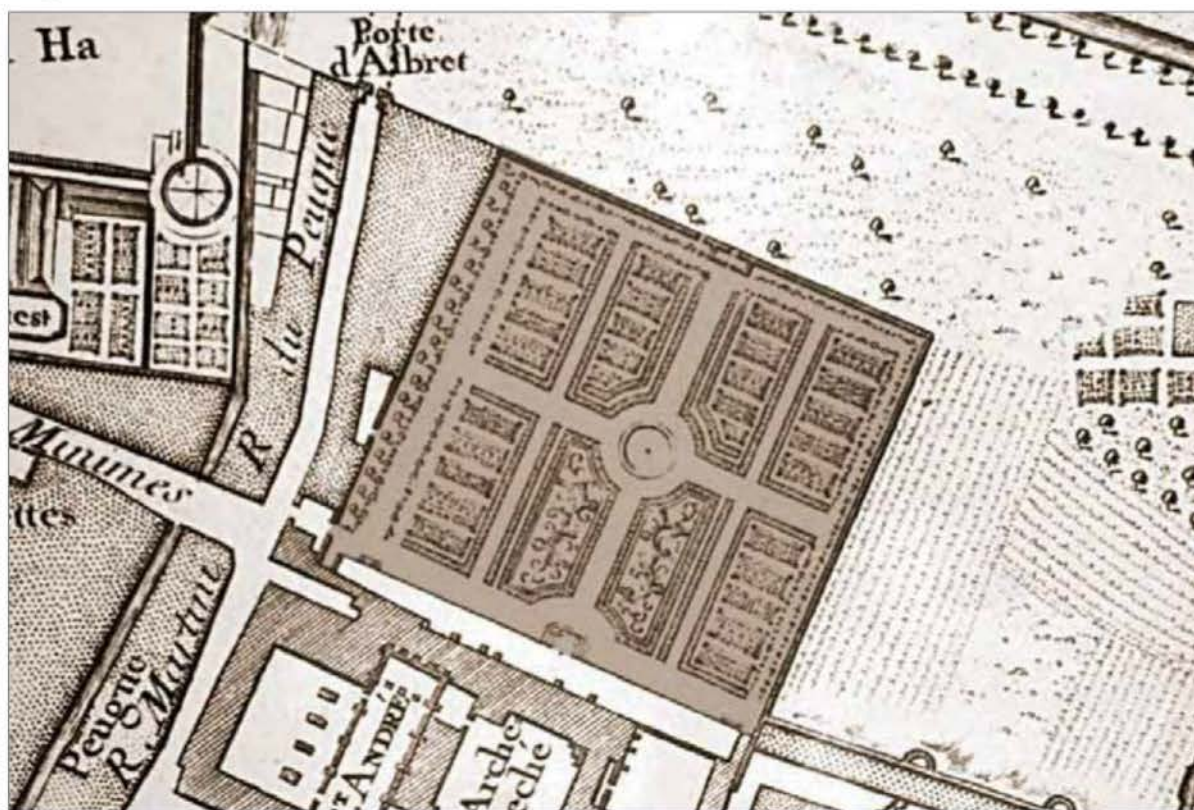


Cette géométrie, ainsi que d'autres symboles nobiliaires tels le colombier et la garenne, se retrouve fréquemment en Bordelais. Si on n'y chassait plus, on s'y fournissait en bois d'œuvre et de chauffage qui participaient à la rémunération des employés du domaine. Les bois, écrit Dezallier d'Argenville, « sont le plus grand ornement des jardins, [...] lieux couverts où l'on peut se promener à l'ombre, même en plein midi ». De part et d'autre du jardin d'agrément, parfois dissimulés derrière une charmille, s'étendaient le potager et le verger. La demeure et ses bâtiments de servitude forment le noyau des paysages ainsi organisés. L'axialité à la française donne un solide squelette à partir duquel l'harmonie gagne sur les autres parties du domaine. Les traces de ce style régulier à la française se devinent encore au château de Bellefontaine à Baron (garenne avec allées rayonnantes), au château Mouchac à Grézillac, au Grand-Puch (belle garenne) ou à Montlau (jeu de terrasses, pavillon de repos dominant la vallée de la Dordogne), à Moulon.

La carte de Belleyme fait ressurgir quelques dessins de grands jardins, principalement les grandes avenues et pattes-d'oie taillées dans les bois : aux châteaux de La Ligne (Lignan), Bellefontaine (Baron), Tustal (Sadirac), de Latresne et Raoul (Cursan). À la fin du XVIII^e siècle dans le pays de Buch, François Amanieu de Ruat, *capital* de Buch, entoure son château de Ruat d'étonnants et vastes jardins de style classique tardif. Bien avant Brémontier et Chambrelent, il sera un des premiers à ensemercer les dunes nord du Bassin (Cap-Ferret) et celles du Pilat.

En Périgord, on affectionne les grandes allées de marronniers, tilleuls, charmes et ormeaux. Alignements qui forment des mails parfois composés de plusieurs rangées d'arbres, comme jadis à

Au XIX^e siècle, les allées de cèdres remplacent avantageusement celles de tilleuls ou d'ormeaux, plantées un siècle auparavant (47).



Le Nôtre à Bordeaux

Bien des jardins en France et en Aquitaine sont attribués par facilité ou par ignorance à l'illustre jardinier versaillais André Le Nôtre (1613 -1700). Bien qu'aucun document ne prouve qu'il ait été de passage à Bordeaux, il est cependant un contrat qui témoigne d'un jardin dessiné par lui dans notre ville.

Nous sommes en 1680. Le Nôtre est au faite de sa popularité, il vient d'achever Sceaux, Chantilly et Versailles. Son rythme de production est tel qu'il est obligé de travailler par correspondance. À Bordeaux, c'est d'après un de ses dessins que sont réalisés les jardins du palais archiépiscopal.

Les jardins actuels de l'hôtel de ville occupent à peu près le périmètre ancien de ces vastes jardins, qui s'étendaient jusqu'aux remparts. Au temps de la Fronde, les premiers jardins avaient disparu.

M^{re} de Béthune décida d'embellir les abords de sa résidence côté ouest. Le Nôtre dessina pour lui quatre parterres couverts de broderies encadrant un rond d'eau. De chaque côté, des allées couvertes limitaient les grandes surfaces décoratives, qu'une salle de verdure et un bosquet prolongeaient au sud. Contemporain de Versailles, ce jardin restait fidèle aux conceptions du célèbre jardinier de Louis XIV. Depuis les fenêtres de sa chambre, M^{re} de Béthune pouvait admirer la beauté des jardins, qui se prolongeaient en une longue perspective vers le soleil couchant reflété par les canaux. Buis, ormeaux, charmes, arbustes et fleurs en constituaient le décor végétal. Des caisses d'orangers bordaient les allées et apportaient la touche finale de raffinement.

Pourtant, très vite démodés, ces jardins furent remplacés par d'autres, plus rectilignes, lorsque le palais Rohan actuel fut construit à la place du vieil archevêché. Au milieu du XIX^e siècle, ils furent aménagés dans l'esprit d'un jardin « à l'anglaise », avec une grande pelouse ovale ornée de corbeilles de fleurs aboutissant à un bassin circulaire.

Sur le plan dit de Lattre (1755), on distingue, dans le prolongement du palais archiépiscopal, un jardin régulier de quatre parterres disposés autour d'un bassin circulaire évoquant un dessin d'André Le Nôtre.



la chartreuse de Conty. Jusqu'au XIX^e siècle, ces allées d'arrivée connurent également un vif succès en Lot-et-Garonne, où de majestueux cèdres du Liban et cèdres de l'Atlas constituent de magnifiques avenues, atteignant parfois une longueur de 500 mètres.

L'examen de la carte de Belleyrne, établie dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, permet le repérage d'anciens jardins.

Par imitation, de modestes roturiers édifieront sur des sites de coteaux des demeures entourées de « beaux dehors », fermés par de belles grilles en fer forgé, élément de mise scène du jardin et du territoire viticole. Parterres, bosquets, charmilles, fontaines, pièces d'eau, orangeries, viviers, « salles fraîches » formeront les agréments du domaine. Au bord des allées, au milieu d'une pièce d'eau, au cœur

des « salles vertes » ou sur les terrasses, on trouve souvent les sculptures de Neptune, des Quatre Saisons, de Flore ou bien sûr, de l'omniprésent Bacchus. Jadis important dans l'économie domestique du domaine, le vivier se transforme en pièce d'eau où se reflète la silhouette de la demeure.

Le château de Sales à Pomerol, près de Libourne, s'inscrit dans une composition versaillaise encore parfaitement lisible. Une grande allée aboutit à la cour du château, point de départ de nombreuses perspectives qui s'échappent dans la double garenne. L'entretien des jardins impose une vision nouvelle du style. Aux broderies compliquées, d'entretien difficile, se substituent de simples bandes gazonnées tenues par des buis, des charmilles ou des allées de tilleuls. C'est une formule que l'on trouve souvent, adoptée en modèle réduit, dans les jardins des hôtels urbains de la fin du XVIII^e siècle.

En bordure de la Garonne, s'invitent parfois des pavillons-belvédères d'où l'on contemple la lumière sur le fleuve, plan d'eau naturel. De délicieux pavillons dédiés à la musique embellissent les agréments des parcs. Subsistent encore en bon état ceux des châteaux Raba et Peixotto à Talence. D'autres ont disparu ou demeurent en ruine : à Francs, sur la commune de Bègles, le nom d'une rue rappelle le « pavillon des douze portes » édifié au XVII^e siècle par le conseiller Ségur, et dans le quartier de Bacalan, les vestiges du kiosque du maréchal de Richelieu sont encore visibles.

Qui sont les créateurs de ces espaces d'agrément ? Bien que les archives soient avares d'informations, il apparaît qu'architectes, pépiniéristes et même jardiniers en sont les auteurs. Mais parfois, ce sont les propriétaires qui dessinent le plan et les motifs de leur propre jardin. Et il n'est pas rare qu'ils puisent directement leur inspiration dans les planches des ouvrages édités sur le jardinage aux XVII^e et XVIII^e siècles. On sait, par exemple, qu'Alexandre-Eutrope de Lur Saluces s'aide pour Malle des traités de jardinage d'Olivier de Serres (1600) et de Dezallier d'Argenville (1717). L'inventaire des bibliothèques privées du Périgord a permis de mettre en lumière la place qu'occupaient dans leurs rayons les livres sur les jardins. Cette recherche a permis de découvrir que Pierre de Bourdeille possédait un exemplaire du *Discours du songe de Poliphile*, un des premiers ouvrages à inspirer les créateurs de jardins. À Mayac, on trouve dans la bibliothèque *La théorie et la pratique du jardinage*, bible qui servait à tracer un jardin classique, *La Maison rustique*, et l'incontournable *Cours complet d'agriculture* de l'abbé Rozier (1785).

Jardins du château de Malle à Preignac (33)

Depuis sa création, Malle demeure, par mariage ou héritage, dans les familles Malle, Lur Saluces et Bournazel, les actuels propriétaires. C'est Alexandre-Eutrope de Lur Saluces, baron de Fargues, qui aurait reconstruit le château et décidé d'aménager les jardins, entre 1717 et 1724. Ses voyages à Versailles et en Italie, ainsi que les nombreux traités de jardinage qu'il possédait en sa bibliothèque, semblent avoir été déterminants dans ses choix esthétiques.

Dans le style de Versailles, des statues et des groupes sculptés peuplent le jardin, aujourd'hui de 6 hectares. Ils célèbrent non seulement les figures mythologiques classiques symboles de l'amour, des jours et des saisons, des quatre éléments, de la profusion des dons de la terre, de la fertilité des vergers, des vignes et des jardins, mais aussi des travaux d'hommes et d'enfants d'ici-bas, en leur pays : la chasse, la pêche, les vendanges et, comme une mise en garde, une scène d'ivresse.

Ces sculptures, dues certainement aux ciseaux d'artistes italiens, peuplent les jardins, dont la structure en terrasse s'ordonne selon la mode venue de Toscane.

Un édicule de style rustique, sorte de petit théâtre ou de tribune ouverte à trois arcades, abrite un décor en rocailles faites de mosaïques et de galets représentant des personnages de la *commedia dell'arte*. Dans trois niches, Pantalon, Scaramouche et Arlequin, figures probablement familières au créateur du lieu, saluent le visiteur. Des ballets, des concerts, des fêtes furent, dit-on, donnés là. L'on y trouve aussi des bassins et des fontaines qui font jaillir des rivières au milieu des bosquets, et, complétant le jardin primitif, un labyrinthe, un grand potager et des charmilles.

Depuis l'esplanade supérieure, adossée à une magnifique futaie, la vue plonge sur l'imposant édifice et embrasse le pays du Sauternais et, au-delà, les coteaux de Sainte-Croix-du-Mont.

Les grands froids de 1956 et 1985 ont malheureusement détruit de nombreux sujets dans le parc, mais les aménagements en cours permettront une totale résurrection.

Dans l'esprit baroque, des parterres de broderies en buis sur fond de briques pilées ont été mis en place.

Se référant aux jardins du château de Versailles, des groupes sculptés bordent les allées du château de Malle.



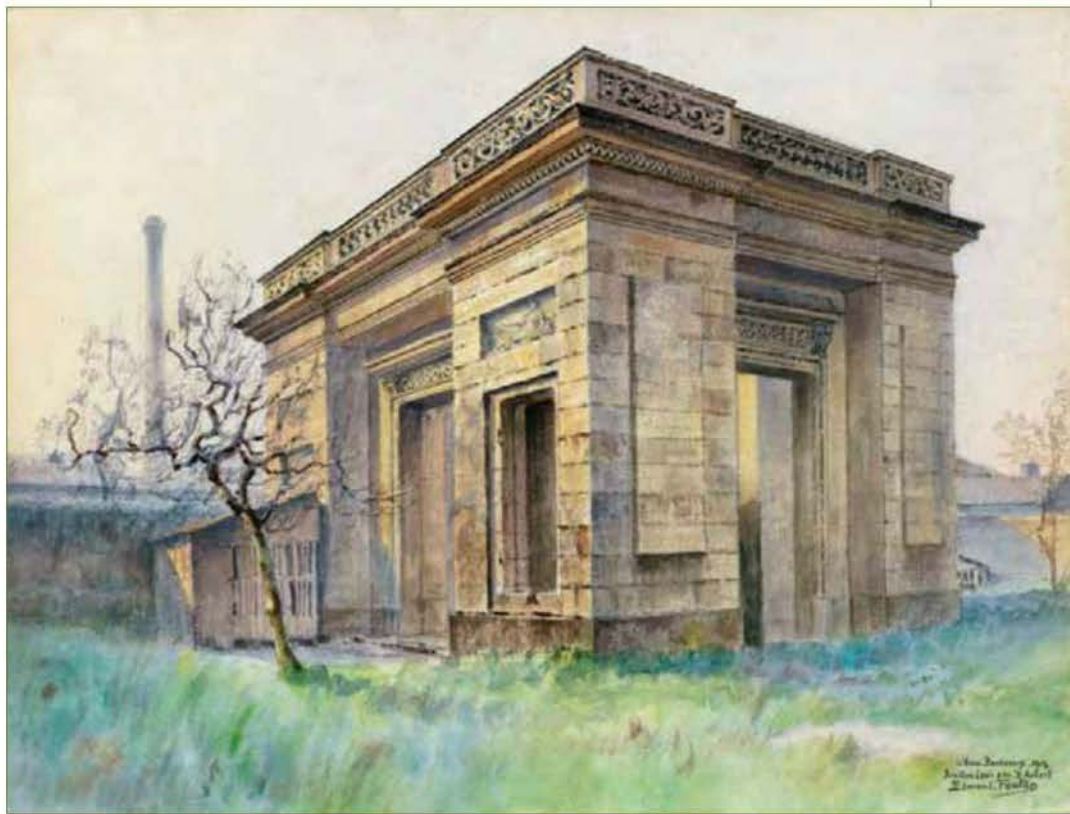


Pavillon Richelieu à Bordeaux

Assaini à la fin du XVI^e siècle, le quartier de Bacalan, installé dans la grande *palu* de Bordeaux, encouragea les riches et puissants membres de la noblesse parlementaire à s'installer sur le bourrelet alluvial, à l'extrémité du noble faubourg des Chartrons. De cette époque date la fondation des domaines de Migron, la Croix-Marion et Bacalan, anciennes résidences de campagne dont il ne reste plus rien aujourd'hui, à l'exception de cet élégant kiosque du XVIII^e, connu sous le nom de « pavillon de chasse du maréchal de Richelieu ». Cette fabrique était située dans les jardins du domaine de la Croix-Marion, propriété de Pierre Bernard de Pontet, écuyer commissaire ordinaire des guerres et chevalier de Saint Louis. À l'origine, la construction formait un quadrilatère régulier de 9,30 m de côté, et jouissait d'une vue imprenable sur le fleuve, le spectacle de l'eau étant prisé par les propriétaires de résidences campagnardes. Sa situation à l'intérieur des terres remonte à 1885, lorsque les rives de la Garonne furent remblayées. Bien que très altérée, son architecture révèle encore un bâtiment d'une rare élégance. Serait-il l'œuvre d'Étienne Laclotte ou de l'entourage du grand architecte Victor Louis ? Le goût architectural adopté et la grammaire décorative autorisent cette supposition, car ils témoignent du courant stylistique néo-classique qui imprégna le génie des meilleurs architectes de la ville : puissant entablement couronné par un attique orné de balustres et de postes, parements à bossages, moulures à la grecque. Côté Garonne, sa façade principale était percée de chaque côté par une fenêtre contenue dans une sorte d'avant-corps. Au-dessus des fenêtres, des bas-reliefs d'inspiration champêtre représentaient un berger jouant de la flûte assis sur un tronc d'arbre, et une nymphe à demi-couchée. Hélas, ces décors ont disparu à l'aube du XX^e siècle.

La sobriété extérieure de ce petit édifice cachait un intérieur confortablement aménagé, composé d'un grand salon ovale dont les pans coupés dissimulaient un office, une petite cuisine et un escalier conduisant probablement à un belvédère. Son toit s'effondra en 1896. Boiseries, décorations et parquets disparurent.

Sans songer à admettre comme exacte la dénomination sous laquelle on désigne ce pavillon, il nous faut reconnaître que sa construction peut fort bien coïncider avec les dernières années du gouvernement du maréchal duc de Richelieu et l'achèvement du Grand-Théâtre. Ses proportions et son décor raffiné présentent aussi des similitudes avec le célèbre pavillon du Rocher à Versailles, construit pour Marie-Antoinette par Richard Mique entre 1773 et 1778, ce qui laisse supposer que ce petit édifice fut élevé autour de 1780.



Document Archives municipales de Bordeaux © cliché A.M. Bordeaux – Bernard Rakotomanga.

Château Raba

le petit Chantilly bordelais à Talence (33)

Au XVIII^e siècle, les jardins n'avaient pas pour seuls admirateurs leurs riches propriétaires. Certains d'entre eux, comme celui de Raba à Talence, étaient ouverts fort généreusement au public, survivance de la *lex hortorum*, coutume italienne du XVI^e qui invitait les sujets d'un prince à se rendre dans ses jardins pour en découvrir les plaisirs.

Château Raba, centre d'un important domaine, fut acquis peu de temps avant la Révolution par la famille Raba, de riches armateurs israélites. Originaire de Bragance, au Portugal, la veuve de Francisco Raba, Luiza Maria Bernada, avait fondé en 1763 une maison de commerce avec six de ses sept fils, dont Benjamin, le dernier survivant, décéda en 1827. En peu de temps, ils constituèrent ensemble une fortune considérable qui leur permit de créer autour d'un château, un des plus beaux parcs d'agrément de la banlieue bordelaise, surnommé un temps « le petit Chantilly des Bordelais ». Plusieurs descriptions anciennes témoignent de l'admiration des visiteurs, qui s'émervillaient de parcourir les belles allées de ce parc peuplé d'un grand nombre de fabriques et de statues, dont il ne reste aujourd'hui qu'une partie.

Comme le bon roi Stanislas Leczinski dans son parc de Lunéville en Lorraine, les Raba avaient installé autour de leur château de nombreuses « amusettes », qui ont été un temps une curiosité de la région. Dans la cour du château s'élevait l'effigie en pied d'Henri IV, car ce souverain s'était montré bienveillant à l'égard du culte israélite; dans les parterres, les Tables de la Loi, probablement en buis taillé, signaient leur identité juive. Pour décorer les allées du parc et pousser l'illusion jusqu'à ses limites, des statues ou figurines de bois (en terre cuite parfois) plus nombreuses qu'heureusement choisies, surprenaient les visiteurs au détour des allées. Les vieux textes citent un prêtre en prière, l'Enfant prodigue, trois ermites et une scène pastorale. Dans le bois taillé en étoile se dressait la statue d'Hercule terrassant le lion de Némée, et dans le labyrinthe surgissaient des figures d'animaux sauvages: des chevreuils, une louve avec ses petits, un renard, un sanglier et même des tigres. Quelques pierres tombales installées ici ou là, un cénotaphe entouré de cyprès et peupliers donnaient un sens philosophique à ce jardin parcouru de citations, dont certaines étaient attribuées à Beaumarchais. Cette accumulation de sujets mythologiques, anecdotiques et de « frivolités enfantines » ne faisait pas toujours l'unanimité des visiteurs, qui critiquaient parfois ce jardin avec virulence.

À la fin du XIX^e siècle, cette magnifique folie passa, entre les mains d'Albert Ellissen, grand amateur d'horticulture et de plantes rares, par son mariage avec Louise Raba. Le domaine connut alors un second renouveau: parc à la française menant au pavillon de l'Amour, concerts et réceptions célèbres. Pendant l'Occupation le salon de musique servit de casino, le château de centre militaire et les beaux jardins eurent à souffrir de vandalisme.



L'attraction des jardins de château Raba à Talence consistait en une accumulation de statues et monuments en tout genre, ne faisant pas toujours l'unanimité.





La Bourlie

les charmes d'un vieux domaine à Urval (24)

►
Le potager-verger borde
l'allée d'agrément.

La beauté du lieu est telle que l'on ne sait plus si les limites du jardin sont autour du château, ou si le jardin se poursuit bien au-delà dans les vallons et collines, à l'orée de la grande forêt de la Bessède. De nombreux points de vue aménagés à l'intérieur et à l'extérieur du parc offrent aux regards des échappées sur la beauté naturelle du paysage. Au milieu de ce spectacle de la nature, qui se révèle brutalement dans toute sa splendeur après que le visiteur a traversé un bois, le château se dresse, dominant 5 hectares de parc et de jardins. L'architecture du corps de logis témoigne de son passé : une archère en forme de croix pattée atteste qu'il fut une maison forte au XIV^e siècle. Des aménagements postérieurs ont fait de cette demeure un agréable manoir, éclairé par des fenêtres de la fin de l'époque gothique et coiffé des hautes toitures des maisons nobles.

De cette époque, le château a conservé sa vocation agricole et forestière. La vigne y fut cultivée au XVIII^e siècle, jusqu'à la crise du phylloxéra en 1870. Comme il était de tradition, le potager-verger se situait à l'extérieur dans un jardin clos de murs, en bordure de la « grande avenue » mentionnée sur la carte de Belleyrne. Cet axe fut ouvert au début du XVIII^e par la famille de Montalembert, pour relier le château « au grand bois » (la garenne) puis aux charmilles, en direction du petit village d'Urval. Cette allée est aujourd'hui plantée de vieux tilleuls.

L'architecture végétale des topiaires d'ifs est remarquable. Une photo de 1881 les montre déjà fort volumineux. Il semblerait que leur forme fut à l'origine plus conventionnelle et qu'ils aient été laissés libres de grandir ; ce qu'ils ont fait jusqu'à devenir gigantesques à la fin du XVIII^e siècle.

D'après Véra de Commarque, quelques-uns de ces ifs étaient taillés en forme d'oiseaux, comme dans le célèbre jardin de Levens Hall à Cumberland en Angleterre, créé par le colonel Graham à la fin du XVII^e.

Mais le plus surprenant se situe au centre de l'allée : une chambre d'ifs, réalisée à partir de deux ifs au moins deux fois centenaires et conduits en éventail, forme un rocher végétal semblable à la chambre de Drummond Castle en Angleterre. D'après certains botanistes, cet ensemble topiaire serait unique en France.



Topiaire d'if : l'intérieur
est taillé en éventail.





Au XIX^e siècle, l'ancienne ormaie du XVII^e fut respectée et le parc planté de nouveaux arbres dans l'esprit d'un jardin de collection : cèdres de l'Atlas, tulipier de Virginie, hêtre pourpre, hêtre de Sibérie et d'autres espèces exotiques de conifères. Au sud du château, une ancienne vigne probablement phylloxérée, fut remplacée par une prairie plantée de sujets isolés et en bouquets, où se remarque encore aujourd'hui un magnifique hêtre pourpre. Dans le souci de retrouver l'aspect initial du jardin, l'actuelle propriétaire fit disparaître dans la cour du château un massif ovale très Second Empire, ainsi que des parterres conventionnels réalisés à la même époque de l'autre côté du château.

Une rangée de pommiers taillés en espalier fait une transition heureuse entre le parc et les bâtiments agricoles. Depuis 1865, on installe l'été orangers et citronniers en caisse à l'intérieur de la cour ; bien qu'abrités l'hiver dans une orangerie, ils gardent encore sur leur écorce les cicatrices du terrible froid de 1956. Des rosiers, des variétés Caroline Testout, Fandango, Domaine de Courson, Félicité, Perpétue et Guinée, font une ronde de couleurs sur les murs ocre de la vieille demeure. De l'autre côté, une façade restaurée au XVII^e siècle renvoie à un parterre dépouillé. Pas moins de 150 variétés de rosiers anciens issus pour la plupart des pépinières David Austin ponctuent les abords du château et la grande allée d'ifs.



L'allée de tilleuls est prolongée par une allée de topiaires du XVIII^e siècle. Cet axe fut ouvert pour relier le château à la garenne par les charmilles, puis au-delà au village d'Urval.



À écouter Saint-Simon (1675-1755), le jardin français du siècle de Louis XIV finissait par ennuyer une bonne partie de l'élite intellectuelle. Parlant de Versailles il écrivait : « Les jardins dont la magnificence étonne mais dont le plus léger usage rebute, sont d'aussi mauvais goût (...) on admire et on fuit. » Tout aussi exaspéré et lassé par la « dictature du cordeau », Jean-Jacques Rousseau s'insurge contre les architectes grassement rémunérés pour « gâter la nature ». Le premier jardin de style anglais arrive dans le Sud-Ouest vers 1740. À la même époque, le marquis de Girardin crée un parc autour de son château d'Ermenonville, dans la région parisienne. Charles-Louis de Secondat, baron de La Brède et de Montesquieu, inaugure une composition inédite dont il prend l'idée en Angleterre. Autour du château médiéval de ses ancêtres entouré d'une vaste prairie, des bois parcourus d'allées cavalières et de charmillles s'étendent à l'infini.

Les premiers jardins anglais



L'ennui naquit un jour de l'uniformité. Les allées à perte de vue, les bosquets maniérés, le feuillage des arbres soumis aux ciseaux, la nature contrariée et forcée allaient susciter un nouveau désir. D'un entretien coûteux, les « jardins de propreté » ne répondent plus aux aspirations des propriétaires. « Cela est si vrai qu'on s'y ennuye bientôt des jardins artistement symétrisés que leurs propriétaires préfèrent la promenade des champs à celle de leurs parcs ; ils y découvrent une agréable simplicité, une variété charmante, un beau désordre, des beautés toujours nouvelles, enfin la nature qu'ils ont exilée de leurs possessions » écrit en 1787 dans son *Traité d'agriculture* l'abbé Rozier.

Mais il a fallu du temps aux propriétaires pour concilier mode et tradition. Le jardin paysager, ou anglais, anglo-chinois selon les dénominations, reste en Guyenne à la fin du XVIII^e siècle, un épiphénomène. Le parterre devant la maison persistera donc pendant de longues années encore. Et le jardin anglais n'émergera que lentement.

Lors de son séjour à Milan en 1728, Montesquieu fait allusion à un jardin qu'il aurait vu chez le comte de Scotti : deux pièces de pré entourées de charmille qui font un demi-cercle « *que je pourrais bien imiter à La Brède dans mon avant-cour et mes prés* ».

Il n'en subsiste aujourd'hui aucune trace, sauf qu'en 1740 le philosophe-vigneron avait mené à bien son aménagement à l'anglaise : un grand parc aéré de vastes prairies ceinturées de bois, adoptant ce parti anglais avant que la mode s'infilte en France. Dans une lettre adressée le 1^{er} août 1744 à son ami agronome, l'abbé Goasco, il en décrit les aspects : « Je me fais une fête de vous mener à ma campagne de La Brède, où vous trouverez un château, gothique à la vérité, mais orné de dehors charmants dont j'ai pris l'idée en Angleterre [...] la nature s'y trouve dans sa robe de chambre et au lever du lit. » La mode cependant s'était répandue. Une annonce repérée dans un journal du 18 juin 1786 propose : « Hôtel entre cour et jardin, ci-devant commun sous le nom de Jardin anglais. » Il s'agit de l'hôtel Saint-Marc, cours d'Albret, construit en 1781 pour un conseiller du roi, Joseph Dufour. À quelques pas, l'archevêque, M^{sr} Champion de Cicé, bouleverse l'ordonnance régulière des jardins de son palais pour créer un jardin paysager de style anglais.

Le pépiniériste jardinier Toussaint-Yves Catros dessinait en 1810 autour du château Margaux, propriété du marquis de la Colonilla, un jardin à l'anglaise avec allée serpentine et pièce d'eau.

Stendhal, visiteur modérément enthousiaste en 1838, écrit un compte rendu de sa visite à La Brède : « Au-delà des fossés il y a une prairie et des terres à blé et ensuite la forêt de chênes qui entoure le château de toute part. Il triomphe en occupant le centre de ce grand espace vide. [...] Même quand il n'est pas écorché, ce pin est le plus vilain arbre du monde. Il n'a que le nom de commun avec le magnifique pin à tête ronde qui fait la gloire de la villa Ludovisi à Rome. Une antique avenue plantée

Parc de la préfecture
d'Agen (47).

Cet ancien palais
archiépiscopal, construit
à partir de 1775 par
l'architecte Le Roy, fut
agrémenté d'un jardin
paysager au XIX^e siècle.
Une épaisse couronne
végétale entoure
l'immense pelouse
centrale.



par l'auteur de l'*Esprit des lois* conduisait au château où il est né : on vient d'en faire de l'argent. Une centaine de pins de cette avenue subsiste encore, c'est à l'endroit où l'on quitte l'affreux chemin vicinal venant du bourg de La Brède pour tourner à droite vers le château. » *Mémoires d'un touriste*.

Plantes et climatologie

Les Archives départementales de la Gironde conservent un étonnant mémoire de plantation du XVIII^e siècle. Il nous renseigne sur les plantes utilisées à cette époque pour la décoration des parterres de l'hôtel de l'Intendance à Bordeaux.

« Les quatre corbeilles du partaire (sic) seront garnies en rosiers ponpon, pour la première floraison, planté en œillets pour la seconde floraison, la troisième sera planté en tubéreuse.

Les plates bandes de côté seront planté en jacinthe double et jonquilles doubles et en œillet entre les piés de rosiers qui seront en boules et quelqu'autres espèces de fleurs d'été en attendant que l'on plante plusieurs espèces de fleur d'automne. Pour cette année l'on plantera la Banquette le long du mur de tilleuls en renoncules semi double très belle, en renoncule rouge millé de jaune, en anémone de plusieurs couleurs. Les deux grandes corbeilles du fond du jardin seront planté en rosier que l'on appelle rose de tous les mois pour former deux massifs comme ceux qui sont au Gouvernement » (1760).

Dans les journaux de l'Ancien Régime, les annonces nous renseignent sur les arbres plantés dans les jardins : les ormeaux viennent en tête, puis les tilleuls, les acacias, les charmes, les peupliers, les chênes, les marronniers, les frênes ; pour les arbustes : les lauriers, les buis et les cyprès. Les orangers sont cités régulièrement, rarement les citronniers. Pour les fleurs sont signalés les héliotropes, les tulipes, les vipérines, les myrtes.

Congédié en 1790 de son poste de directeur des pépinières royales en Guyenne, le « jardinier fleuriste » Toussaint-Yves Catros, crée un important établissement horticole. Ce pépiniériste bordelais édite en 1793 un catalogue de vente par correspondance. On y trouve 29 variétés de pêchers,

►
Château de La Bourlie à
Urval (24) : un citronnier
porte encore les cicatrices
de l'hiver 1956.

45 de cerisiers, 18 de pruniers, 89 de poiriers, 41 de pommiers et 11 de figuiers ! Une liste d'arbres recommandés pour les avenues et grands bosquets est aussi fournie. Elle témoigne de l'introduction massive d'essences exotiques nouvellement acclimatées. Des plantes sont spécialement destinées aux bosquets et palissades, d'autres aux treillages, berceaux et cabinets, enfin figurent celles « qui demandent l'orangerie », comme le jasmin d'Arabie, la pervenche de Madagascar ou le solanum épineux. En cette fin du XVIII^e siècle, on apprécie les contrastes de couleurs, la variété des feuillages (liquidambar, olivier de Bohême, plaqueminiér) et les plantes odorantes (romarin, bois-joli, lilas, seringat, chèvrefeuille). Parmi les plantes conseillées pour la décoration des jardins on trouve : l'acacia, l'arbre de Judée, l'érable, le frêne, le mûrier, l'orme, le platane, le tilleul, le marronnier à fleurs rouges, et le tulipier de Virginie.

Plus peut-être que les modes, les aléas climatiques ont fait disparaître de nombreuses variétés de plantes et d'arbres dans les jardins et ainsi déterminé les variations de la palette végétale. L'hiver glacial de 1709 a anéanti la quasi-totalité des essences dans les parcs et détruit toutes les plantes d'orangerie du royaume. En Guyenne et en Agenais, la plupart des chênes, noyers, pins et châtaigniers sont fendus ou gravement endommagés par le gel. « Les plus vieux et les plus gros arbres se fendaient en éclatant dans les forêts avec un bruit d'artillerie » écrit un contemporain, l'abbé Bellet. Sur les coteaux de Cenon, face à Bordeaux, cet hiver polaire fit périr la presque totalité des vieux cyprès de la forêt antique du Cypressat.

La création de pépinières royales en Aquitaine, en 1723 à Bordeaux, puis à partir de 1726 à Bergerac, Agen, Casteljalous et Bazas, permit de répondre au besoin de reboiser le pays. Les arbres (l'orme et le noyer principalement) étaient offerts aux particuliers et aux villes qui en réclamaient pour leurs promenades publiques. Chênes, charmes, platanes, acacias et peupliers d'Italie sont introduits en nombre par l'intermédiaire des pépinières, offrant ainsi un nouveau visage aux parcs et garennes des grands domaines.

Il faut remonter aux hivers 1709, 1765, 1789 pour trouver des désastres analogues à celui de 1829. En Lot-et-Garonne, « Le soleil n'a presque pas paru de tout le mois de janvier et la terre a été recouverte d'une couche épaisse de neige pendant 29 jours sans interruption », rapporte en 1830 le sieur Graulhié, correspondant de la Société d'horticulture de Paris à Port-Sainte-Marie. Le thermomètre affichait invariablement le jour la température de - 12°, et la nuit - 20° ; *lagerstroemias*, *Camellias japonica*, *Magno-*



Château de Mongenan à Portets (XVIII^e siècle) : le portail décoré d'une élégante imposte en fer forgé sert de transition entre la terrasse et le jardin bas.



lias grandiflora, *Quercus suber*, noyers, figuiers, oliviers, cyprès et grenadiers périrent. Deux hivers consécutifs, ceux de 1879 et 1880, furent très néfastes pour toutes les branches de l'horticulture. Après une période de relative douceur, l'observatoire de Floirac, près de Bordeaux, enregistre des températures sibériennes: -17° et -20° en janvier 1881 ! Beaucoup d'arbres et d'arbustes que l'on croyait acclimatés n'ont pu résister. Parmi eux on dénombre beaucoup de vignes, lauriers d'Apollon, rosiers, troènes, lauriers roses, arbusiers, bambous, escallonias, calycanthus, fusains, mandevilleas.

Des ouragans aussi dévastateurs ont détruit bon nombre de parcs en 1768, 1801 et plus près de nous 1999. Les rudes hivers de 1956 et 1985 ont eux aussi terriblement éprouvé les plantes de nos jardins. L'épidémie de graphiose, décimant l'orme champêtre (*Ulmus campestris*) à partir des années soixante-dix, modifia de manière irréversible le paysage de nos campagnes et des parcs anciens.

Embellissements du domaine

Une des curiosités du paysage viticole réside dans la présence de portails monumentaux marquant symboliquement l'entrée et invitant le visiteur à pénétrer dans le domaine. Ils précèdent les allées ou les cours des grands châteaux, mais parfois aussi de demeures plus modestes. Certains sont élevés au milieu des vignes, éloignées de la demeure. Cette tradition du portail prend naissance dans la capitale bordelaise, où nombre d'hôtels, dès le XVIII^e siècle, soignent leur entrée. Parfois ce sont les mêmes sculpteurs qui réalisent les portails ruraux. D'élégantes grilles en fer forgé laissent apercevoir cour et château. Ce schéma se perpétua jusqu'au milieu du XIX^e.

Dans le dernier quart du XVIII^e siècle, le décor des portails adopte le style néo-classique. Leur sobriété prend souvent modèle sur l'architecture des maisons de ville, car de nombreuses propriétés rurales sont conçues par les mêmes architectes qui construisent à Bordeaux les hôtels particuliers. Certains d'entre eux, Louis Combes, Étienne Lacotte, Raymond Rieutord, Gabriel Durand prennent aussi le soin de dessiner les portails (Deydies à Latresne, Macanan à Bouliac, Malle à Preignac). Il n'y a cependant pas d'évolution uniforme, mais plutôt une variété de styles. Les piles sont plus souvent de section carrée que ronde. La mode des piliers hexagonaux fait irruption quelque temps. Leur sommet est couronné par une pigne, une boule, un dé, ou une flamme. Cet élément d'architecture est destiné à anoblir la demeure. Il affirme le rang du propriétaire. Au XIX^e siècle, le portail est à la demeure bourgeoise ce que fut sous l'Ancien Régime le colombier pour le manoir.

Dans une région où le terme de château ne désigne pas obligatoirement une demeure de prestige, le portail, encadré de piles monumentales, permet de signaler une construction absente. Parfois il figure seul sur l'étiquette du domaine, les piliers atténuant ainsi l'ambiguïté locale entre château-demeure et château-cru.

Autres éléments participant à l'attrait du « château » et à l'embellissement des parcs, les communs et bâtiments de service : logements des vignerons, chais, cuviers, étables et écuries, chenil, poulailler. Une élégante volière à autruches construite au milieu des communs existe toujours au château de Tiregand en Dordogne.

Dans un premier temps, la formule bordelaise consiste à lier leur architecture à celle du château (Plassan à Tabanac, maison Gaubert à Portets). Après avoir épousé des formes néoclassiques, ces bâtiments se tournent vers un pittoresque rural dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Le jeu de la brique et de la pierre donne aux façades des aspects plus structurés et aux bâtiments des allures plus fonctionnelles (château de Grenade à Saint-Selve, château Pouthet à Eymet). En 1861, dans le parc du château de Grenade à Saint-Selve, l'architecte Henri Duphot (1810-1889) traita à l'anglaise l'ensemble des communs comme « un aimable hameau ».

Orangeries et serres

Comme le pigeonnier dans les maisons nobles ou les résidences princières, l'orangerie révèle le rang ou la fortune des propriétaires. Sous l'Ancien Régime, la possession et la production d'agrumes sont des éléments de distinction sociale et de prestige. Cette culture hisse le châtelain à un degré d'excellence dans l'art du jardin.

Les plus anciennes mentions d'agrumes cultivés dans notre région remontent au XVI^e siècle: le parlementaire et écrivain bordelais, Pierre de Lancre (1560-1630), cultivait orangers et citronniers dans son jardin de Loubens, à Sainte-Croix-du-Mont. Évoquant les attraits du château de Cadillac, propriété du duc d'Épernon, l'abbé Jean le Laboureur écrivait en 1659: « L'orangerie est la plus belle de France à ce qu'on dit, mais c'est plutôt par la quantité des orangers et des citronniers, qui sont au nombre de plus de cent, que par le mérite de l'enclos où ils sont, qui est trop petit pour cette quantité et qui n'est pas situé fort avantageusement. »

À la fin du XVII^e siècle, Jean-Louis de Fromentières (1632-1684), évêque d'Aire-sur-Adour, embellit sa résidence épiscopale d'une orangerie réputée « une des plus belle et plus célèbre du royaume ». Elle est riche de « 119 orangers, citronniers, bergamotiers, cédrats et un grand aloès » contenus dans des « caisses peintes en rouge ». Près de Saint-Émilion, le poète Élie de Bethoulaud, préfère abriter ses orangers dans des galeries, sortes de cryptoportiques dans la falaise calcaire.

À l'époque où André Le Nôtre fournit le plan des jardins de l'Archevêché de Bordeaux, une orangerie fut construite: un contrat passé entre M^{re} Henri de Béthune et René Rousselet « maître jardinier » précise que « luy sera fourny le charbon nécessaire pour la conservation d'iceux le dit temps d'hiver ». Un autre contrat passé avec Mathurin Groteau indique la présence d'une serre dans un des pavillons du château de Lormont, villégiature fréquentée par le prélat bordelais.

La culture d'agrumes semble avoir eu la faveur de la grande noblesse: Messire de Pontac reçut un oranger en 1649 des mains du duc d'Épernon, dont pourtant il avait été l'adversaire. D'après l'historien Henri Ribadieu, cet oranger existait encore en 1850 dans les serres du château des Jaubertes à Saint-Pardon-de-Conques.

L'utilisation du terme « serre » apparaît au XVIII^e siècle. Contrairement à l'orangerie qui possède une charpente couverte de tuiles creuses ou d'ardoises, la serre possède un toit vitré. Par ailleurs, l'orangerie, ou serre tempérée, n'est pas utilisée pour la production des plantes, mais seulement pour leur conservation.

Au XVIII^e, le goût pour ces précieux arbustes conquiert de nouvelles classes. À la lecture des annonces immobilières publiées à partir de 1770 dans le journal des frères Labottière, il est intéressant de constater que la plupart des grands domaines en sont dotés. Le bien le plus modeste en possède 8 ou 10. Pour acquérir un oranger, il en coûtait de 30 à 40 livres à la fin du XVIII^e. Dans certains domaines, leur nombre atteint la démesure: 130 au château Suduiraut, 300 à Bourran, propriété du banquier-armateur Armand de Saige! Témoin du raffinement des agréments, le château de Tiregand, à la fin du XVIII^e siècle, avait sa « serre chaude ». Elle est connue par la saisie du 9 pluviôse, an V, de plusieurs châssis vitrés de

Un chariot à oranger conservé dans une serre d'un château du Lot-et-Garonne (47).



cerisier. L'inventaire après décès de Dom Lathelize en octobre 1791, désigne une belle orangerie sur la terrasse de l'abbaye de Cadouin: « L'ayant parcourue nous y avons trouvé trente-deux pieds d'orangers ou citronniers encaissés [...] et dix dans des pots ou baricots petits. »

Aux XIX^e et XX^e siècles cette culture délicate perdure: en 1903, au château Malleret à Cadaujac, une quarantaine de caisses d'orangers « garnies de pourpiers à fleurs variées » accompagnent les platebandes du jardin d'agrément. En somme, chaque propriétaire amateur de plantes avait son orangerie construite en pierre et percée de larges ouvertures. Avec le vivier et le potager, elle formait un tout, isolé ou dans le prolongement de la maison du maître. Dans les demeures des grands notables, un emplacement est spécialement dédié aux orangers, car ils participent au même titre que les parterres à l'embellissement des agréments. Caisses en chênes, demi-barriques ou mieux, vases vernissés fabriqués à Anduze ou à Castelnaudary, servaient de contenants, qu'il fallait déplacer avec des chariots.

Dans les petits jardins, les serres apparaissent dans la deuxième moitié du XVIII^e; d'abord à petit bois jusque dans les années 1830, puis à structure métallique. Les constructions métalliques étaient destinées aux plantes plus délicates, conservées l'hiver grâce au chauffage par circulation de vapeur ou d'eau chaude dans un réseau de tuyaux métalliques appelé thermosiphon, mis au point au XIX^e siècle par les établissements L. Beaume à Boulogne. L'utilisation du fer permettant désormais la réalisation de formes plus sophistiquées, les serres deviendront davantage un objet de décoration que d'utilité.

En visite à Cadaujac au château Malleret en 1903, Claude Petit « exprime ses regrets de ne pas voir ce beau bâtiment avec son emploi réel, c'est-à-dire garni de kentias, cocos, phœnix, latanias, fougères ».

En Aquitaine, plus d'une centaine d'orangeries, complètes ou à l'état de vestiges, ont été répertoriées. La plupart furent édifiées entre 1770 et 1880, mais surtout dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. L'orangerie est souvent un bâtiment rectangulaire isolé très compact. Dans quelques exemples du Bordelais, elle se rattache aux communs ou prolonge la demeure. Les baies sont à double vantaux pour faciliter le passage des caisses à agrumes. Leur nombre est de trois, parfois de cinq, rarement de sept. Rectangulaires ou en anse de panier, les ouvertures larges facilitent l'aération et l'entrée de la lumière. Souvent une fenêtre s'ouvre au levant, pour bénéficier des premiers rayons du soleil. Les murs intérieurs sont chaulés et le sol est en terre battue ou couvert de carreaux en terre cuite. Jamais trop éloignée du château, l'orangerie s'avère un élément important dans le décor du jardin. À Arnaga, elle est édifiée en pierres de taille à bossages rustiques, dans un style très « Trianon ».

SONNERIES ÉLECTRIQUES
TELEPHONES DE L'ÉTAT
PARATONNERRES, etc.
(GARANTIE)
Prix très réduits et sur devis

PORTE-BOUTEILLES
Caisers pour chais, égouttoirs, etc.

CHARVIN
Rue St-Rami, 37 (en face la rue des Lauriers)

POUR BONIFIER
VIELLIR
Les vins blancs

BOURGOGNE
SAUTERNE
SAUTERNE
1.75 contre timbres
AU CHOC X
par la
POSTE

Maison Trasforest-Casanova

P. GLAIZE
CONSTRUCTEUR
CONSTRUCTION SPÉCIALE
DE
*Serres, Châssis, Jardins d'hiver,
Vérandas,
Window, Marquises, Grilles,
Miradors.*

INSTALLATION COMPLÈTE DE SERRES
5 Médailles vermeil et argent

170, 180, 190, rue d'Arès prolongée (La Glacière-Bordeaux)

GRAINES POTAGÈRES, FOURRAGÈRES
DE FLEURS ET D'ARBRES

- Maison Henry LAFON -
R. MORAIN
SUCCESSEUR
23, Place du Palais. — Bordeaux

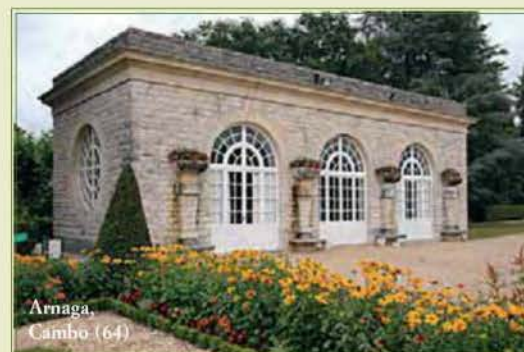
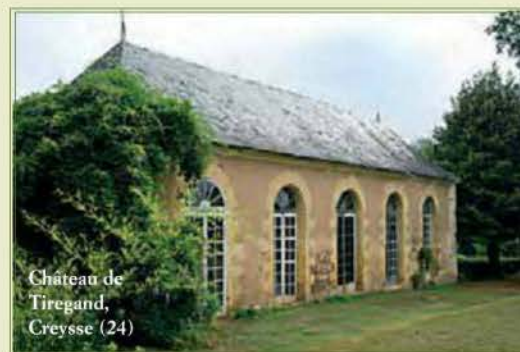
*Graines de Frêne et Tuzerne décussutée,
Graines de prairies préparées spécialement pour la
nature du sol que l'on veut ensemençer.*

SPECIALITÉ DE GRAINES DE PIN MARITIME
DES LANDES DE LA GIRONDE

Page publicitaire.

Gravure extraite des annales de la Société d'horticulture de la Gironde, 1890.

Orangeries & serres



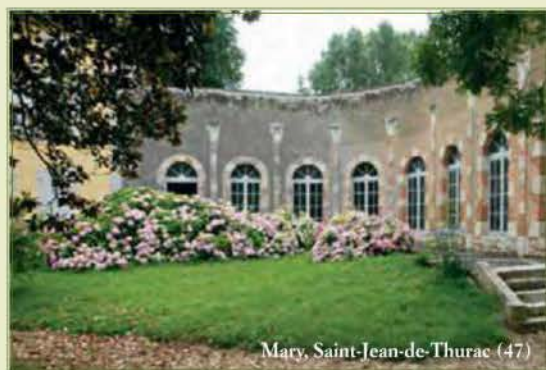
Afin d'assurer la survie des agrumes et des plantes fragiles, il était indispensable de prévoir un abri au moment des grands froids. Dès le XVII^e siècle l'art de l'orangerie atteint sa perfection : les traités de Jean de La Quintinie en donnent les grands principes. Tous les grands domaines en sont pourvus car c'est un élément de distinction sociale. Au XIX^e siècle, son usage se démocratise dans les campagnes comme dans les villes.



Château
Pouthet,
Eymet (24)



Château
Lanessan,
Cussac-Fort-
Médoc (33)



Mary, Saint-Jean-de-Thurac (47)



Château
de Laàs (64)



Parc Rivière,
Bordeaux (33)



Château
Utrubie,
Urrugne (64)

Photo Pauline de Meurville



Parc du château du Thil à Léognan (33).

Son tracé est caractéristique du travail du paysagiste bordelais Louis-Bernard Fischer (1810-1873). On y retrouve tout son art: dessin souple de la pelouse en pente douce vers un bassin puis un étang où se reflète la façade du château; allée au tracé ample bordée à l'extérieur de petits massifs boisés d'essences variées, ramenant le regard vers le cœur du parc. Le château est à la fois le point de départ et le croisement de plusieurs vues s'échappant dans la campagne environnante. Cascades, jets d'eau, passerelles ajoutent au pittoresque charmant de cette réalisation du milieu du XIX^e siècle.

Un chenil rappelle que le comte Georges Duffour de Raymond et le baron Joseph de Carayon-Latour furent à l'origine de la race du Grand gascon Saintongeois, ou Virelade. Une tête de chien en bronze orne le hutteau du chenil. En 1863, la Société d'horticulture de la Gironde décerna une médaille d'argent à Jules Duffour de Raymond pour l'introduction de l'*Eurale ferox*, nymphéacée proche de la *Victoria regia*.

La vague paysagère au XIX^e siècle



Au XIX^e siècle, l'esthétique paysagère conquiert les grands domaines. La mode est au parc paysager et au style pittoresque. Les propriétaires transforment leur jardin en modèle d'excellence.

On peut affirmer sans exagération que nous vivons aujourd'hui pour partie dans un patrimoine paysager façonné au XIX^e siècle. La prospérité du vignoble bordelais et de l'économie rurale de la basse et moyenne Garonne est à l'origine de ce grand espace jardiné. La mode du parc paysager chez les grands propriétaires terriens et les hommes d'affaires va transformer la structure traditionnelle des anciens jardins établis sur une composition orthogonale régulière.

Le premier grand changement s'observe dans le rapport entre la demeure et son espace environnant. À l'allée à la française qui conduisait traditionnellement au château se substitue un parcours sinueux, plus sensoriel. Souvent, l'habitation demeure invisible depuis l'entrée du parc et s'offre à la vue seulement après quelques pas. On la découvre progressivement, après un enchaînement harmonieux de scènes végétales qui donnent l'illusion d'une vaste propriété, effet qui ne pourrait être obtenu si on apercevait trop tôt la maison ou le château. Les entrées de domaines en retrait ou fer à cheval sont les plus répandues, car elles confèrent une certaine monumentalité. Les allées de ceinture sont à distance des limites strictes du domaine, estompées par des massifs arbustifs d'essences et d'épaisseurs variables. Elles se développent autour du noyau d'habitation en grandes ellipses, en ramenant insensiblement le promeneur au château, par le côté opposé à celui qu'il a parcouru, tout en lui faisant découvrir des perspectives transversales. Devant le château s'étend souvent une pièce de gazon de forme ovale, travaillée en creux pour accentuer le jeu des ombres portées par les arbres. Son centre s'orne, face au perron, d'un massif aux armes de la famille, où court parfois une devise en mosaïciculture. Par bouquets, les frondaisons exotiques constituées de séquoias, cèdres de l'Atlas ou du Liban (variété particulièrement répandue en Lot-et-Garonne), émergent du paysage. Ce signal végétal est typique de notre région.

À Bordeaux, l'horticulteur Louis-Bernard Fischer (1810-1873), natif du château du Thil à Léognan, lui-même fils de jardinier, donne les plans du Jardin public de Bordeaux en 1855. Grâce à la notoriété que lui procure cette prestigieuse réalisation, il conçoit, avec son aide de camp et ami Jean-Alphonse Escarpit (1829-1899), des dizaines de parcs pour la clientèle bordelaise aisée.

Ainsi sont créés Macanan à Bouliac, pour le négociant Henri Bijon ; les Lauriers à Lormont, pour Henri Gradis, descendant d'une grande famille d'armateurs israélites ; la Burthe à Floirac, résidence de la famille de Bethmann puis de la famille de négociants protestants Faure (dont Charles – 1871-1904 –, fut marié à M^{lle} de Bethmann). À Bordeaux, les Carmes Haut-Brion, pour le négociant Colin ; Sybirol à Floirac, propriété de Raymond Martin Cahuzac, conseiller au Commerce extérieur, le plus expérimenté collectionneur d'orchidées de la région ; Roquetaillade à Mazères, pour le compte de la

Jardin public, Bordeaux (33):
Ginkgo biloba à l'automne.





Vue du Jardin public de Bordeaux (vers 1860). Cette gravure montre le Jardin public de Bordeaux quelque temps seulement après son inauguration. On remarque à droite les vieux ormeaux, rescapés du jardin régulier dessiné au XVIII^e siècle par Jacques-Ange Gabriel. Les plantations sont encore jeunes. Une facture du 13 août 1857 mentionne 80 magnolias, des marronniers à fleurs roses, des épicéas, des lauriers du Portugal, des bouleaux, des pins d'Alep, des chênes d'Amérique, des peupliers d'Italie, des cèdres du Liban, des tamaris et des saules pleureurs. À cette liste s'ajoutèrent d'autres sujets provenant de l'ancien Jardin des plantes de Saint-Bruno, transportés par wagonnet. À droite, un pont métallique enjambe la rivière artificielle. Décoratif et utilitaire, il symbolise la modernité et la maîtrise de la nature. On aperçoit les serres tropicales conçues par l'architecte Charles Burguet (1821-1879), détruites en 1933 et remplacées par une terrasse panoramique.



famille de Mauvezin, sous les directives de Viollet-le-Duc et d'Edmond Duthoit en 1865 ; également le parc du château Filhot.

Louis-Bernard Fischer travaille en tandem avec Jean-Alphonse Escarpit, lui aussi horticulteur pépiniériste. Tous les deux, qui feront carrière à Bordeaux, sont certainement les plus en vue et les plus renommés en Bordelais pendant la seconde moitié du XIX^e siècle. À cette époque, on ne distinguait pas encore réellement le métier de jardinier de celui de paysagiste. Réaliser des jardins signifiait être jardinier, horticulteur et bien souvent fleuriste.

Comme pour les frères Bühler, il est difficile de reconnaître la légitimité de leurs créations faute de devis, de correspondances ou de plans signés, plutôt rares. Ils n'ont pas écrit de traités ou d'articles. Les contacts sur le terrain leur suffisaient. Jean-Alphonse Escarpit fournissait les végétaux qu'il cultivait dans sa pépinière, rue de l'Arsenal à Bordeaux. Leur style s'inspire des grands parcs agricoles, de l'œuvre de Barillet-Deschamps et du comte de Choulot, pour lesquels ils avaient beaucoup d'admiration. La pensée générale était « d'imiter la nature », recommandation fréquente que l'on trouve dans les traités du XIX^e siècle. Suivant ce précepte, les créations de Jean-Alphonse Escarpit sont simples, toujours originales et les vues sont larges. « L'air et la lumière circulent dans ses compositions. Il y a toujours dans ses tracés un caractère grandiose qui étonne ; la perspective y est toujours ménagée avec art » écrivait Joseph Daurel en 1899 dans son oraison funèbre.

Dans certaines propriétés bordelaises comme en Angleterre, les troupeaux de vaches deviennent de véritables « motifs », notamment ceux de la race bovine bordelaise, appelée la *pigaille*, à cause des belles mouchetures de sa robe. Décrivant la belle propriété bordelaise de M. Johnston à Lescure, un

membre de la S.H.G. (Société d'horticulture de la Gironde) écrit en novembre 1880 : « Tout s'y trouve réuni, un nombreux troupeau choisi de vaches laitières donne un aspect champêtre aux prairies qui longent le jardin potager. » La ferme Suzanne, du château Giscours, situé dans le Médoc, possédait un des plus grands troupeaux de la région.

L'arrivée des frères Bühler (Eugène 1822-1907 et Denis 1811-1890) sur le marché de l'art des jardins en Aquitaine, coïncide avec une époque où le jardin paysager triomphe partout en France. Issus d'une famille de pépiniéristes parisiens du début du XIX^e siècle, les Bühler vont travailler pour l'élite politique et les grands noms de la finance sous Napoléon III. Ils profiteront de l'installation du premier réseau de chemin de fer pour se déplacer, d'où l'importance de leur production. En Aquitaine, une vingtaine de parcs leur est attribuée.

Parmi leur clientèle, on note une forte présence des milieux protestants bordelais : dans le Médoc, ce sont les Brown et les Glossman qui leur commandent la création d'un parc. Ils ont inventé un style paysager français qui privilégie surtout le spectacle de la nature, ici, la vigne, la forêt ou les prairies. Leurs allées sont toujours très reconnaissables : elles sont spacieuses, dessinées en courbes très douces, sans recherche d'effets inutiles. Les carrefours sont amples, harmonieux. Ils avaient également une maîtrise parfaite des différences de niveaux de terrains et laissaient le soin aux pépiniéristes locaux de choisir les essences appropriées au sol. La plupart des grands parcs sont aménagés pour la chasse.

Dans le parc du château de Grenade, plus de 10 000 rhododendrons venus d'Irlande sont plantés, pour servir de gîte aux sangliers et autres gibiers (39 hectares en tout). Grand militaire et polytechnicien, le Baron Joseph de Carayon-Latour et le comte Jean de Raymond, propriétaire du château du Thil à Léognan, créèrent ensemble une race canine, le chien de Virelade (croisement entre le *Grand Bleu de Gascogne* et le *Saintongeais*), chien à poil ras dont l'odorat très subtil en faisait un redoutable chasseur de chevreuil, de cerf et de lièvre. Très rapide, ce chien fut utilisé pour la chasse à courre. La meute de Grenade obtint le Grand Prix d'honneur au concours international de Paris en 1863. La plupart des grands châteaux possèdent leur chenil, mais aussi de grandes volières où vivent des faisans dorés et des poules de toutes races.

Pour enjamber les ruisseaux, on édifiait des ponts en rocaille. Ce décor très prisé, imitation artistique du matériau végétal, connut un durable succès. On faisait appel à d'habiles rocailleurs, dont « l'émérite » Bernard Carrère de la Souys qui, en 1883, sut réaliser un fac-similé de la grotte de Lourdes dans la propriété de M^{me} Chancel à Villenave-d'Ornon. Les gloriettes en zinc et fer forgé prendront place à proximité des routes ou en bordure des lignes de chemin de fer, dont l'invention nouvelle demeura un sujet de grande curiosité. Voir passer les trains était une occupation favorite des heureux propriétaires.

Les vignettes des ouvrages de Franck et de Féret sur les châteaux du vignoble sont très précieuses, car elles nous renseignent sur leur décoration et leur environnement végétal. Ces caractéristiques s'observent aussi sur les étiquettes des vins. La demeure y apparaît souvent entourée de parcs, dans un environnement d'où la vigne est absente.

Pourtant, en règle générale, on ne réalise pas de grands jardins car la terre coûte cher. Au mieux, un seul bouquet de conifères et de caducs suffit à créer une ambiance végétale autour du château. On privilégie la culture de la vigne au détriment des grandes compositions de jardins. Quand ils existent, on choisit les parties du domaine où la

Pont en ciment armé imitant le bois. Les rocailleurs travaillent souvent dans l'ombre de l'architecte ou du paysagiste.



terre est la moins « nourrissante » pour la vigne. Au château Beychevelle et à Malleret au Pian-Médoc, ce sont d'anciens marais asséchés, de moindre intérêt économique, qui seront dévolus au jardin d'agrément.

À partir de 1878, la très néfaste crise du phylloxéra entraînera la disparition d'une grande partie du vignoble, ruinant petits et grands propriétaires. Cette catastrophe va provoquer le rachat des propriétés par des gens fortunés, souvent des industriels qui, eux, n'hésiteront pas à remplacer la vigne par de grands parcs. Raymond Martin Cahuzac, rachètera plusieurs domaines à Saint-Émilion, et à Floirac le domaine de Sybirol, mais sa passion pour la culture des orchidées rares le conduira à la faillite.

À l'instar de leurs amis britanniques, de nombreux propriétaires bordelais se passionnent au XIX^e siècle pour la culture de plantes rares. La création en 1839 de la Société d'horticulture de la Gironde par Raymond Vignes répondra à cet enthousiasme. Mais les ambitions de cette société allaient plus loin : elle s'était donné comme défi « le perfectionnement et le progrès de toutes les branches de l'horticulture et des arts ou industries qui s'y rattachent », tout en favorisant l'alimentation publique et le développement des vergers et des jardins. Son action avait presque valeur morale : un de ses membres, M. Faget de Quenefer, n'écrivait-il pas en 1858, « Là où fleurit l'horticulture, s'épanouissent les vertus sociales » ?

À Biarritz, la mode des bains de mer lancée par les séjours réguliers du couple impérial à partir de 1854, incite les promoteurs à construire des villas au milieu de jardins arborés.

Le parc agricole du château de Ravignan à Perquie (40).

Après avoir traversé l'extrémité d'un petit éperon boisé qui domine de quelques mètres le château de Ravignan et ses dépendances, l'église et son petit cimetière, le visiteur arrive dans un large espace limité d'un côté par l'élégante et sobre façade du château et de l'autre par la longue allée à la française, immense perspective qui traverse la garenne. La transition entre la partie jardinée et le bois est assurée par un magnifique portail en fer forgé qui borde la route. C'est Eugène Bühler qui fut chargé en 1902 des travaux de restructuration du domaine. De nombreuses essences exotiques (séquoias, chênes écarlates, tilleuls d'Amérique) furent plantées en lisière, sans dissimuler complètement les bâtiments agricoles traités dans l'esprit d'un petit hameau.



À Pau, les anciens jardins princiers sont ouverts au public et remodelés, les stations thermales nouvellement créées offrent à la clientèle des promenades où alternent kiosques, bancs et belvédères sur la montagne. Les Anglais introduisent des arbustes d'ornement inconnus jusqu'alors. Ce sont des espèces souvent originaires d'Extrême-Orient, comme les azalées ou les glycines. Le rosier grimpant banksiae, importé de Chine, fut planté par les Anglais sur le sol béarnais pour la première fois au golf de Pau en 1856. De 1891 à 1899, Henri Faisans fait aboutir dans cette ville, dont il est maire, le projet grandiose d'Adolphe Alphand (1817-1891), le « jardinier d'Haussmann », à savoir la liaison du boulevard du Midi avec le parc Beaumont, par le mythique boulevard des Pyrénées, immense balcon suspendu face aux sommets des montagnes dont Lamartine disait que l'on y embrassait « *la plus belle vue de la terre* » et que Barrès qualifiait de sublime.

Les grandes fortunes engagent des sommes considérables pour réaliser le rêve ou le caprice d'une vie. À Podensac, près de Bordeaux, l'industriel François Thévenot fait réaliser autour de son château dominant la Garonne un jardin mixte, peuplé de statues d'inspiration gréco-romaine. Un des ensembles les plus remarquables est sans aucun doute le château de Bijou, réalisé en 1920 par Jules Vacherot (1862-1925) pour M^{me} Combe-Saint-Macary. Dans le site grandiose du château d'Abbadia, Eugène Bühler (1822-1907) intervient pour le compte d'Antoine d'Abbadie, grand voyageur féru de cultures orientales.

Parc du château d'Abbadia à Hendaye (64).

Dans ce site grandiose, installé sur la pointe Sainte-Anne, où la montagne a choisi d'affronter l'océan, il reste peu de choses du parc paysager d'Eugène Bühler. Abbadia constitue à lui seul un paysage, aussi l'intervention d'Eugène Bühler a-t-elle consisté à révéler des scènes que l'endroit possédait déjà. Malgré quelques altérations dues à l'exposition du site, des bosquets encadrent toujours certaines perspectives. Il existe encore, dans les archives du château, des lettres relatives aux intentions de plantation entre le commanditaire, le comte Antoine Abbadie d'Arrast (1810-1897) et Eugène Bühler.



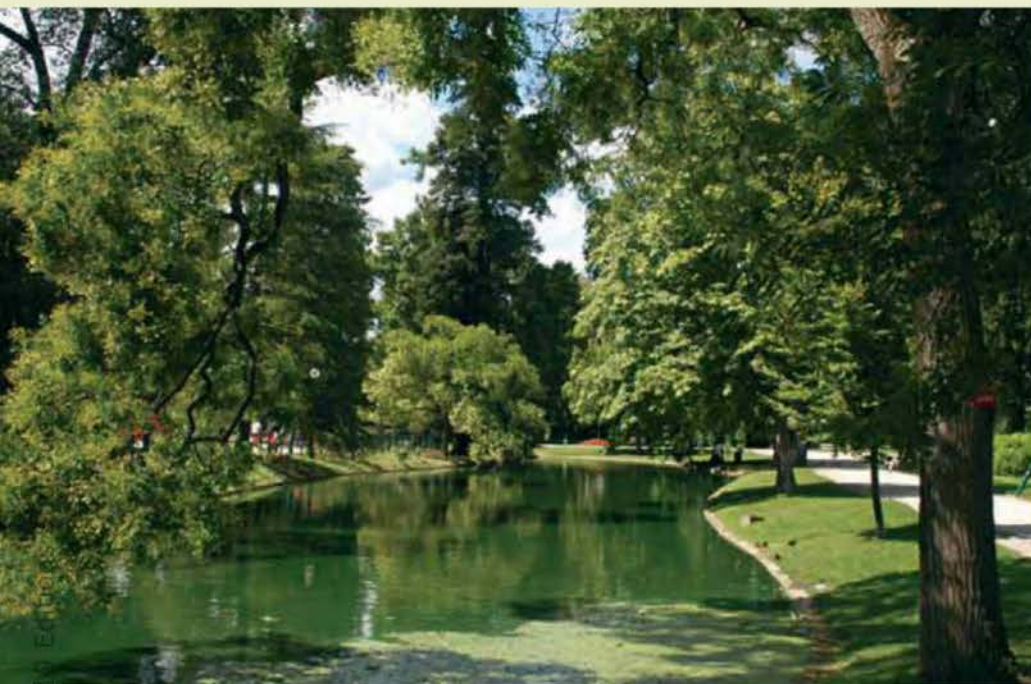
Le Jardin public à Bordeaux (33)

Au XVIII^e siècle, on ne considère plus les villes comme de simples lieux d'habitation et de commerce, mais plutôt comme des espaces d'agrément et de promenade. L'intendant Tourny (1695-1760) souhaite faire de Bordeaux l'une des plus belles du royaume et lui donner ses « Tuileries ». Enfin débarrassée de ses vieilles murailles, la ville connaît un nouveau visage : les allées de Tourny, en bordure des glacis du château Trompette, sont plantées de tilleuls de Hollande, les places nouvellement ouvertes reçoivent de beaux décors de fontaines et les cours de belles promenades ombragées.

C'est dans ce contexte qu'en 1746 fut décidée la création de l'actuel Jardin public, sur un terrain occupé « par de mauvaises vignes, des pieds médiocres et quelques jardinages ». D'emblée, on choisit le parti d'un jardin à la française, avec comme élément de centralité une pièce d'eau encadrée par 8 parterres symétriquement disposés le long d'une grande allée. On pourra en contempler le tracé depuis une terrasse à trois perrons, que complètent deux portiques à colonnades. Ce premier jardin, dessiné par Jacques-Ange Gabriel (1698-1782), reste dans la continuité du style de l'illustre jardinier versaillais. C'est le plus vieux jardin public de France réalisé à l'écart d'un palais ou d'un château. Après une longue période d'abandon, il connaît une renaissance en 1856, sous l'impulsion de la municipalité. Son réaménagement fut confié au paysagiste bordelais, Louis-Bernard Fischer, qui s'inspira d'un projet non retenu par Jean-Pierre Barillet-Deschamps. Des allées serpentine, entre de grandes pelouses, bordent une pièce d'eau parsemée d'îles. Dès lors, le jardin devient un lieu de mémoire, avec des statues qui

rendent hommage à des célébrités bordelaises, un lieu d'observation scientifique avec son arboretum, ses serres tropicales, aujourd'hui disparues.

Le départ précipité à Paris du jardinier-paysagiste Pierre Barillet-Deschamps (1824-1873), conduit la municipalité à choisir pour l'exécution du Jardin public deux horticulteurs bordelais, Jean Escarpit et Louis-Bernard Fischer. C'est à ce dernier que nous devons le dessin du jardin, cependant largement inspiré du projet de son prédécesseur. Escarpit et Fischer ont placé les serres (aujourd'hui disparues) à l'endroit proposé par Barillet-Deschamps. Ils ont conservé également le même tracé pour la rivière, dont la direction générale demeure presque identique. Dans le premier projet, deux îles étaient prévues au lieu d'une. Le bétonnage de serpentine fut réalisé par l'entreprise Danjou, qui fournit également, pour la cascade, les rochers provenant de Pompignac en Entre-deux-Mers.



Le parc du château de Grenade à Saint-Selve (33)

Depuis 2009, le domaine de Grenade est rétabli dans sa dimension et son prestige originel. L'intervention récente de l'architecte-paysagiste, Françoise Phiquepal, a permis une restauration des parties arborées de son parc paysager de style forestier (153 hectares) dessiné par deux des plus prestigieux paysagistes du XIX^e siècle: Eugène Bühler et son frère Denis, auteurs de plus de 300 parcs et jardins en France et en Europe, les plus grands qu'ait connus le Second Empire. Au milieu du domaine s'élève un château d'inspiration anglo-saxonne construit entre 1859 et 1863. Le commanditaire, le baron Edmond de Carayon-Latour (1811-1887), était désireux de construire un « genre inconnu de nos compatriotes dans un style étranger qui pourrait devenir sur notre sol une date de progrès ». La découverte des grandes demeures élisabéthaines comme Harlaxton Manor ou Scarisbrick Hall, a conduit l'architecte Henri Duphot à élever ici une demeure inspirée de l'architecture Tudor (baies à meneaux de pierre, bow-windows, cheminées en tuyaux d'orgues). Le château se cale sur le décor arboré et sert de toile de fond à un grand vide qui magnifie l'espace central, occupé par un bouquet de cèdres. Comme dans toutes leurs réalisations, les frères Bühler établissent des contrastes entre les persistants et les caducs, créent des percées visuelles, des appels de couleur. L'originalité du domaine de Grenade est dans sa forêt de rhododendrons, la plus vaste d'Europe (39 hectares). Naturellement très abondante, la terre de bruyère offre ici un riche substrat à la variété *Rhododendron ponticum*, très envahissante parfois. Le gibier (sangliers, chevreuils et faisans) y trouve un excellent gîte.



Les sous-bois de chênes riches en terre de bruyère offrent les conditions idéales à la croissance des rhododendrons.



La façade découpée du château de Grenade s'ouvre sur une grande clairière plantée d'un bouquet de cèdres.



Le Parc bordelais à Bordeaux (33)



Plan du Parc bordelais, Eugène Bühler (1884).



Document Archives municipales de Bordeaux © cliché A.M. Bordeaux – Bernard Rakotomanga.

Beaucoup plus récent que le Jardin public, le Parc bordelais, inauguré en 1888 par le président de la République Sadi Carnot, répondait à cet idéal de démocratie où « il faut une campagne à ceux qui n'en ont pas », à l'instar des grands parcs parisiens de la seconde moitié du XIX^e siècle.

C'est sur les 28 hectares de l'ancien domaine Cutler, pour lequel une société anonyme avait projeté en 1864 « un parc et un jardin d'acclimation » – où devaient être réunis les « spécimens les plus remarquables de la flore et de la faune des divers pays du monde » – que fut créé le Parc bordelais, dont on confia la conception au grand maître paysagiste Eugène Bühler. La municipalité bordelaise l'avait acquis en 1882 grâce au legs du négociant philanthrope bordelais, Camille Godard.

Une grande allée de ceinture au sol macadamisé, appelée « le baladoir », est dès l'origine destinée à la circulation des calèches. Elle traverse différentes scènes végétales : des salles de verdure et des bosquets, un bois en étoile planté dans la tradition classique, des points de vue sur la rivière, le lac et la cascade.

Après la tempête de 1999, qui entraîna la destruction de plus de 700 arbres, la Ville de Bordeaux confia à l'architecte paysagiste Françoise Phiquepal, le soin de réhabiliter ce parc du XIX^e siècle en recomposant sa structure ancienne et en replantant les essences d'origine. Aujourd'hui sont restitués les grands espaces de respiration, les amplitudes données par les allées, autrement dit tout l'esprit d'Eugène Bühler.



Le lac est le point focal du Parc bordelais. On utilisa les terres provenant de son creusement pour établir au fond du parc une légère colline.

Le parc de Laurenzane à Gradignan (33)

Laurenzane fait partie de ces anciennes maisons nobles remises au goût du jour dans la première moitié du XIX^e siècle. À l'époque de son acquisition, en 1752, par le riche négociant nîmois Louis Pourcin, le site se présente comme un vaste jardin régulier, dénommé « jardin de propreté » ; encadré par un verger et un potager, un parterre quadripartite orné de broderies s'organise autour d'un bassin rond et s'achève sur un décor de charmille. Un siècle plus tard, le jardin changera d'aspect et de mains. Un plan illustré du domaine, daté de 1840, nous en restitue le dessin et l'atmosphère. Le traditionnel jardin à la française est supplanté par un jardin dit anglais, composé d'une vaste pelouse découpée en corbeille, et plantée de conifères. Les vieux orangers (probablement ceux du XVIII^e) forment un alignement au pied de l'imposante demeure, qui subit alors un sérieux lifting. Ce nouveau jardin, au dessin quelque peu maladroit, semble sorti de l'imagination des Rodrigues-Dubreuil, propriétaires du château. Cette tentative nous montre la lente et difficile introduction du jardin irrégulier dans notre région, avant que les paysagistes Louis Le Breton, Louis-Bernard Fischer et Eugène Bühler ne le démocratisent dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.



La « serre-volière » du parc de Laurenzane à Gradignan provient du château de Malleret à Cadaujac.



Le parc de Bourran à Mérignac (33)

Le long de la Devèze, petit affluent de la Garonne, s'étire un des plus beaux parcs paysagers de l'agglomération bordelaise. Cet ancien domaine viticole appartient, à la fin du XVIII^e siècle, à François-Armand Saige, maire de Bordeaux en 1791. La propriété comprend alors une belle chartreuse au milieu des vignes et surtout une collection de 300 orangers qui en fait le principal ornement à la belle saison. Au début des années 1870, Bourran est acheté par l'armateur Ravésies, dont une fille épousa le fils du banquier bordelais Gustave Piganeau. Pour Bourran, c'est l'heure des grandes transformations : l'ancien logis est abattu pour laisser place à une demeure cossue que le paysagiste Louis Le Breton enveloppe d'un parc de 17 hectares. Profitant de la présence de ce modeste et providentiel cours d'eau, Le Breton modèle un nouveau paysage. Sa composition obéit à un schéma géométrique organisé autour d'un grand ovale. Vues et fabriques sont réparties suivant ce dessin. Les terres retirées pour creuser l'étang serviront à galber les pelouses alentour et créer un réseau d'allées circulaires entre bosquets et talus, lesquelles s'écartent ou se rapprochent des berges pour offrir de nombreuses perspectives. Depuis la terrasse du château, une vaste pelouse descend vers le lac parsemé d'îles puis remonte en pente douce. Des massifs boisés et des bouquets d'arbres sont disposés à la périphérie du parc afin d'en estomper les limites. Pour ménager des effets de surprise, Le Breton utilise un « mobilier » typique des paysagistes de son temps : sortant d'une grotte, l'eau dégringole en cascade d'un arbre feint, puis un pont décoré d'une porte médiévale faussement ruinée et lézardée enjambe son cours, avant qu'elle n'atteigne le lac-miroir dans lequel se reflète l'imposante demeure. Plus loin s'élève l'ancienne tour-château d'eau, une des nombreuses fabriques inspirées par le style pittoresque.

À l'instar de nombreux parcs conçus à cette époque, Bourran possède une collection de végétaux originaires d'Amérique, d'Asie et d'Europe, dont le *Sequoia giganteum*, le cèdre de l'Himalaya, le hêtre pourpre, le cèdre du Liban et le cyprès chauve. Selon les principes élaborés au XIX^e siècle, ces végétaux sont utilisés pour cadrer les vues ou pour créer des scènes singulières. Bourran est aujourd'hui le dernier parc de Louis Le Breton encore conservé en Gironde dans sa quasi-totalité, les autres ayant été morcelés ou détruits. Il perpétue au XIX^e siècle la tradition des grandes compositions paysagères du XVIII^e. Après sa restauration par l'atelier R, le parc, propriété du Conseil général, fut ouvert au public à partir de 1985. Il avait été auparavant le domaine de l'École normale des Instituteurs. Verger et potager à proximité offraient un terrain d'expériences horticoles aux novices en agriculture.



► Le tracé du parc du château de Bourran demeure dans la lignée de celui des parcs paysagers du XVIII^e siècle.



Le parc du château Giscours à Labarde (33)



La château est situé à la jonction du vignoble et du parc, qui a gravement été éprouvé pendant la tempête de décembre 1999.

En 1847, le comte Jean-Pierre Pescatore, banquier et consul général des Pays-Bas à Paris, achète ce domaine, dont la plus ancienne mention remonte à 1330. Passionné de botanique, ce courtisan du couple impérial avait réuni dans son château de La Celle-Saint-Cloud une collection d'orangers, de camélias et surtout d'orchidées, dont il fut le premier importateur en France. Il entretenait déjà des relations privilégiées avec les frères Bühler dans le cadre de l'aménagement de son parc, riche en essences exotiques. Il constitua d'ailleurs l'allée qui porte encore le nom d'« allée des Arbres étrangers ».

En Médoc, la tradition veut que Jean-Pierre Pescatore ait restauré Giscours pour y accueillir l'impératrice Eugénie, lors de ses voyages à Biarritz. À sa mort en 1856, c'est son neveu, Guillaume Bonaventure, qui prend la suite de

l'exploitation du domaine. Nouveau propriétaire, le négociant bordelais Édouard Cruse fait édifier en 1875 par l'architecte, Abel-Valentin Duphot, des bâtiments d'exploitation modernes dont la « ferme Suzanne », modèle de construction et de technicité pour l'époque. Elle fut baptisée ainsi en hommage à M^{me} Cruse, née Suzanne Baour. Ses bâtiments possèdent des logements pour les employés de la vigne et déjà une salle d'asile pour les enfants du domaine, ancêtre de nos crèches modernes. C'est donc tout un nouveau paysage social qui se créait à Giscours en même temps que le parc.

En 1876, Eugène Bühler dessine le grand parc paysager d'une cinquantaine d'hectares et fait creuser la pièce d'eau alimentée par un ruisseau, le Cordet. Avec les déblais, il crée ces vallonements qui font tout le charme de Giscours. Trois ponts aux rampes de fer forgé enjambent cette rivière, alimentée grâce à un système d'écluse très perfectionné. Ils constituent autant de balcons d'où l'on découvre des points de vue différents sur le parc. Le château se mire dans ce large cours d'eau, dont les rives sont plantées de rhododendrons aux tailles exceptionnelles, offrant des beaux coloris violet, rose et blanc. Le sol du parc, constitué de terre de bruyère, leur apporte des conditions favorables de développement. Plantés dans de légères fosses, ces rhododendrons sont un abri, dit-on, pour le gibier, qui profite aussi d'une garenne de 40 hectares plantée pour l'essentiel de chênes d'Amérique. Un savant dosage d'arbres à feuilles caduques et persistantes, de conifères d'essences exotiques et de pins maritimes apporte à chaque saison un aspect changeant. Cèdres de l'Atlas et du Liban, cyprès chauves, tulipiers de Virginie, séquoias, peupliers de Caroline et magnolias se signalent depuis la route par leurs hautes silhouettes. À la fin de l'été, des cyclamens de Naples animent l'ombre légère des sous-bois. Par la qualité de ses points de vue sur le paysage environnant, Giscours est un des parcs paysagers les plus réussis du vignoble bordelais.

Le parc de Majolan

à Blanquefort (33), chef-d'œuvre des rocailleurs

Le site naturel de Majolan à Blanquefort ne représente aujourd'hui que le tiers d'un vaste domaine de 45 hectares. Alimenté par une déviation de la *jalle* de Saint-Médard, le lac artificiel fut entièrement creusé de main d'homme, les remblais disposés à proximité permettant de rehausser les terrains marécageux et de créer un vallonnement dans le parc.

Cet ensemble faisait partie d'un domaine très étendu inclus dans les terres du château Dulaumon. En 1871, son propriétaire, le banquier bordelais Jean-Gustave Piganeau, demande au paysagiste Le Breton d'aménager au pied de son château un parc d'agrément. Cinq années furent nécessaires pour réaliser les grottes, fausses ruines et pont de rocaille. La propriété fut ensuite rachetée par M. Louit, puis, en 1975, par la commune de Blanquefort. Les grottes en labyrinthe furent construites à la chaux hydraulique. Elles sont formées de moellons reliés entre eux au moyen de crampons métalliques assemblés par des mortiers à la chaux. L'illusion est presque parfaite ; si quelques crochets métalliques ne trahissaient la construction, que le temps a endommagée, on pourrait parier pour un relief de cause miné par l'érosion. L'eau du lac pénètre partout et une partie du réseau de la *jalle* est incluse dans les enrochements. Les fausses ruines, appelées aussi « ruines de Beauzin », reconstituent une porte médiévale, un petit castelet, une poterne et d'autres éléments d'architecture gothique que relient trois ponts. Tous ces composants sont destinés à susciter le dépaysement, la surprise, l'étonnement, faisant du parc un lieu privilégié où tout est possible. Les fausses ruines invitent à la méditation sur la fuite du temps, et les grottes à la réflexion sur le monde invisible. On retrouve à Majolan tout le vocabulaire qui avait fait les parcs paysagers du jardin anglais du XVIII^e. Autour du lac, il existe encore 15 variétés d'arbres, notamment des espèces importées voilà plus d'un siècle par Jean-Gustave Piganeau lors de voyages.

Au XIX^e siècle, « le jardin de rochers » connaît un succès dans toute l'Europe. Le thème de la grotte retrouve ses lettres de noblesse. Dessinées par Louis Le Breton en 1873, les grottes de Majolan montrent la maîtrise et l'audace des rocailleurs.



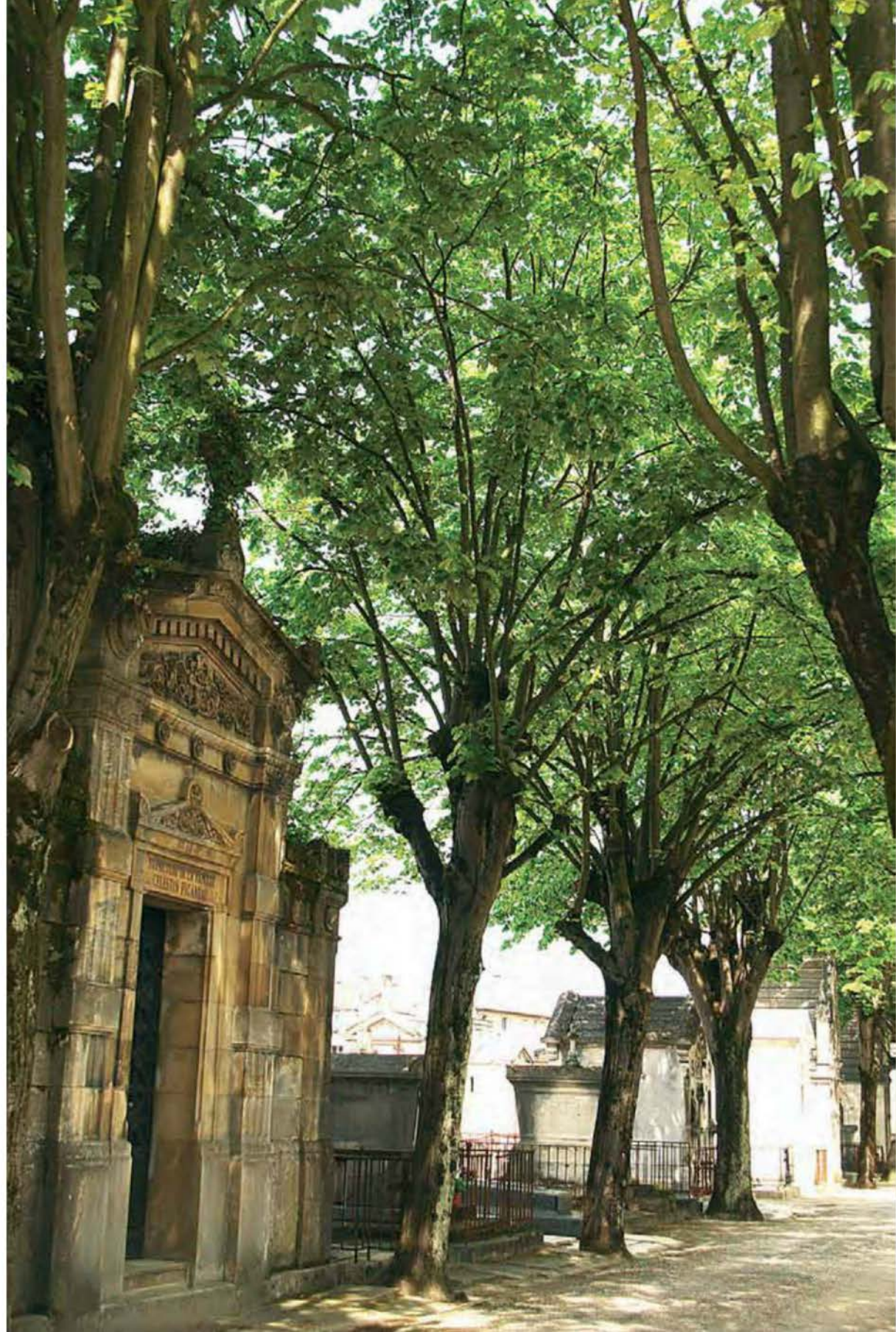
Le cimetière de la Chartreuse à Bordeaux (33), un jardin d'un autre monde

Au début du XIX^e siècle, les cimetières deviennent au même titre que les jardins des espaces de création paysagère. Celui de la Chartreuse comptait parmi les plus beaux de l'époque romantique. Ouvert pendant la tourmente révolutionnaire, ce cimetière met du temps à devenir un endroit propice à la méditation. C'est l'allée des Peupliers, aujourd'hui allée de la Grande-Croix, qui reçoit en 1805 la première personnalité, le préfet Charles Delacroix, (père du grand peintre). Ses obsèques grandioses « lancent » le nouveau cimetière, bâti selon le traditionnel tracé orthogonal de la ville idéale. À Paris, c'est le transfert en 1817 des cendres d'Éloïse et Abélard, Molière, Beaumarchais et Lafontaine qui assurera la renommée du cimetière du Père-Lachaise...

Lorsque Stendhal vient à Bordeaux en 1838, il demeure très impressionné par les beaux arbres qui s'y trouvent : « Il y a de magnifiques platanes de 40 pieds à 50 pieds de haut formant de belles enceintes carrées fort mélancoliques. » « Un grand jardin planté d'érables où les tombes sont plus bêtes que les vivants trépassés » écrit Flaubert en 1840 dans son *Voyage dans les Pyrénées* et dans *La Corse*. Un peu plus tard, ce sont les Goncourt (1854) qui sont séduits à leur tour par cet endroit envahi de « rosiers qui ont le vagabondage de rosiers sauvages » et parfois par « la pâle et aérienne verdure d'un saule répandu comme les cheveux noués d'une femme en larmes ». À cette peinture impressionniste s'ajoutent les fragrances : « ... et partout des rosiers qui mettent dans ce cimetière une odeur d'Orient », poursuivent les frères Goncourt.

Les arbres connaissent parfois une cruelle destinée. Au début du XX^e siècle, l'irritante question des racines qui endommagent les fondations des sépultures réapparaît, ainsi que le problème récurrent des feuilles mortes qui salissent les tombes et les allées. En 1941, les autorités locales règlent le problème par une mesure radicale : 1 380 arbres sont abattus, parmi lesquels des micocouliers, érables et sycomores. Les vieux platanes – ils avaient au moins 120 ans – disparaissent. Un an plus tard, la municipalité troque les beaux platanes du cimetière contre du bois de chêne troque ses beaux platanes contre du bois de chêne pour la confection des cercueils, pénurie oblige. Un à un les arbres sont arrachés, hormis quelques vieux cyprès témoins des premiers âges du cimetière. Pourtant, la Chartreuse « riant près de la mort » avait de quoi émouvoir. Derrière les grandes allées de platanes s'étendaient des champs de graminées sauvages. Les troupeaux de vaches venaient paître au pied des anges en prière. Ce « champ de repos » avait ses jardiniers, les « gazonniers » – et « gazonnières » – dont le nom persiste encore de nos jours pour désigner ceux qui assurent l'entretien des sépultures. Aujourd'hui le gazon a disparu des carrés, les arbres aussi, les tombes de granit ou de marbre sont venues occuper le moindre petit espace. Le cimetière s'est minéralisé. Dans les années cinquante, les rangées de tilleuls ont remplacé les majestueux platanes, pourtant réputés pour leurs vertus de salubrité. Tels des rescapés de l'éternité, quelques vieux cyprès poudreux et distingués se dressent encore au détour des allées. 365 ifs taillés en cône donnent au cimetière un petit air de parc à la française.

► Les platanes qui faisaient l'admiration de Stendhal, en visite à la Chartreuse en 1838, disparaîtront dans la tourmente de la Seconde Guerre mondiale. Le 6 décembre 1941, la municipalité décide l'arrachage de 1380 arbres. Le grand jardin de l'époque romantique devient un banal champ de repos. Quelques allées furent replantées de tilleuls et d'ifs dans les années soixante.





Parc Chavat à Podensac

un jardin belvédère sur les bords de Garonne (33)

La statue de Minerve en marbre de Carrare décorait l'ancienne roseraie du château.



Au printemps 1914, François Thévenot, entrepreneur de travaux, réalise son rêve : construire un vrai château dans un parc peuplé « d'aimables nymphes de pierre ». Une résidence « deauvillesque » est bâtie avec toutes les « commodités modernes » (eau courante potable et téléphone en 1919). Le parc de 5 hectares, aménagé au prix de légendaires terrassements – des milliers de mètres cubes de pierres acheminées par wagonnets depuis une carrière voisine –, reçoit plantations, pergolas, rocailles et ornements sculptés. Le tracé du parc s'inspire naturellement des modèles de jardins de type mixte, qui prennent racine dans les réalisations des XVIII^e et XIX^e siècles. Ce style mixte, ou composite, répondait au goût de la clientèle, encore très attachée aux formes traditionnelles. C'est Charles Bouhana, architecte paysagiste parisien, connu

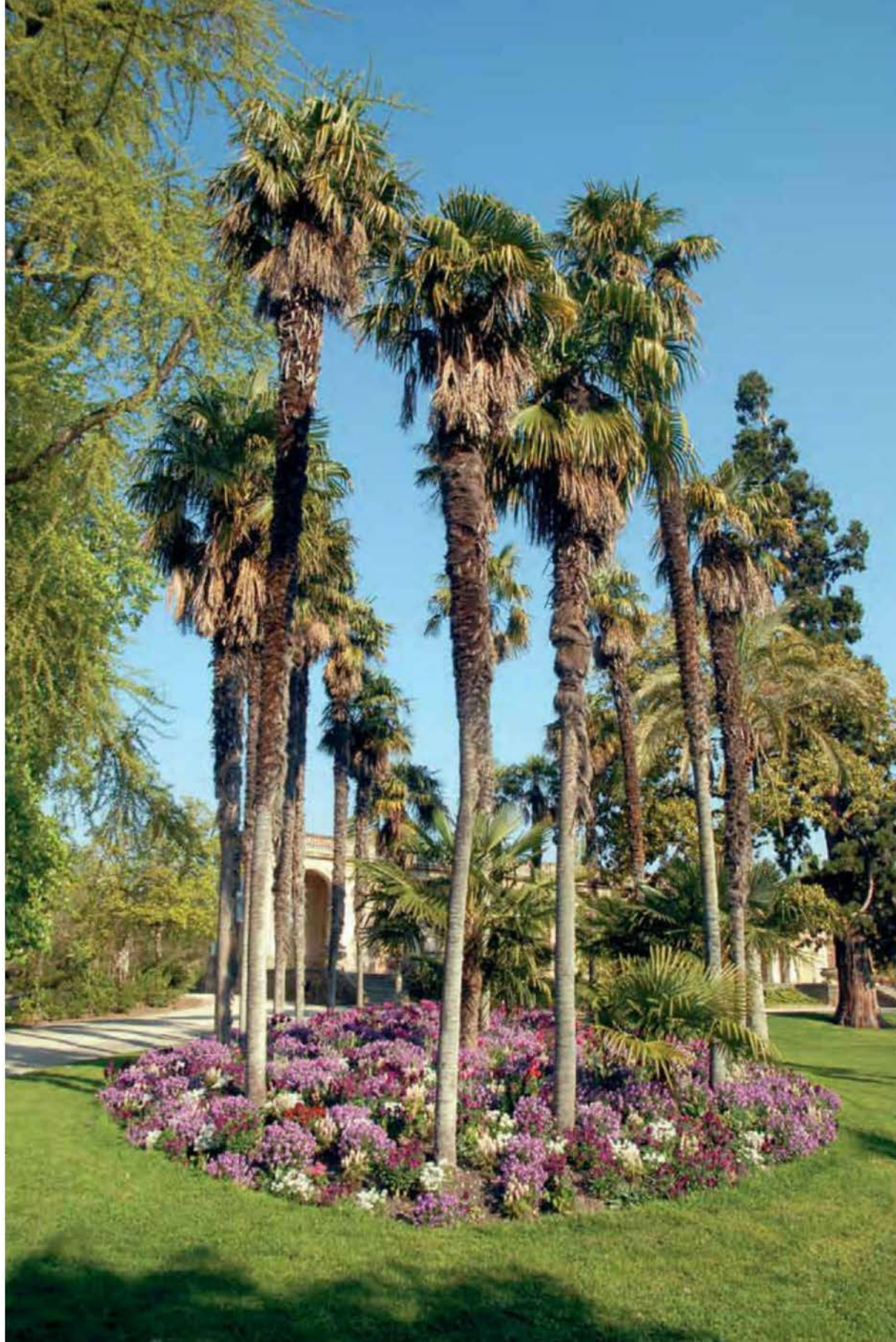
par ailleurs pour la construction de golfs et de stades-vélodromes, qui réalisa pour François Thévenot le parc Chavat, un des derniers en France à combiner les styles paysager et régulier. Imprégné par l'œuvre des paysagistes du Second Empire, Charles Bouhana avait travaillé pour les Rothschild et au parc de la Muette à Paris. À l'Est, bordant le fleuve, s'étend un ensemble de jardins réguliers incluant les terrains de tennis, tandis qu'au nord, deux allées circulaires reliées par une allée périmétrale composent la partie paysagère, agrémentée d'une rivière serpentine. Les signes d'une certaine modernité apparaissent dans les équipements (château d'eau, réseau hydraulique performant, terrains de tennis) ainsi que dans l'architecture du château, conçue par l'architecte Henri Marmisse. Par touches discrètes, l'exotisme s'invite au jardin comme dans les réalisations du passé. Le Japon trouve son évocation dans le parcours d'eau, et la Chine dans la magnifique pergola-roseraie, démontée dans les années 1980. Les sculptures en bronze ou en marbre de Carrare achetées en Italie par François Thévenot, copies de l'école athénienne et de la Renaissance, tiennent un discours à la gloire des mythes antiques et célèbrent les âges de la vie. Quelques bronzes portent la marque de la fonderie romaine Nelli.

Comme la plupart des grandes réalisations de cette période, ce jardin entretient un dialogue permanent avec la nature qui l'entoure, ici les berges sauvages du fleuve et au-delà les collines boisées de l'Entre-deux-Mers, toile de fond unique qui tient toujours l'œil du visiteur en éveil. Depuis l'immense terrasse, la perspective s'ouvre sur « la pièce d'eau », la Garonne. Le vaste terre-plein, devant le château,

est retenu par un long parapet protégeant les constructions des caprices du fleuve. La tempête de décembre 1999, elle aussi, a frappé durement le parc (120 arbres abattus). Cependant, 6 magnolias ont tenu bon, bel écrin végétal aux abords du puits, surmonté de motifs voués aux mythes aquatiques : dauphins, sirène sur un écusson, inquiétante vouivre. Quand on contourne la bâtisse, on découvre le « petit château d'eau ». Cette tour cylindrique en béton, où fut établi à mi-hauteur un belvédère, est une œuvre de jeunesse de Charles-Édouard Jeanneret-Gris, dit Le Corbusier (1920)... La tour était destinée à fournir en eau potable le château Chavat, mais aussi à jouer un rôle dans la peinture de ce décor. Le trop-plein alimente une petite rivière artificielle, qui semble se perdre dans l'obscurité d'une grotte. Sur fond de rocaïlle, tenue à distance par un petit plan d'eau, l'œuvre majeure : un groupe sculpté par Ernesto Gazzeri en 1919 illustre *Les Mystères de la vie*. Elle représente les âges de la vie : les promesses magnifiques de l'enfance, la tendresse, l'amour, les travaux de la force de l'âge, la vieillesse, le deuil.

La beauté virile est présente avec ce puissant Discobole, sculpté par Ernesto Gazzeri. Au fond, une fontaine néo-Renaissance au riche décor constitue un des ensembles les plus remarquables du parc Chavat.





◀ Groupe de palmiers de Chine précédant la galerie des anciennes serres du Jardin public de Bordeaux.

▶ Grâce à l'érudition et aux dons généreux du sénéchal Alexandre comte de Kercado, la bibliothèque de la Société d'horticulture de la Gironde s'enrichit de traités de botanique, d'horticulture et d'arboriculture. En 1880, elle publie un catalogue qui comprend dix séries : mélange d'horticulture, horticulture maraîchère, arboriculture et pomologie, arboriculture d'ornement et sylviculture, mélange d'horticulture et d'agriculture, livres anglais et américains, allemands et italiens, journaux et bulletins des multiples sociétés correspondantes. L'ensemble de cette documentation était mis à disposition des membres de la société, tant professionnels qu'amateurs. En dépit des nombreux déménagements de son siège et de l'érosion naturelle de sa documentation, la bibliothèque est composée aujourd'hui de plus de 800 ouvrages et périodiques. Cette collection offre une belle vue d'ensemble de l'évolution de l'agriculture et de l'horticulture durant la seconde moitié du XIX^e siècle.

Les grandes heures de l'horticulture

Au milieu du XIX^e siècle, 61 % de la population française appartient au monde agricole. Les travailleurs des campagnes ont, en 1851, plébiscité l'Empire. Leur précarité pourtant s'aggrave. Les « partis de l'ordre » favorisent les investissements « modernes ». Il devient urgent d'encourager agriculture, élevage, horticulture et activités périphériques. Des sociétés actives, philanthropiques aussi, s'y emploient. Pendant que Napoléon III crée des fermes expérimentables afin de développer à grande échelle l'agriculture (Vincennes, Solferino dans les Landes), l'impératrice Eugénie ne refuse jamais son soutien aux innombrables manifestations, qui rassemblent passionnés, professionnels, inventeurs, curieux, élites de la société aisée. Jardiniers et maraîchers reçoivent des médailles flatteuses frappées à l'effigie de l'Impériale patronnesse. Les dames concourent ardemment aux résultats obtenus. Elles participent à l'émulation quelque peu mondaine stimulée par les visites réciproques de domaines, concours de balcons, terrasses fleuries, expositions et cultivent leur goût du décor et de l'esthétique.

Parmi les membres de la Société d'horticulture de la Gironde en 1884, figurent 109 jardiniers pépiniéristes, 106 propriétaires de jardins, 93 négociants, 19 avocats, 18 banquiers, 6 médecins et 3 assureurs maritimes.

La grande affaire reste l'ornement des jardins d'agrément et des serres. Sans relâche, la société organise des concours de roses, géraniums, fuchsias, œillets, pétunias, bégonias, dahlias et chrysanthèmes. À la fin du XIX^e siècle les fleurs jouent un rôle primordial dans les jardins. Cantonnées jadis dans l'espace que l'on appelait « jardin fleuriste » elles envahissent désormais la totalité du jardin, formant un feu d'artifice de couleurs. Des platebandes, des « corbeilles Watteau » évoqueront l'aimable peinture du siècle précédent avant d'inspirer les tableaux impressionnistes.

Les membres des commissions décrivent avec délectation ces exercices de style, où les fleurs exotiques sont les héroïnes exclusives. Contrairement aux archives du XVIII^e siècle qui nous renseignent assez mal sur les variétés des plantes ornementales, les publications horticoles du XIX^e sont plus bavardes. Désormais, les cultures sous serre permettent de fournir dès le printemps une gamme importante de vivaces et annuelles, parmi lesquelles sont souvent citées pour leur valeur décorative : cinéraires, fuchsias, pétunias, géraniums (notamment la variété Victor Hugo), *Lobelia grandiflora*, coléus, achyranthes, musa, *Hibiscus specuosus*, ipomea mexicana, *Euonymus pulchellus*. La bordure des massifs, plantée de vivaces ou annuelles à feuillages gris, met en valeur les spectaculaires groupes de caladiums ou de musas (bananiers).



Les lithographies des châteaux viticoles publiées dans les ouvrages de la Maison Féret fournissent d'intéressantes informations sur la structure des jardins et les plantes utilisées à la fin du XIX^e siècle.

À gauche, on identifie clairement une corbeille plantée de caladiums et de palmiers. À droite, une allée précède l'entrée du château, dessinant un massif planté d'arbustes et de conifères variés.

Extrait de *Bordeaux et ses Vins* 7^e édition (1898 – supplément de 1901) reprint
© 2010 Éditions Féret

En 1906, la société adresse ses compliments au jardinier du château Beauséjour à Fargues-Saint-Hilaire, pour la tenue remarquable du parc, du jardin fleuriste, dont dahlias, reines marguerites, glaïeuls, chrysanthèmes, soleils, zinnias garnissent les salons et pour la grande quantité de plantes vivaces et graminées.

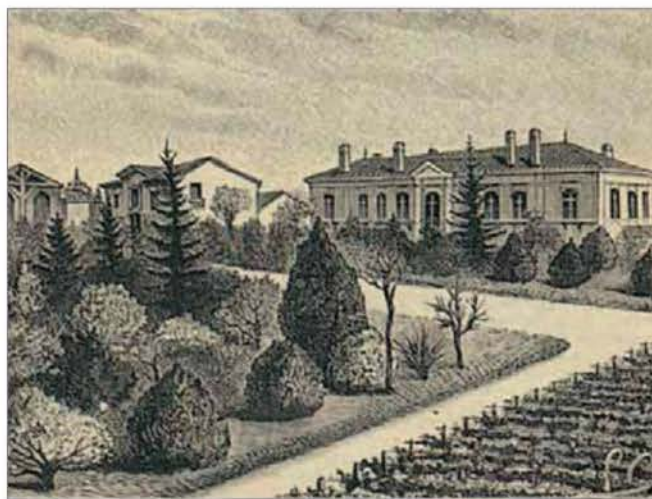
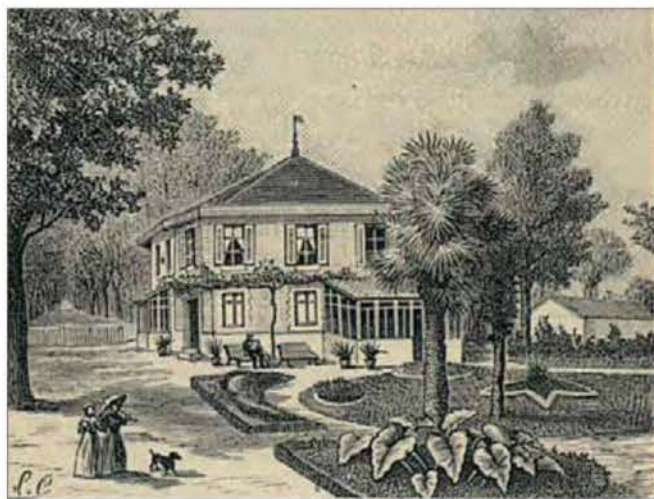
En 1907, au château Myrat à Barsac, en Sauternais, le jury souligne le tracé impeccable des angles de la pelouse occupés par des ifs taillés en pyramides, un pied d'érythrine, un araucaria, des massifs d'annuelles composés de bégonias « Gloire de Versailles », des pyrèthres, des ageratum, des plate-bandes tapissées de capucines aux multiples couleurs, des rosiers à hautes tiges, des coléus, et d'un massif rond dont le centre est planté d'un gros phœnix, d'une mosaïque de triangles à fond rouge bordée d'alternantheras verts.

L'art de la mosaïciculture séduit de nombreux propriétaires, qui en feront une sorte de performance horticole. Mais cette mode n'eut qu'un temps. En 1903, Edmond Schmitt écrivait : « Il y a quelque vingt ans, dans toutes les propriétés, on pouvait voir des massifs mosaïques – on en voyait même trop – c'était la mode, et tout le monde sacrifiait à cette mode. » Mais il fallait régulièrement tailler, pincer et rogner les plantes pour les empêcher de pousser sinon « elles auraient brouillé le dessin ». Un autre style s'imposera, comme dans tous les domaines de la décoration, en particulier pour les massifs : le « modern-style ». Les plantes à fleurs et à feuillage seront disposées de manière plus libre et s'inviteront à proximité de la maison ou du château.

Cependant, dans le souci d'encourager les productions légumières indigènes et leur diversification, on distribue des prix pour honorer les plus beaux jardins potagers de Bordeaux et de ses alentours et ainsi stimuler les productions prosaïques destinées à « la nourriture et au bien-être des classes laborieuses ». Les temps sont rudes !

La production de fruits et de légumes par le patriarcat châtelain se présentait comme une pratique professionnelle tournée vers l'excellence, tout en se destinant malgré tout au négoce.

En 1876, la baronne Dudon, propriétaire du château de Bellefontaine à Baron, et son jardinier Eugène Remordet, obtinrent plusieurs récompenses pour l'étonnante variété de légumes de leur jardin potager : une médaille d'or pour ses 90 variétés de pommes de terre, 8 de tomates, 6 d'aubergines, 4 de carottes, 15 de betteraves, 28 de laitues, 15 de carottes, 10 d'oignons, 18 de radis, 14 de pois, 8 de chicorées. En 1879, elle obtint le prix d'honneur de la Société d'horticulture de la Gironde et la médaille de la Ville de Bordeaux. En 1869, peu de temps avant la crise du phylloxéra, cette société avait remis une médaille d'argent à M. Fenelon, horticulteur à Quinsac, pour son lot de 80 variétés



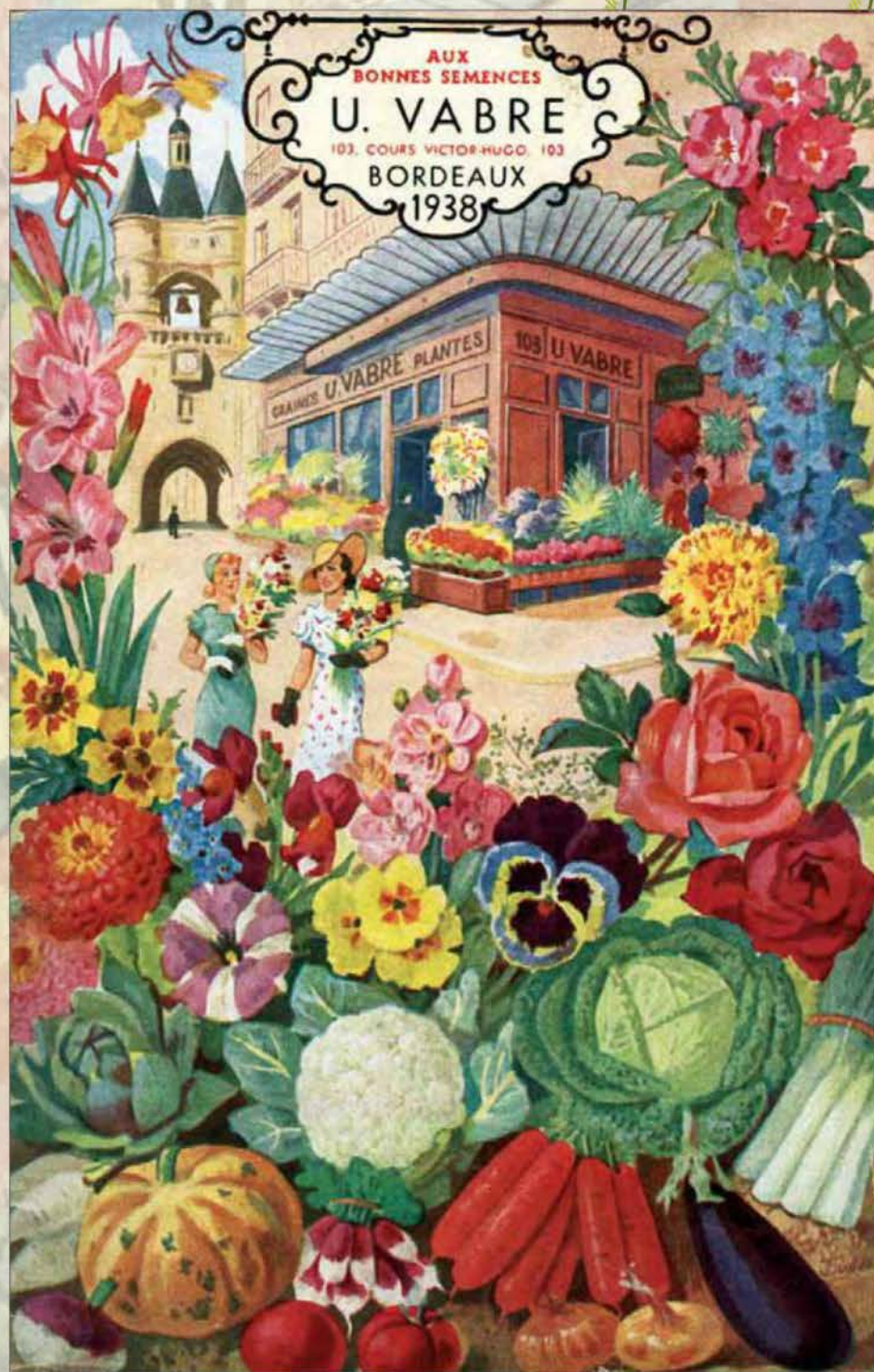


Planche extraite d'un
bulletin de la Société
pomologique française.
Collection Société
d'horticulture de la Gironde.

Catalogue de graines de la Maison Vabre (1938).
Collection Jean Claude Bertreau.



Page publicitaire.

Gravure extraite des annales de la Société d'horticulture de la Gironde, 1890.

de raisin de table, 140 de poires et 34 de pommes ! La même année, l'Asile des aliénés de Cadillac cultive de grands haricots inédits obtenus par sélection.

La découverte de nouveaux légumes provenant d'horizons lointains incite certains jardiniers à expérimenter leur culture : l'igname et le pak-choï de Chine, le radis noir du Japon. D'autres passionnés se lancent dans la culture de l'épinard de Gorée ou du chou de Crimée. Dans son magasin des allées de Tourny, le marchand grainier et horticulteur bordelais, Catros-Gérard, participe à l'introduction massive de nouvelles variétés de légumes, notamment, en 1856, d'une « magnifique fève venue d'Espagne ». Parallèlement les commissions pomologiques ne cessent de sélectionner les meilleurs fruits. Elles rejettent et proscrivent impitoyablement les mauvaises variétés de pommes et de poires venues spontanément dans les campagnes, au profit de celles « qui joignent la beauté à la bonté ». Les plus appréciées sont la poire « mouille-bouche » et l'abricot de « Nicole », originaires de Lot-et-Garonne, ou la poire Saint-Roch de Gironde, que l'on conseille de planter, car ses fruits sont achetés chers par les confiseurs bordelais. Réputées riches en vitamines, notamment antiscorbutiques, les poires « tapées » et séchées sont embarquées par les équipages des bateaux au port de Bordeaux.

Le XIX^e siècle représente certainement une période de notre histoire où les hommes crurent d'une manière obstinée à la notion de progrès. La chimie et l'industrie se mirent au service de l'horticulture et de la viticulture.

La découverte de la chimie appliquée à l'horticulture et à l'arboriculture changea les méthodes culturales issues d'un lointain passé. À Bergerac, les établissements Perdoux, pépiniéristes et paysagistes, mettent au point la bouillie Perdoux, inventent l'hydrocarbonate de cuivre gélatineux pour lutter contre le mildiou et le black-rot. L'usage du pétrole fut très répandu dans le monde horticole pour lutter contre les insectes nuisibles. En revanche, sa trop forte odeur ne permit pas son

utilisation dans l'agriculture. En 1854, pour conserver les carassons (piquets d'acacia), on mit au point des procédés afin d'augmenter la dureté du bois. Le procédé Boucherie, à base d'infiltration de sulfate de cuivre, fit son apparition.

Grâce au chemin de fer, les engrais chimiques produits industriellement sont diffusés largement. Quatre éléments principaux servent désormais de base à la valeur des matières fertilisantes : l'azote, la potasse, l'acide phosphorique et la chaux.

En 1902, « l'électroculture » concurrencera-t-elle les engrais chimiques ? L'électricité contenue dans l'air et l'électricité négative de la terre, combinées, passaient pour donner au sol une très grande vigueur... Une méthode déjà renouvelable et économique. Le machinisme agricole s'intéresse beaucoup au pompage de l'eau, jusque-là assuré par la force animale. De nouvelles pompes hydrauliques actionnées par des moteurs « à vent » comme les « éoliennes Bollée », du nom de l'inventeur, s'installent dans le paysage des grands domaines. Et l'invention, vers 1830, de la tondeuse mécanique à lames hélicoïdales va répondre très vite aux besoins de tous les jardiniers. Sa légèreté et sa facilité d'entretien lui valut un succès durable.

Désir de partager, plaisir d'admirer

Depuis longtemps, l'horticulture n'était en France qu'une simple affaire de poésie, de délassément ou de curiosité ; on en soupçonnait à peine la portée économique.

En 1855, lorsqu'on commence à calculer l'avenir des bénéfices d'un arbre ou d'une fleur, les échanges et les foires aux fleurs qui se multiplient. Le rôle des sociétés était de mettre à la portée de tous les productions horticoles, mais aussi d'encourager l'émulation, de présenter les savoir-faire et de promouvoir les dernières nouveautés. À Bordeaux, la foire Saint-Fort, doyenne des marchés aux fleurs, continue de rassembler l'élite bordelaise des amateurs de plantes rares, les curieux, les acheteurs. Le choix est important, propre à satisfaire tous les goûts. Depuis le pétunia originaire d'Amé-

Un arbre d'Araucanie

La route du Chili est ouverte en 1827 par la *Jeanne de Bordeaux* : les bateaux se pressent à Valparaiso, Callao, Pisco... Dès lors, bon nombre de plantes arrivent de ce pays par bateau dans le port de Bordeaux ; les orchidées, mais aussi des graines d'araucaria. En transit pour la Belgique, ces semences profitaient aux horticulteurs bordelais, qui en semaient une grande quantité dans leurs pépinières. Le grainetier Catros-Gérard en élevait de nombreux exemplaires dans son établissement de l'Oiseau, au Bouscat, mais c'est dans son domaine de Geneste, au Pian-Médoc, que M. Ivoy obtint les plus beaux exemplaires : en 1857, un *Araucaria imbricata* atteignait 7 mètres dans son arboretum.

Très en vogue à cette époque, ce conifère à la silhouette étrange ne fit pas l'unanimité. L'arbre, que l'on surnomma « désespoir des singes », était plus cultivé

pour la curiosité que pour son esthétique. Un catalogue de plantes de 1885 le décrit comme « un arbre d'un aspect singulier, plutôt curieux que beau ». Il incarnait surtout les horizons lointains de l'Amérique latine et les tribus indiennes d'Araucanie. Son introduction à Bordeaux remonte au milieu du XIX^e siècle : en 1856, la Société d'horticulture de la Gironde salua le capitaine de la frégate, la *Mercédès*, qui rapporta du Chili des graines et un exemplaire de l'*Araucaria excelsa*. Au même moment, d'autres plantes issues de ces régions firent leur apparition sur le sol bordelais : parmi elles le melon dit de Quito et l'écorce amère de Cinchona, originaire des Andes du Pérou, avec laquelle on fabriquait le célèbre apéritif tonique Quinquina. Les cales des bateaux rapportaient aussi de quoi doper les cultures : le guano du Pérou, merveilleux engrais produit par des colonies d'oiseaux marins, les nitrates et le charbon. Les araucarias sont des arbres dioïques (mâle ou femelle). Dans cette famille de plantes, des sujets portent des chatons mâles, de couleur brune, et d'autres ne portent que des fleurs femelles avec des pistils, ce qui rend les fécondations plus rares et difficiles. Les graines sont consommées en dessert en Amérique latine (tout comme nous consommons le pignon).

Son surnom est une plaisanterie, et s'explique par ses feuilles en écailles profondément imbriquées, presque triangulaires, acérées et piquantes qui rendent son escalade impossible... même par les singes.



Araucaria
planté dans les
années soixante
dans les jardins
de la cathédrale
Saint-André de
Bordeaux.

rique australe jusqu'aux azalées en passant par le palmier « chacun peut acheter selon son goût et sa fortune ».

En 1856, l'exposition de printemps se tint dans les locaux de la laiterie du nouveau Jardin public; en 1862, dans les jardins de l'hôtel de ville; en 1877, sur la place des Quinconces et à Plaisance dans les jardins de l'école municipale d'équitation (aujourd'hui piscine Judaïque); en 1890 sur les allées de Tourny et en 1894 dans le vaste Alhambra, pour « un déluge de chrysanthèmes ». Au tournant du siècle, la « fleur d'or » enchante plus que jamais ses adorateurs, qui se livrent à des compétitions acharnées lors des expositions. Cependant « la Gironde doit prouver qu'elle est le principal verger de la France ». En 1878, la Société d'horticulture de la Gironde avait obtenu une médaille d'or à l'Exposition universelle, pour sa collection de fruits et de raisins.

De nouvelles cultures apparaissent, grâce à l'intense activité du port de Bordeaux et à son commerce international: en 1850, conservées dans des caisses remplies de poussière de charbon, des graines d'araucaria arriveront du Chili; en 1856, l'horticulteur Lartey introduit une nouvelle graminée qui deviendra la plante vedette des parcs: le *Gynerium argenteum*, originaire d'Amérique du Sud, aujourd'hui classé parmi les plantes invasives.

Félix Génisset (1818-1898) introduira et commercialisera à Bordeaux la « verveine italienne », le coléus, et certaines variétés de palmiers qui deviendront promptement l'ornement indispensable des salons bordelais. Il fut un propagateur persévérant des plantes peu connues dans notre région.

La foire Saint-Fort de Bordeaux

On ignore précisément à quelle date fut instituée la foire Saint-Fort. Un document signale une foire Saint-Fort en 1580 à Bourgsur-Gironde. Il est vraisemblable que celle de Bordeaux ait été créée à la même époque. Dès l'origine, elle se tiendra sur les allées Damour (aujourd'hui place des Martyrs-de-la-Résistance). C'est à l'initiative de la Société linnéenne de Bordeaux que fut institué en 1827 le marché aux fleurs. La Société d'horticulture de la Gironde pérennisa cet événement avec le concours de nombreux horticulteurs, qui ne firent qu'une infidélité au voisinage de Saint-Fort en 1860, pour s'installer dans l'hémicycle des Quinconces, tandis que se tenait un concours régional agricole sur la place. Ordinairement, la foire Saint-Fort s'étendait des allées Damour à la place de la Victoire. On trouvait aussi bien des fleurs que des meubles, des animaux et même du fourrage. D'après les annuaires de 1806, elle se tenait le 16 mai place Dauphine (place Gambetta) et cours de Tourny (cours Clemenceau). Les 17 et 18 mai, les fleuristes étaient place Damour, et les marchands de ferraille, de vêtements et de meubles cours d'Albret et d'Aquitaine. La place Magenta, (actuelle place de la République) regorgeait de jambons et de saucissons. Enfin la place de la Victoire était occupée par les fabricants de véhicules, et le cours Pasteur par les marchands de miel.



La statue de Vercingétorix dominait la foire Saint-Fort, où se retrouvaient amateurs de plantes rares et pépiniéristes. Carte postale, collection Jean Claude Bertreau.

La « chrysanthomania » bordelaise

Originaire de Chine, le chrysanthème (littéralement la fleur d'or) rapporté en 1789 par le navigateur marseillais Pierre Blancard, connu à Bordeaux un durable succès. Du fortuné propriétaire au modeste jardinier, chacun cherchera à dépasser l'autre, sélectionnant les plus beaux coloris et les fleurs les plus spectaculaires. À Bègles et dans les quartiers s'établissant autour de la Gare Saint-Jean, il devint habituel de réserver à côté du potager une plate-bande pour la production de pots de chrysanthèmes. Cultiver cette fleur, à éclosion tardive, faisait partie d'un rituel au moment des fêtes de la Toussaint et assurait aux jardiniers une activité complémentaire. Les plus passionnés amateurs étaient abonnés à la revue « Le Chrysanthème », créée en 1896 par Philippe Rivoire. Dans cette gazette pour initiés on trouvait les comptes rendus des congrès de chrysanthémistes (le mot était né), les nouvelles hybridations et les « recettes miracles » pour obtenir les plus gros capitules mais aussi les meilleurs engrais, les techniques savantes de pincements pour voir naître des plantes aux fleurs et feuillages bien proportionnés. En 1909, « l'engrais Papillon » permit la floraison d'une fleur de 52 centimètres de diamètre qui fit la réputation des établissements horticoles Foucard de Chatou (ex Seine-et-Oise). Du jamais vu dans les annales de l'horticulture ! Le nombre de variétés nouvelles mises sur le marché est littéralement ahurissant. 500 pour la seule année 1898. Au sommet de l'échelle rayonnait la collection nationale de l'entreprise horticole H. Crépin à Bry-sur-Marne (Seine) rassemblant plus de 1200 variétés, regroupant des cultivars anglais et australiens (Wells, Pocket, Godfrey, Jones), plusieurs fois récompensée par des médailles d'or. Les Bordelais n'échappent pas à cette « chrysanthomania ». Avec la complicité de Rita, son jardinier, Monsieur Lawson, directeur des Tramways de Bordeaux rassemble à la fin du XIX^e siècle une des plus belles collections de la région. Cet amateur avait réuni dans ses vastes serres

de Caudéran l'élite des espèces connues. Mais ce passionné est surtout connu pour avoir introduit à Bordeaux la méthode anglaise : les plants, mis dans de grands pots, étaient élevés à très hautes tiges, chaque branche terminée par une très grosse fleur. On la désignait dans les expositions sous le nom de chrysanthèmes *Horse-Guard*. Les établissements horticoles Dessarps, Hilliots et Borie à Bègles également spécialisés par cette culture obtinrent aussi de très nombreuses médailles décernées par la Société d'horticulture de la Gironde. On compte aussi des lauréats distingués comme Nathaniel Johnston, propriétaire du château Ducru-Beaucaillou, la famille de Clermont-Tonnerre à Lormont. Cette passion conduisit les amateurs à faire certifier leur hybridation auprès du comité floral des chrysanthémistes réunis à l'occasion des congrès qu'accompagnaient de magnifiques expositions florales. Il faut dire qu'il existait entre les amateurs de chrysanthèmes un véritable esprit de compétition, pas toujours confraternelle. Il était d'ailleurs recommandé de ne jamais laisser trainer à l'occasion des concours des rameaux de ses propres obtentions au risque de les voir bouturer par d'autres concurrents. À l'occasion d'un congrès réuni à Bordeaux en 1901, Monsieur Chiffrot présenta un rapport sur la maladie de la rouille et ses remèdes. Jamais la rose et l'orchidée, si prisées, n'avaient eu droit à tant d'égards et

d'attention. L'automne venu, cette fleur prenait place dans les parterres des maisons bourgeoises et ceux des grands châteaux mais également dans la décoration des squares, en corbeilles compliquées. En cette fin du XIX^e siècle, on l'utilisera également en fleur coupée ; on lui fit place dans les grands salons, et donc pas seulement dans les cimetières pour le fleurissement des tombes comme on l'a souvent prétendu. N'étions-nous pas au temps d'un orientalisme romanesque (et pictural) popularisé par l'héroïne de Pierre Loti, Madame Chrysanthème ?



Pierre Bernède (1824-1888), rosiériste, est le premier horticulteur de la région à réaliser des semis de végétaux en employant la fécondation artificielle. Semeur infatigable, il propage de nombreuses variétés de roses : en 1854, il en dédie une à M^{me} Barillet-Deschamps, et crée en 1881 « Belle de Bordeaux », aux grandes fleurs de couleur rose argenté. Des amis de la profession ou des personnalités locales auront aussi leur rosier : « Madame Daurel », rosier aux fleurs couleur groseille nacarat ; le vigoureux rosier « Monsieur Jean-Alphonse Escarpit », aux grandes fleurs odorantes couleur pourpre velouté ; le mousseux « Monsieur Alfred Daney. » Le Bordelais Casimir Duprat (1851-1923), père du célèbre paysagiste et descendant d'une vieille famille d'horticulteurs, introduira à Bordeaux puis dans tout l'hexagone une grande variété de broméliacées.

Un palmier d'adoption

Dans les années 1855-1859, le muséum d'Histoire naturelle de Paris envoie des graines d'un palmier originaire de Chine dans différents jardins botaniques, dont celui de Bordeaux, où Michel Durieu de Maisonneuve occupait les fonctions de directeur depuis 1853.

Le 4 décembre 1867, le scientifique réussit à obtenir des « fruits mûrs » des palmiers cultivés en pleine terre, appelés *Chamaerops excelsa*. Trois sujets issus de cette première germination existent toujours au fond de l'ancien jardin botanique. Bon nombre de palmiers barbus de la région en sont issus. Très à la mode autour de 1900, nécessitant peu d'entretien et se contentant même d'un sol pauvre, notre palmier va orner la plupart des jardins,

de la ville à la campagne, se plaisant davantage dans les zones à forte pluviométrie comme le Pays basque et le Béarn, conditions que ses « frères » affectionnent au centre et à l'est de la Chine, d'où il provient. Si dans son pays d'origine on utilisait ses bractées brunes et filamenteuses pour fabriquer cordages (pour les jonques), sommiers et chapeaux, son usage en Europe méridionale est exclusivement ornemental. Une tradition landaise veut qu'on plante un palmier à la naissance d'un fils.



Distributions honorifiques et compétition

Une des grandes activités de la Société d'horticulture de la Gironde consistait en visites chez les propriétaires de potagers et jardins d'agrément souhaitant obtenir des récompenses stimulantes. Parmi les membres du jury d'une Commission de visites, on trouve en 1858 le botaniste Michel Durieu de Maisonneuve, directeur du Jardin des plantes, et le pépiniériste bordelais Jean-Alphonse Escarpit, mais également des personnages connus du monde horticole comme Vilmorin, Hardy, père directeur du jardin du Luxembourg et son fils, jardinier en chef du potager de Versailles, les Italiens Giuseppe et Marcellino Roda, chefs des jardins du roi de Sardaigne à Raconis, dans le Piémont.

Dans les comptes rendus de ces visites, on s'attarde longuement à décrire les corbeilles de mosaïciculture, quitte à oublier les qualités de la composition générale des parcs, dont aucun auteur n'est encore cité. Ces documents sont très précieux car ils nous offrent une photographie détaillée des jardins de cette époque : description topographique des parcs et jardins, type de serres et de matériels agricoles utilisés, goût pour certaines fleurs et arbres, liste des nouveautés horticoles, noms des propriétaires collectionneurs et amateurs de jardinage.

La Société d'horticulture n'est pas avare de médailles, récompensant des lots de céréales aussi bien que des bancs et des chaises de jardin, des poteries horticoles, des objets en fonte de fer, la taille des arbres, la qualité des plantes cultivées. Par son action, elle encourage toutes les branches de l'horticulture, de l'art des jardins, les créateurs et inventeurs qui s'y associent.

Une médaille d'argent est attribuée : à M. Grandet, de Bordeaux, pour ses meubles de jardin et pompes d'arrosage ; à M. Sarrailh pour ses objets d'art en zinc martelé ; à M. Bonneau, de Lormont, pour sa production de petits chalets rustiques ; à M. Lumeau, de La Réole, pour ses bordures de jardin en terre cuite. En 1876, elle décerne une médaille de bronze à Claude Minquini, sculpteur rue Roland à Bordeaux, spécialisé dans l'ornementation artistique des parcs et jardins, et aux frères Perdoux à Bergerac pour leur production de plans de jardin.

De l'agréable, on passe à l'utile. Les propriétaires se plaisent à montrer leurs cultures légumières, telle la marquise de Lazan, chemin de Pessac, qui fait admirer en 1856 une variété de cucurbitacées originaire de Valence, connue sous le nom de Zapatillo. Pour protéger et diffuser certaines variétés rares, les propriétaires remettent des graines à la Société d'horticulture de la Gironde, qui à son tour distribue à ses membres en 1858, 8000 lots de graines de fleurs et légumes.

En 1878, M. Siron, de Croignon, est récompensé pour la qualité de ses 6 variétés de melons venus en plein champ sur une parcelle autrefois plantée en vigne. Édouard Eiffel (fils du célèbre ingénieur), propriétaire du château Vacquey à Sallesbœuf, reçoit également les félicitations du pépiniériste grainetier Catros-Gérard, président de la Commission, pour la tenue exemplaire de son domaine et la diversité de ses cultures ornementales et potagères.

Des compliments reviennent aussi, en 1906, au jardinier du château Beauséjour à Fargues-Saint-Hilaire, pour la tenue remarquable du parc, du jardin fleuriste, dont dahlias, reines

Médailles décernées par la Société d'horticulture de la Gironde, à François Pache, jardinier au château Rivière à Bordeaux (fin XIX^e siècle). Collection particulière.





Jardin potager de la
Chartreuse de Pouthet à
Eymet (24).

L'acclimatation des exotiques et la culture de plantes de serre passionnent de nombreux propriétaires

Serres et jardins d'hiver se démocratisent dans la seconde moitié du XIX^e siècle. La découverte du thermosiphon permet d'acclimater des variétés exotiques, de faire pousser des fleurs destinées à embellir la maison et d'augmenter le stock des plantes à repiquer. La multiplication par bouturage révolutionne la production florale.

En 1856, M. Cayrou, à Talence, obtient une médaille d'argent pour sa plantation de pieds d'ananas à trois variétés. Le domaine de Bel Sito à Floirac, propriété de la famille Guestier, obtiendra quant à lui, en 1878, une médaille d'argent pour ses collections de caladiums, bégonias, dracaenas, palmiers et autres plantes exotiques. Dans une autre serre chaude « sont cultivés une quarantaine de pieds d'ananas d'un goût bien supérieur à ceux ramenés par les steamers dans le port de Bordeaux » écrit le rapporteur de séance.

La culture des orchidées suscita aussi de véritables passions. Elle prit un essor considérable, comme si cette fleur avait, en terme de prestige social, pris le relais de l'oranger. Avec le médecin aliéniste Gaston Lalanne, l'industriel armurier Raymond-Martin Cahuzac est le plus grand collectionneur d'orchidées de la région, une passion qui lui coûtera sa fortune. Il possédait une immense serre dans son domaine de Sybirol à Floirac. Tous les deux maintenaient une relation permanente avec des établissements spécialisés à travers le monde, grâce à leurs amis armateurs. Les plantes aquatiques aiguïsaient elles aussi la curiosité des grands collectionneurs ; en 1863, la Société remet à Jules Duffour, propriétaire du château du Thil à Léognan, une médaille

marguerites, glaïeuls, chrysanthèmes, soleils, zinnias garnissent les salons ; la grande quantité de plantes vivaces et de graminées ; et les beaux légumes, qui assurent « l'alimentation végétarienne » des occupants du domaine.

Quatre ans plus tôt, la commission avait visité le « jardin d'expériences » du docteur Faucher à Saucats. Entre les *règes* de vigne sont cultivées des asperges géantes américaines dites *conower*, 7 variétés de fraisières, dont Saint-Antoine de Padoue, et Belle Bourbonnaise. Atteint de goutte et de rhumatisme, le docteur Faucher prétend avoir été débarrassé de ces maux par la consommation quotidienne d'asperges et de fraises.



► **Planche botanique.**
Collection Société
d'horticulture de la
Gironde.



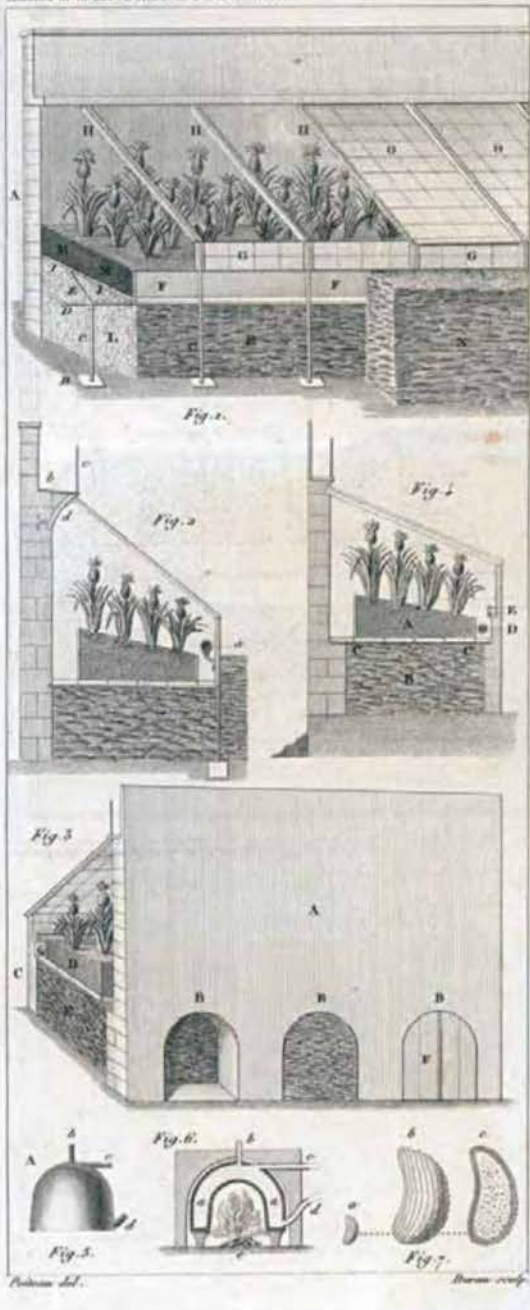
Immortalisé par un nénuphar

Dans les variétés de nénuphars que proposent les Établissements botaniques Latour-Marliac figure au catalogue la variété Charles de Meurville.

Qui était ce personnage pour que l'on donnât son nom à une des variétés les plus prestigieuses de cette pépinière de plantes aquatiques ? Charles de Meurville, plus connu sous le nom de Charles Petit de Meurville, est né à Lyon le 12 septembre 1841, mais c'est à Bordeaux qu'il vécut. À la bataille de Bouvines, le 27 juillet 1214, Philippe Auguste aurait dit à un de ses ancêtres : « Hardi petit ! ». Le sobriquet est resté : Petit de Meurville. Grand amateur d'art, il se rendait très souvent à Madrid, Londres et Paris, où sa compétence était sollicitée en matière d'expertise. On connaissait partout son goût sûr, son érudition sur chaque objet. Son inclination pour les gravures du XVIII^e siècle l'avait conduit à acquérir une série de dessins de Boucher, Gainsborough, Reynolds à l'époque où les dessins laissaient indifférents les amateurs, fussent-ils des écoles françaises ou anglaises.

En 1895, il fut chargé d'organiser la rétrospective des arts anciens et modernes dans le cadre de l'Exposition internationale de Bordeaux, sur la place des Quinconces. Son appartement situé 31, allées Damour, était un indescriptible capharnaüm de tableaux, céramiques, bronzes, tapisseries, meubles, poupées. C'était un véritable musée, que les amateurs d'art étrangers ne manquaient pas de visiter. En 1904, il avait pris la décision de disperser une grande partie de sa collection de dessins et de peintures à l'hôtel Drouot. Membre de presque toutes les sociétés savantes bordelaises, il effectua à la fin de sa vie de nombreux dons aux musées de Bordeaux. La fleur du nénuphar rustique, Charles de Meurville, ne ressemble à aucune autre. Elle est étoilée, rouge rosé, foncé au centre, devenant rose pâle sur les bords, avec des étamines orange. Sa délicatesse est à l'image de ce parfait galant homme, réputé d'une grande distinction et d'une obligeance sans égale.

Le nénuphar « Charles de Meurville », variété obtenue en 1931 par les Établissements botaniques Latour-Marliac.



La culture de l'ananas demandait une constante attention que seuls les grands domaines pouvaient assurer par leur main-d'œuvre abondante. Les variétés Martinique, Le Comte de Paris et Le Mont-Serrat étaient les plus faciles à faire produire sous serre dans le Sud-Ouest. Gravure extraite des annales de la Société d'horticulture de Paris, 1831.

d'argent pour l'introduction de l'*Euryale ferox*, nymphéacée proche de la *Victoria regia*.

En 1856, la Société remercie le capitaine de la frégate la *Mercédès*, qui « a apporté des graines et un exemplaire de l'*Araucaria excelsa* » et souhaite que cet exemple trouve « des imitateurs parmi ses membres et parmi MM. les Capitaines de navire qui ont la possibilité d'enrichir notre contrée de précieuses introductions ». Plusieurs variétés de chênes exotiques, connus sous le nom générique de chênes d'Amérique (rougissant à l'automne), furent importées dès le XVIII^e siècle du Canada par semence (gland), par les capitaines de navire du port de Bordeaux, qui les rapportaient à leurs armateurs ou les donnaient à leurs amis pour la décoration de leur parc.

Sous le Second Empire, l'acclimatation du bambou a été un sujet d'intérêt de la Société d'agriculture de la Gironde. Sa culture était d'une grande utilité, car on en avait observé dans ses pays d'origine les multiples emplois : bois de construction, papier, cordages, ameublement, conduits, nourriture. Des plants venus d'Algérie sont les premiers à être acclimatés dans notre région. Mais c'est finalement à des fins décoratives que cette plante fut utilisée. Avant que Joseph Bory Latour-Marliac, au Temple-sur-Lot, ne devienne célèbre pour ses nénuphars, il fut un des principaux experts en bambous d'Europe. On lui doit de nombreuses nouvelles variétés chinoises et japonaises, dont deux portent encore son nom : *Phyllostachys nigra boryana* Marliac et *Phyllostachys bambusoides* Marliac.

Un monde jardinier

À partir du XVIII^e siècle, le métier de jardinier semble bénéficier d'une certaine reconnaissance professionnelle. Dans les traités de jardinage, on distingue désormais le jardinier maraîcher, le jardinier tailleur d'arbres fruitiers, le jardinier pépiniériste, le jardinier décorateur, ou celui qui est spécialement chargé de l'entretien des bosquets, des boulingrins, des palissades, et enfin le jardinier « parterriste », ou fleuriste.

Beaucoup avaient appris leur métier auprès de leur père ou chez un maître, reproduisant les pratiques traditionnelles et régionales qui avaient fait leurs preuves, mais bridaient l'imagination et enfermaient dans la routine. Ne pouvant se passer d'eux, on s'en méfiait et on les dénigrait parfois : « Les jardiniers font un commerce clandestin très préjudiciable aux intérêts du maître ; c'est celui des graines, des primeurs, etc. » En 1787, l'abbé Rozier cite la maxime : « Lorsqu'un jardinier se présente, méfiez-vous si vous le voyez trop recherché dans sa parure ; ce sera un jardinier petit maître, un damoiseau et rien de plus. Si la misère est empreinte sur ses habits, c'est un débauché, un dissipateur ; si ses habillemens (sic) sont malpropres et trop négligés, votre jardin sera traité de même... » Considérations qui révèlent la piètre estime des propriétaires à l'égard de leurs serviteurs. Dans les

Balade d'un magnolia

Le 12 février 1856, le dessin du nouveau Jardin public est enfin adopté par la municipalité d'Antoine Gautier. Sa plantation est l'occasion d'un événement exceptionnel. Sous la direction des paysagistes horticulteurs Bernard Fischer et Alphonse Escarpit, des centaines d'ouvriers commencent les travaux du nouveau « jardin anglais ». Le jardin régulier de Tourny n'est alors plus qu'un souvenir. Seuls trois ormeaux plantés au XVIII^e siècle sont conservés au milieu d'une allée. Les transformations ont pour conséquence des scènes pittoresques, dont celle qu'occasionne le transfert d'un énorme *Magnolia grandiflora* en avril 1857. Vieux de quarante-deux ans, haut de 15,60 m et pesant 45 tonnes avec sa motte, le célèbre magnolia doit quitter le vieux Jardin des plantes près de la Chartreuse, pour le nouveau Jardin public.

Pour effectuer cette délicate opération, la Compagnie de chemin de fer du Midi construit une voie ferrée de deux kilomètres; un chariot est spécialement aménagé; on démonte une partie des grilles du jardin et plusieurs lanternes à gaz situées le long de l'itinéraire du convoi. Une pompe à incendie est même réquisitionnée pour arroser trois fois par jour le tronc et les pieds du géant. Ville portuaire oblige, on fait appel au savoir-faire des matelots pour

manœuvrer les cabestans. « *Bientôt des craquements très forts se font entendre* » rapporte le quotidien bordelais, *La Guienne*. La tension est extrême. Une fausse manœuvre et tout peu chavirer. Après un incident technique survenu au départ du convoi, le magnolia se met en marche, non à pas de géant mais avec une lenteur rassurante, comme si notre marcheur avait pour devise « Il ne suffit pas de courir, mais d'arriver à point ». Hélas, les 35 chevaux blancs ornés de rubans de couleur, de pompons et de bouquets préparés pour le lancement de la cérémonie doivent laisser place à « 60 hommes aux bras vigoureux ». Le Tout-Bordeaux est là, comme s'il s'agissait d'un défilé officiel ou d'un beau jour de carnaval. Après quelques hésitations, la « caravane » emprunte doucement la rue Chauffour, puis la place Tartas, la rue Judaïque, la place Gambetta, le cours Georges-Clemenceau et le cours de Verdun. Quelques rares feuilles tombent de ses branches et font le bonheur des passants. « Un enfant avait vendu une feuille 5 francs à un de nos voisins d'outre-Manche », raconte un chroniqueur de la *Petite Gironde*. Le passage le plus délicat se situe à la hauteur de la place Dauphine (actuelle place Gambetta). Pour franchir ce grand carrefour, le mouvement de pendule auquel est habitué notre géant se prolonge pendant deux jours ! La patience des Bordelais est à bout et la presse se moque. Après des va-et-vient de gauche à droite et droite à gauche, (son voyage dura au total 12 jours) le magnolia gagne paisiblement le cours de Verdun, puis une clairière proche de la petite rivière, où l'attend une nouvelle vie. 12 autres *Magnolias grandiflora* de taille inférieure, issus de la collection du Jardin des plantes, prirent le même chemin. Grâce à la plantation de ces nouveaux sujets, le Jardin public offrit rapidement des ombrages agréables. Presque au même moment, la Ville de Paris dépensait la somme de 40 000 francs pour élever seulement de deux mètres un cèdre du Liban...

Le magnolia est situé près de la clairière proche de la rivière et des belles maisons de la rue d'Aviau.





Fermes écoles, orphelinat agricole et enseignement. À la colonie agricole de Saint-François-Xavier à Gradignan, les enfants abandonnés retrouvent une dignité à travers les métiers de la terre et fournissent aux industriels agricoles une main-d'œuvre bon marché adaptée aux nouvelles technologies.

archives, le statut de jardinier n'est pas facile à cerner. On peut néanmoins penser que le terme de jardinier désignait également les serviteurs du domaine. Leurs fonctions pouvaient donc être assez étendues. Leur polyvalence alliée à un savoir-faire certain était fortement appréciée de la bourgeoisie aisée, qui s'attachait leur service, souvent à vie. On leur demande de s'occuper de l'entretien du jardin d'agrément et du potager, mais aussi de connaître la culture de la vigne, qui constitue souvent leur première activité, voire de s'occuper des écuries. Et il est fréquent que le jardinier épouse la cuisinière : tout est avantage pour les maîtres ! Ils forment ainsi un personnel idéal, faisant également office de concierges et de gardiens quand eux-mêmes sont aux affaires. Leur revenait également l'entretien des chevaux et des chiens de chasse.

Longtemps on se contenta « d'hommes pris à la vigne » pour entretenir le jardin.

En 1855, le constat est rude pour la profession : « Si l'industrie des jardins n'a pas pris encore toute son extension, il faut l'attribuer à l'esprit inculte du plus grand nombre des jardiniers, vivant plus des enseignements de la tradition, si souvent vicieuse, que de ceux de la science. Leur pauvreté les a toujours empêchés de procéder par essai, même par imitation. » Ainsi s'exprime dans son discours le secrétaire général de la Société d'horticulture de la Gironde.

En 1863, cette même société créait une récompense pour ceux qu'elle nomme les « anciens serviteurs » : M. Sabanat, employé depuis vingt-et-un ans dans l'établissement des jardiniers pépiniéristes MM. Fischer et Escarpit, fut le premier à recevoir cette distinction. En 1906, elle organisait toujours le Concours des vieux serviteurs, destiné à récompenser les bons et loyaux services de jardiniers de maisons bourgeoises, « comptant au minimum vingt années de service chez le même maître ou patron ».

À l'issue de son déplacement à la « campagne » de M^{me} Pétersen, épouse du consul général de Suède et propriétaire du château de Tausia à Gradignan, la Société adresse à M. Troupeau « son habile et modeste jardinier », ses félicitations pour son savoir-faire dans la culture des melons. Au château Beau-séjour à Fargues-Saint-Hilaire, la Commission décerne une médaille Grand Module à son jardinier M. Proust, car « c'est un travailleur infatigable et intelligent, pour mieux dire un maître en horticulture ».

À la fin du XIX^e siècle, dans la seule commune de Bordeaux, près de 200 jardiniers sont recensés, et certains reçoivent de flatteuses récompenses. Au château Picon, M. Jost, jardinier en chef de « l'établissement des Folles au Tondou » obtint un diplôme de médaille Grand Module. « Bonne tenue », « bon goût », « bon entretien », « tenue irréprochable », reviennent souvent dans les conclusions qui font l'éloge des jardiniers et par-delà, des propriétaires.

Le plus souvent les jardiniers sont formés sur le tas, généralement par leur père, comme au parc Rivière à Bordeaux, où les Pache se transmettent le savoir-faire de père en fils. François Pache, obtiendra une médaille d'or pour sa collection de cyclamens à très grandes fleurs. Il avait créé aussi deux variétés de chrysanthèmes, en hommage à ses anciens maîtres : « Deuil du baron de Luze » (chrysanthème rouge foncé à revers argentés) et « Mademoiselle de Luze » (rose tendre à grands pétales).

Dans le souci de transmettre la compétence et de fournir un travail à des « laborieux désavantagés », Albert Brandenburg, maire de Bordeaux, demande en 1882 aux dirigeants de la Société d'élaborer le projet d'établissement d'une école d'horticulture au Parc bordelais, sur le modèle de la toute nouvelle école de Versailles qu'ils ont ensemble visitée. Plus tard, en 1891, conformément aux conditions du legs Camille Godard, il demande l'ouverture d'une école de jardinage sur le domaine de Carreire. Issue du même legs, une rente de 2 000 francs sera destinée chaque année à récompenser les meilleures exploitations fruitières et maraîchères, mais également « le travail important de ces hommes qui travaillent beaucoup pour peu d'heures de repos ». En 1901, sur 415 sociétaires, on compte 153 jardiniers ou assimilés. Onze ans plus tard ils seront près de 200.

La véranda
de l'échoppe
bordelaise assure
une transition
douce avec
l'extérieur et joue
le rôle de jardin
d'hiver. Quartier
du Sacré-Coeur,
Bordeaux (33).



Le jardin de ville

Si le XIX^e siècle est pour Bordeaux l'époque des grands aménagements urbains, il est aussi un moment où se développent par centaines, voire par milliers, les jardins d'échoppes, de la périphérie du centre-ville jusqu'aux boulevards et bien au-delà encore. L'habitation et le jardin sont, dès l'origine, indissociables : pas d'échoppe sans jardin.

Par opposition aux façades minérales côté rue, s'étendent à l'arrière des jardins, souvent de modestes dimensions, ouverts sur des lieux de fraîcheur. Ces parcelles prolongent strictement le tracé de l'habitation, et, bout à bout, forment des cœurs d'îlots d'une étonnante diversité végétale. Le jardin, de 100 à 150 m², occupe en moyenne le tiers de la parcelle, plus rarement la moitié.

L'espace est découpé généralement par deux allées en angle droit formant quatre planches, parfois surélevées, plantées de cultures potagères et ornementales laissées à la fantaisie de chacun. La situation abritée y est favorable à la culture de quelques « plantes coloniales ».

Des murs autour du jardin assuraient une protection contre les vents dominants et les gelées précoces. Ils étaient constitués de pierre calcaire, souvent de brique ou de parpaing, voire de mâchefer par économie. Leur hauteur – n'excédant pas 2,30 m – interdisait les regards indiscrets. Plus modestes, les barrières dites « de Gironde », réalisées en bois de châtaignier par une petite entreprise installée depuis 1859 à Bordeaux, donnaient une agreste touche au décor.

Souvent originaire du monde rural, l'ouvrier ou l'employé de chemin de fer retrouvait dans la culture de son jardin potager une part de son attachement à la terre, ses lointaines racines. On y vivait un peu sur le modèle de la campagne. Il n'était pas rare d'élever un cochon au fond de son jardin. Le lait venait des fermes encore toutes proches.

Dans certains quartiers d'échoppes, on a l'exemple d'espaces où les potagers étaient regroupés au même endroit. Ces jardins étaient des lieux de grande convivialité. Le puits, souvent mitoyen, était l'occasion de rencontres entre habitants. Il assurait les besoins en eau pour l'arrosage, pratiqué à la main.

Autre élément typique du paysage de l'échoppe : la véranda, installée en saillie sur le jardin, véritable antichambre entre le dedans et le dehors, espace de demi-saison, un peu salon, un peu jardin d'hiver. Cette pièce ajoutée où il fait bon profiter des premiers rayons de soleil après l'hiver, assure une transition douce avec le jardin.

Plus rarement, subsistent un poulailler (pour disposer de quelques œufs frais) et un clapier (pour élever un lapin), un petit lavoir avec la pompe à main et un cabanon pour les outils. Autres éléments fréquents mais devenus rares à cause de leur fragilité, les châssis ou coffres, qui permettaient d'obtenir la germination précoce des graines pour le potager.

Parmi les plantes cultivées dans les jardins du début du siècle, on trouve la glycine et beaucoup d'autres essences ornementales originaires d'Asie et du Japon, introduites en Europe au XIX^e siècle. Les fruitiers trouvent leur place, notamment les cerisiers, abricotiers, figuiers, ainsi que les treilles. Il y a aussi « les indésirables » comme le troène du Japon, le laurier-sauce et l'incontournable palmier à chanvre. Bien que très envahissantes, ces plantes, sans exigences particulières, sont tolérées parce qu'elles procurent un feuillage persistant toute l'année.

Dans un article publié dans la revue de la Société d'horticulture de la Gironde, le grainier-pépinieriste bordelais Catros-Gérard préconise de planter dans les jardins urbains des plantes à feuilles persistantes comme l'aucuba, des variétés de troènes, des lauriers du Portugal, des érables à feuilles panachées, des yuccas entourés d'un cercle de pensées et un massif de rhododendrons, sur les murs, du lierre, et au midi, deux pieds de vigne.

Aujourd'hui le jardin de l'échoppe est devenu le royaume des plantes arbustives et grimpantes. Le carré de pelouse et la piscine prennent aujourd'hui le pas sur le jardin d'agrément, le petit potager et les arbres fruitiers, derniers témoins de la vocation horticole de ce jardin de ville.

La bambouseraie de Planbuisson au Buisson (24)

Ce jardin sans apprêt, situé dans le gros bourg rural du Buisson-de-Cadouin, ne ressemble à aucun autre. Créé par Michel Bonfils en 1990, ce lieu ne fut ouvert au public que sept ans plus tard. Initialement, c'était un jardin d'expérimentation sur le bambou. Peu à peu, la beauté envahit le lieu et laissa place presque naturellement à un espace paysager de 1,6 hectare. Puis, mêlées aux bambous, les graminées, également objets d'études et de soins attentifs, vinrent apporter par touffes légères leur graphisme élégant. De la famille des graminées, désormais appelées poacées, le bambou n'est pas comme on le croit souvent une plante exotique en nos contrées. Des feuilles fossilisées trouvées dans des couches géologiques attestent leur présence dès le carbonifère dans le Massif central. Répandu en Europe dans les parcs au début du XX^e siècle, le bambou a ensuite été quelque peu délaissé des jardins français. Il séduit aujourd'hui à nouveau le public et est réintroduit dans le paysage.

Pour Michel Bonfils, « le bambou est une plante d'une puissance et d'une prodigalité hors du commun. Sa beauté est exceptionnelle et multiple ». Son ombre n'a pas d'équivalent dans les autres espèces. Il suffit d'écouter le pépiement des oiseaux dans la sécheresse de leurs sous-bois, le bruissement des feuilles qui tombent toute l'année en faisant de grands tourbillons pour s'en convaincre. « Certaines variétés poussent de 60 centimètres par jour », aime rappeler Michel Bonfils, qui ajoute : « La floraison demeure mystérieuse et a lieu parfois tous les 130 ans. » Ne nécessitant ni soins ni sol particulier, il s'accommode fort bien de l'environnement du Sud-Ouest.

Dans le jardin poussent 200 variétés de bambous, dont la majorité est constituée de spécimens de zones tempérées. Ces espèces forment des îlots qui ont pratiquement atteint aujourd'hui leur taille adulte. Nain, géant, à tiges jaunes ou vertes, bleutées, noires ou rayées, chacun présente une beauté particulière. Comptant parmi les plus évoluées du monde végétal,

ces plantes occupent un vaste spectre de dimensions et d'aspects, allant de la grande canne jusqu'à la touffe couvre-sol. Au milieu de cette jungle, une vaste clairière complantée par ces cousines du blé et du gazon, qui distillent une lumière légère. 330 variétés y croissent, dont 150 courantes. « Je me suis lancé dans les graminées au moment où personne n'en parlait », explique le spécialiste, heureux d'avoir été un des premiers à réhabiliter en France cette grande famille, déjà très prisée, tant en Allemagne qu'en Grande-Bretagne.



Le bambou
Semiarundinaria fastuosa
déploie en fin de
croissance ses chaumes de
gainés nacrées.



◀ Le jardin de bambous
est organisé dans une
vaste clairière.



◀ Les nénuphars exotiques font très tôt la réputation et l'attraction des Établissements botaniques Latour-Marliac.

▼ Les bassins sont construits selon un tracé aux courbes irrégulières qui évoque le style Art nouveau.



Les Établissements botaniques Latour-Marliac

au Temple-sur-Lot (47), berceau historique et royaume du nénuphar

Rien ne laissait supposer qu'un fils d'agriculteur nommé Joseph Bory Latour-Marliac (1831-1911) deviendrait un des plus grands spécialistes de nénuphars de son temps. Comme tout bon provincial, il quitte son pays natal pour étudier le droit à Paris, mais l'intermède de la Révolution de 1848 met fin à ses études et le ramène vers le noyau familial. Influencé par les idées de son père, « fidèle serviteur de la nature », et de son parrain, Bory de Saint-Vincent, agronome, il se découvre une âme d'agriculteur et décide de se consacrer à la polyculture, plus particulièrement à la production de pruneaux d'Agen. Puis vient, comme un éclair, cette passion soudaine pour les nénuphars et le désir de créer de nouvelles variétés. Les lectures de revues spécialisées sur l'horticulture attisent son engouement. Mais le vrai détonateur de cette vocation semble avoir été la découverte d'un article écrit par Paxton sur l'hybridation. Sans attendre, l'autodidacte met en pratique ses fraîches connaissances et entame ses premières expériences sur un terrain qu'il choisit au bord d'un cours d'eau. Connaissant parfaitement les conditions idéales de croissance des nénuphars, il choisit un terrain très ensoleillé traversé par un ruisseau, le Negrezille. Le lieu est béni ! La terre des vergers fournit un substrat idéal pour la culture des nénuphars et le ruisseau amène de l'eau en abondance grâce à ses 14 sources.

Dans un premier temps, Latour-Marliac utilise des demi-barriques pour ses expérimentations, remplacées par la suite par des pots en terre cuite vernissée en forme de terrines. Un jeu de courbes et contre-courbes forme alors des petits bassins dans l'esprit de l'Art nouveau. Ses travaux acharnés et incessants lui permettent, dès 1889, de présenter à l'Exposition universelle de Paris ses premières obtentions, parmi lesquelles les nymphéas *Marliacea rosea* et *Marliacea albida*. La mode des pièces d'eau dans les jardins et les parcs en cette fin de siècle et le goût pour l'exotisme lui assurent un immense succès. La visite de Claude Monet, la même année, consacre le travail accompli. L'étang que le peintre fait creuser et qui deviendra le célèbre *Bassin aux nymphéas* s'animera de variétés issues des établissements Latour-Marliac. De même, Bagatelle recevra pour ses plans d'eau les plus belles plantes aquatiques.

De ces expositions permanentes livrées au regard des plus grands, notamment celui de Degas, Clemenceau ou Rodin, naîtra le noyau d'une clientèle internationale. Après sa mort en 1911, l'affaire familiale, reprise par son gendre Maurice Laydeker, continue de proposer un catalogue de plus de 60 variétés de ces plantes. Aujourd'hui, les 90 bassins du site produisent plus de 200 variétés de nénuphars, dont la moitié est hybridée sur place. À cette production s'ajoute celle des lotus, qui furent popularisés dans toute l'Europe par Joseph Bory Latour-Marliac, grâce à ses hybrides spectaculaires et rustiques.

Terrines à multiplication.





Vase en ciment orné de mosaïques de couleur, dans le parc du château de Bijou à Labastide-Villefranche (64).

Nostalgie du jardin français et Art déco



La crise du phylloxéra de 1878, la crise économique des années trente puis les difficultés du vignoble des années cinquante mirent au second plan la création paysagère. Toutefois, dans un élan de nationalisme et de fierté consécutif à la défaite de 1870, la mode du jardin français avait repris ses droits à l'extrême fin du XIX^e siècle.

Le Bordelais Ferdinand Duprat (1887-1976), qui se voulait le fils spirituel des Duchêne, restaura le château de Vayres et reconstruit les jardins de Beychevelle et ceux du château Margaux dans la tradition aristocratique du jardin versaillais. Les grandes fortunes de cette époque dépensent des sommes considérables pour réaliser le rêve et le caprice d'une vie. Un des ensembles les plus remarquables près des Pyrénées est le château de Bijou, une folie réalisée en 1920 par Jules Vacherot pour M^{me} Combes-Saint-Macary. En Pays basque, à Cambo, Edmond Rostand se lance en 1906 dans un projet grandiose : à Arnaga, l'architecte Joseph-Albert Tournaire (1862-1958) invente le style néo-basque et trace avec la complicité de l'architecte bordelais Pierre Ferret (1877-1949), un vaste jardin régulier avec charmilles, massifs, treillages, miroirs d'eau, prolongés par une immense pergola. En



Ce petit jardin de ville a été publiée dans un numéro de *L'Illustration* en 1932. Il fut conçu pendant l'Entre-deux-Guerres par le paysagiste bordelais Ferdinand Duprat (1887-1976). Il s'agit davantage d'un décor destiné à être vu depuis les fenêtres de l'étage que d'un lieu de détente et de loisir. Paul Léglise, son commanditaire, rechercha l'effet décoratif, tout en réduisant au maximum l'entretien, ses fonctions de chef d'entreprise l'empêchant de passer du temps dans son jardin.

Le parterre central, au dessin géométrique presque cubiste, est entouré d'un dallage en *opus incertum* à rives brutes. Le gravier de couleur apporte un contraste avec les bordures de buis. De chaque côté, en arrière-plan, des arbustes à feuilles persistantes offrent la diversité de leurs masses. Une niche abrite la statue d'un faune, qui situe bien cette réalisation dans l'esprit du XVIII^e siècle, auquel Ferdinand Duprat était très attaché.

Photo Panajou,
archives privées.



Jardin de la villa Téthys au Pyla-sur-Mer (33).

Le marché des jardins privés devient aussi actif qu'il l'avait été au XIX^e siècle. Les gens fortunés bâtissent leurs résidences sur le bassin d'Arcachon et sur la Côte basque. De nombreuses villas avec jardin investissent le littoral, où les horizons marins servent de perspectives infinies. Lors de l'Exposition universelle des arts décoratifs de Paris en 1925, le béton et le ciment sont présentés comme les matériaux incontournables dans la construction des jardins, car ils apportent des solutions nouvelles aux paysagistes en quête de renouveau et de modernité. C'est l'époque du jardin de maçonnerie.

À travers la composition des jardins de la villa Téthys, réalisés entre 1924 et 1926, l'architecte Roger-Henri Expert (1882-1955) rend hommage aux styles italien et arabo-andalou : patios, jardinières, vasques, escaliers, jets d'eau, fontaines, rigoles secrètes, offrent un vocabulaire décoratif inspiré des cultures du monde méditerranéen. La vasque centrale forme le cœur de la géométrie du jardin secret, qui se décline en différents plateaux bordés par des pergolas. Toutes les vues se concentrent dans cet espace central où l'eau circule dans des petites rigoles à l'instar de la cour des Lions à Grenade. Côté plage, une simple pelouse et quelques tamaris forment un modeste jardin, le spectacle de la mer suffisant à la grandeur du lieu.



Jardin de l'hôtel Frugès à Bordeaux (33).

« J'ai dressé les plans et prévu la décoration dans les moindres détails », disait Henry Frugès (1879-1974) de son hôtel particulier construit entre 1913 et 1927 par l'architecte bordelais Pierre Ferret. Très impliqué dans ce projet, il est fort probable qu'il ait aussi décidé lui-même du décor de son jardin. Ici comme dans beaucoup de demeures bourgeoises bordelaises la salle à manger surplombe le jardin. Une longue terrasse décorée par une fontaine ornée de mosaïques apporte une ambiance orientale. En bordure d'un mur mitoyen au large avant-toit, un escalier de pierre conduit à un banc monolithe recouvert de mosaïques parsemées d'étoiles d'or. Au fond du jardin, un mur au parement de briques rouges est orné d'un bas-relief sur le thème de l'*Éducation Physique*, composé de trois panneaux juxtaposés, œuvre du sculpteur bordelais Gaston Schnegg (1866-1953). Du même auteur, un mascarón cracheur d'eau d'inspiration classique anime un bassin placé sous l'escalier. Ce sont, avec d'autres clins d'œil, des évocations qui trahissent le goût éclectique de l'industriel-sucrier Henry Frugès, pour son petit temple des arts et techniques.

Plantés à l'ombre, camélias et hydrangeas font face à des lauriers roses et des potées de plantes méditerranéennes.





▲ Jardins du château Bonnet à Grézillac (33), réalisés au début du XX^e siècle par Léonce Récapet, son propriétaire.

► Jardins du cloître de l'église Notre-Dame de Marmande, dessinés en 1956 par l'architecte-paysagiste André Larrègue (47).

Dordogne, au château des Bories, le paysagiste Henri Duchêne, grand admirateur de l'œuvre de Le Nôtre, donne les plans d'un jardin régulier. Près de Royan, un industriel, Paul Chénereau, réinvente en 1946 les jardins du château de La Roche-Courbon, en réintroduisant tout le vocabulaire de l'âge classique (escalier d'eau, perspective axiale, fontaine, statues). La côte atlantique et la côte basque se révèlent des endroits privilégiés de la création de jardins entre les deux guerres. Dans les années vingt, au Mouleau près d'Arcachon, apparaît une expression méditerranéenne, proche de certaines réalisations néo-grecques de la Côte d'Azur : imaginée par Roger-Henri Expert, l'architecture des villas Thétys ou Kypriis, situées face à la mer, s'accompagne clairement de références italiennes ou palladiennes. Partenaires incontournables des grands architectes, les pépinières Gélou réalisent à Biarritz, pour le parfumeur Bienaimé, le célèbre parc de la villa Barbarenia. C'est l'époque où le spectacle de la mer attire et inspire les architectes paysagistes : des jardins réguliers dévalent en plusieurs terrasses et s'ouvrent sur les grands paysages de la Nive ou de l'océan. Les jardins des villas Lehentokia et Leïhorra à Ciboure, toutes deux construites par l'architecte Joseph Hiriart, utilisent la déclivité du terrain pour une mise scène du site, dans un esprit de rigueur propre aux principes du courant Art déco.

Des années trente à l'après-guerre on assiste au renouveau des jardins historiques de monuments renommés. Le jardin classique à la française s'impose du grand au petit château, car il représente en même temps qu'une forme idéale, une expression du génie national. L'architecte Ferdinand Duprat (1876-1976) se présente comme le défenseur de ces valeurs esthétiques du XVIII^e siècle et le spécialiste de la restauration des jardins historiques. Ses rencontres avec Achille Duchêne et Jules Vacherot, deux grandes figures de l'art des jardins, ajoutèrent à ses capacités de grand jardinier. Pour preuve, la cour royale d'Angleterre lui confia le chantier de restauration des jardins de Blenheim.

Le château d'Elizabea de Trois-Villes (64)

Dominant la douce vallée du Saison, le château d'Elizabea, à Trois-Villes, s'impose dans le beau paysage de la Soule que les montagnes, dans le lointain, rendent encore plus bucolique. Installé sur une longue terrasse, le château fut édifié vers 1663 par Arnaud du Peyrer, capitaine des mousquetaires du roi glorifiés par Alexandre Dumas. Fils d'un parvenu d'Oloron établi dans le village, le riche et prétentieux capitaine de Trois-Villes est devenu le Tréville des *Trois Mousquetaires*. En fait, le modèle était bien différent du personnage : la Soule n'eut qu'à se plaindre de ses ambitions au milieu du XVII^e siècle.

Le château représente un des premiers exemples dans la région d'édifices d'inspiration classique et offre des points communs avec celui d'Amou, dans les Landes, un peu plus tardif. On parle de François Mansart comme architecte mais, faute de preuves, rien ne permet de l'affirmer aujourd'hui. Comme le souligne Anne d'Andurain, « Le choix de la sobriété de son architecture s'explique par le fait que c'était la maison d'un soldat ». À cette simplicité architecturale, d'une certaine élégance, que l'emploi du marbre gris d'Arudy vient souligner, s'oppose la couleur tendre des vallons, des montagnes et des bois voisins.

Le parc à l'anglaise créé autour du château vers 1856 fut complété, en 1925, par un jardin à la française dessiné par M. de La Chaume, l'oncle d'Élisabeth d'Andurain. Un long parterre, fleuri chaque année de 600 bégonias roses et de 700 pieds de dahlias rouges, s'échappe vers les sommets des montagnes de la haute Soule, tandis que la façade ouest s'ouvre sur le sublime panorama des cimes bleutées des Arbailles. Cette longue terrasse permet au regard de glisser du jardin au paysage sans interruption visuelle. Les abords du château sont étonnants, avec les 6 grands *Magnolias grandiflora*, les platanes dont le plus haut atteint 45 mètres et les chênes des marais aux branches retombantes qui font l'effet de belles crinolines. Dans leurs jeux, les enfants ont toujours élu domicile dans ces enchevêtrements de branches qui descendent jusqu'au sol, formant de véritables cavernes de verdure. À cette collection s'ajoutent un hêtre pourpre, un hêtre pyramidal, un autre de l'espèce *Asplenifolium*, deux gros cèdres de l'Atlas, un *Acacia frizia*...

Dans les sous-bois, des massifs de roses anciennes et modernes, des hydrangeas, viburnums, érables du Japon, cornouillers d'Amérique et de Chine, apportent les contrastes de leurs notes colorées. Près des communs, alignés, des lagerstroemias plantés voilà près de cinquante ans fleurissent chaque été en grappes opulentes.

Au fond du parc, proches de l'ancien potager, trois liquidambars au port majestueux tranchent par leur feuillage vert bronze, qui s'enflamme à l'automne. Coïncidence heureuse, le clocher de l'église du village entre dans la scénographie du parc, s'inscrivant dans le champ visuel du visiteur au fur et à mesure de sa flânerie. Peut-être invite-t-il à se souvenir du fondateur, le comte de Tréville, inhumé dans l'ancienne chapelle privée du château devenue église paroissiale ?



Le jardin à la française dessiné en 1925 par M. de La Chaume emporte le regard vers les sommets des montagnes de la Soule.

Arnaga

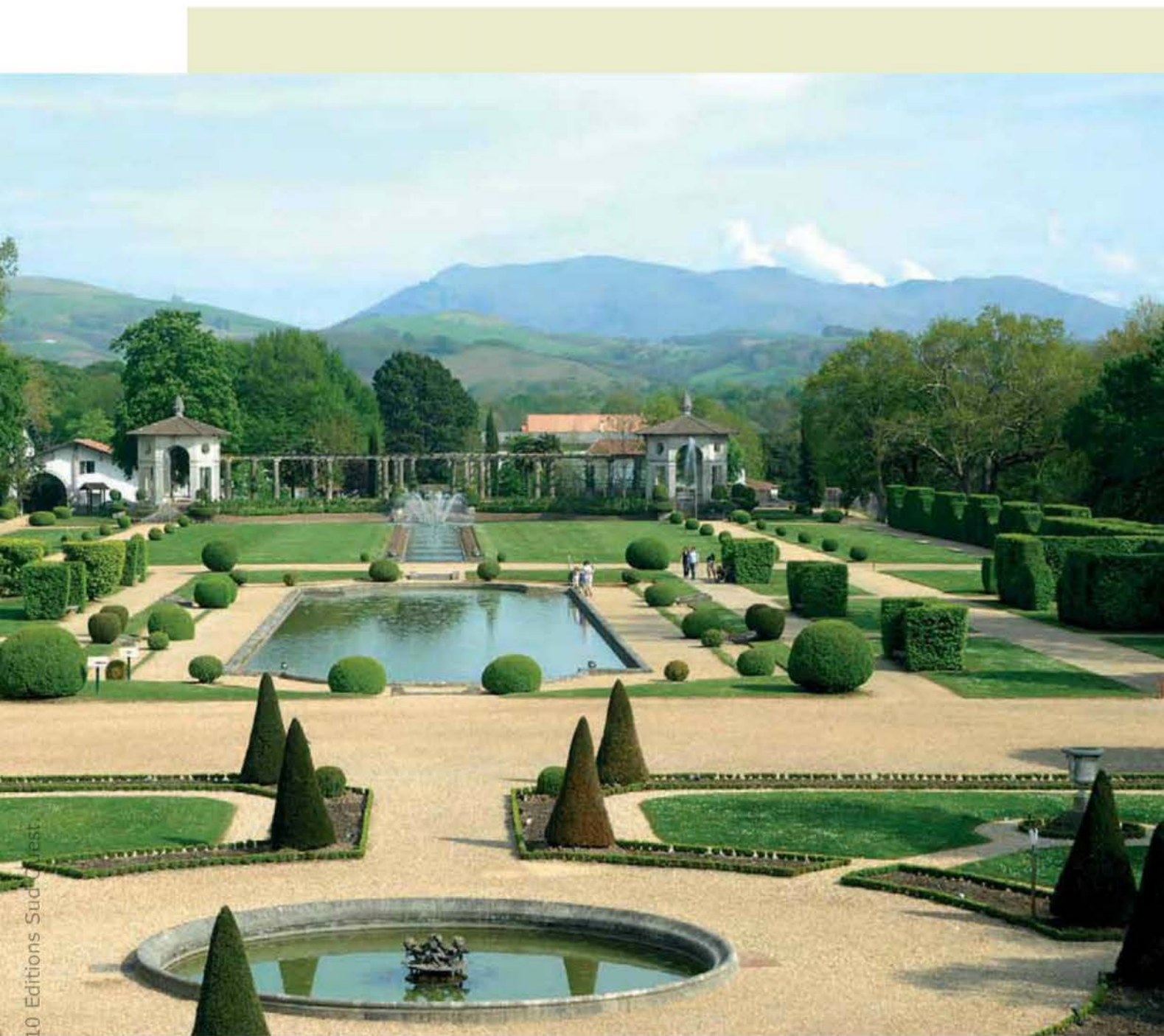
le retour au jardin français (64)

Conquis par la beauté du Pays basque, par ses ciels et ses horizons infinis, Edmond Rostand choisit de s'installer à Cambo, près du torrent Arraga. Au faite de sa gloire, porté par le succès de *Cyrano de Bergerac* et de *L'Aiglon*, il décide de se lancer dans un projet grandiose pour concrétiser son rêve : bâtir une résidence de style basque aux proportions de château, autour de beaux jardins à la française. Il met un point d'honneur à étudier tous les détails de son projet, dont il confie la maîtrise d'œuvre à l'architecte paysagiste bordelais, Pierre Ferret (1877-1949). Très vite le chantier prend une envergure spectaculaire : on arase la colline, transporte des tonnes de terre pour le terrassement, plante de vieux tilleuls et de vieux chênes. Un spectacle « qui clouait d'étonnement les bons Basques, peu habitués à voir des arbres en pleine croissance déterrés et trimballés comme des asperges » écrit Paul Faure. D'un côté, la montagne basque fait contrepoint à la façade de style labourdin édifée par l'architecte Joseph-Albert Tournaire (1862-1958). Marqué par l'éclat des jardins de Versailles, Edmond Rostand accomplit son « rêve à la française ». Les ifs et les buis taillés accompagnent la composition axiale, qui vient buter l'immense pergola, réplique de celle des jardins de Schönbrunn en Autriche. Au milieu, une allée transversale relie l'orangerie à une sorte de reposoir dédié aux génies de la littérature. De chaque côté de cette colline, des allées sinueuses plantées d'hortensias bleus et de chênes verts assurent une transition douce avec le paysage environnant.

La pergola, réplique de celle de Schönbrunn (Autriche).

►►
Le jardin régulier, de composition très versaillaise, surplombait sur les trois côtés le paysage de la montagne basque.







Château de Bijou à Labastide-Villefranche (64)

► L'éclectisme du château répond au pittoresque du vocabulaire des jardins.

Les jardins du château de Bijou constituent l'œuvre ultime, presque testamentaire, de Jules Vacherot (1862-1925), héritier de la culture et du savoir-faire des grands jardiniers paysagistes qui ont remodelé Paris à la fin du XIX^e siècle. Adeptes du jardin paysager, il aime aussi les tracés géométriques combinés au style régulier. Issue d'une famille d'industriels fortunés, M^{me} Combes Saint-Macary est bouillonnante d'idées lorsqu'elle décide de réaménager une demeure bourgeoise héritée de son oncle en 1907. Ses caprices, (elle déplaça la route Tarbes-Bayonne à ses frais, estimant que celle-ci était trop près du château) auront toujours autorité sur Jules Vacherot, qui estimait à la fin de sa vie avoir réalisé à Bijou « *la plus belle de mes créations, celle où j'ai mis tout ce que je pouvais donner d'étude et de recherches* ».

Les achats successifs de terrains permirent de constituer un parc de 23 hectares situé en partie sur un plateau à l'extrémité du village, et descendant en pente douce vers le lac de Barou, 30 mètres plus bas. Dans les années cinquante, 15 jardiniers entretenaient le parc, où se déroulaient des fêtes somptueuses ! Compromis entre la villa-belvédère et la demeure bourgeoise, le château détermina un plan rigoureux de jardins et de pièces d'eau, dont l'une s'inspire du Grand canal de Versailles. La cour d'honneur est localisée exactement à l'intersection de deux grands axes. Une allée spectaculaire, autrefois bordée de cyprès, descend en paliers successifs jusqu'au lac, tandis qu'à l'opposé, de l'autre côté de la route, s'étendent encore les communs, le verger-potager et les serres du château. Une promenade créée le long du lac prend naissance au débarcadère, lieu magique au caractère italien.

Une allée spectaculaire, autrefois bordée de cyprès, descend vers le lac.

Pour apporter un peu d'émotion, M^{me} Combes Saint-Macary fit l'acquisition de nombreux éléments lapidaires, autant de références culturelles qu'elle installa dans certaines parties du jardin.

Sarcophages, gargouilles, obélisque, baignoire de marbre ont malheureusement été dispersés en 1971 lors d'une vente aux enchères. Seuls rescapés aujourd'hui, les morceaux d'une galerie de cloître roman (provenant de Montréjeau) et une chapelle gothique, rappellent, selon l'expression de Jean-Pierre Bériac, le « bric-à-brac culturel acceptable et curieusement cohérent » qui faisait le charme et la qualité de cet ensemble aujourd'hui gravement menacé.



Le parc du Sarrat à Dax (40)



Le *sarrat*, c'est-à-dire la petite colline, en patois landais, domine la cité de Dax en bordure de l'Adour. Cette propriété de 3,5 hectares fut léguée à la ville en 1989 par l'architecte René Guichemerre (1911-1988).

La richesse de sa végétation, la composition paysagère de ses jardins et la qualité des bâtiments lui ont valu d'être classé en 1991 à l'Inventaire supplémentaire des Monuments historiques. Dans son legs, le testateur demandait que « jardin et bâtiments soient conservés dans l'état où ils sont actuellement, donc sans modifier ni l'esprit, ni le caractère et avec le seul souci que le Sarrat reste un espace vert de calme, de méditation et d'étude ».

L'origine du parc remonte au siècle dernier. Quelques vieux chênes marquent l'emplacement d'une vieille métairie, dont il subsiste à l'entrée des vestiges de murs, volontairement préservés par l'architecte : mémoire du lieu, mémoire de la maison de ses parents, qu'il fit détruire. De conception moderne et tapie au fond du parc, l'habitation dessinée par René Guichemerre montre l'influence de l'architecture américaine des années cinquante. S'ouvrant sur le parc par une galerie, maison atelier et serre s'effacent volontairement dans cet univers de verdure et donnent l'axe du jardin classique. Sur un mur de son bureau, un plan des jardins du château de Versailles rappelle combien les conceptions de Le Nôtre pesaient dans son discours.

Épousant une courbe, l'allée principale mène à une grande clairière, sorte d'amphithéâtre de verdure regroupant des conifères persistants et caducs. Pour égarer le promeneur, des allées secondaires plus étroites, aux tracés en courbe ou en impasse, mais presque toujours prolongées par un sentier dérobé, évoquent les espaces ludiques qui avaient la faveur des jardins au XVIII^e siècle.

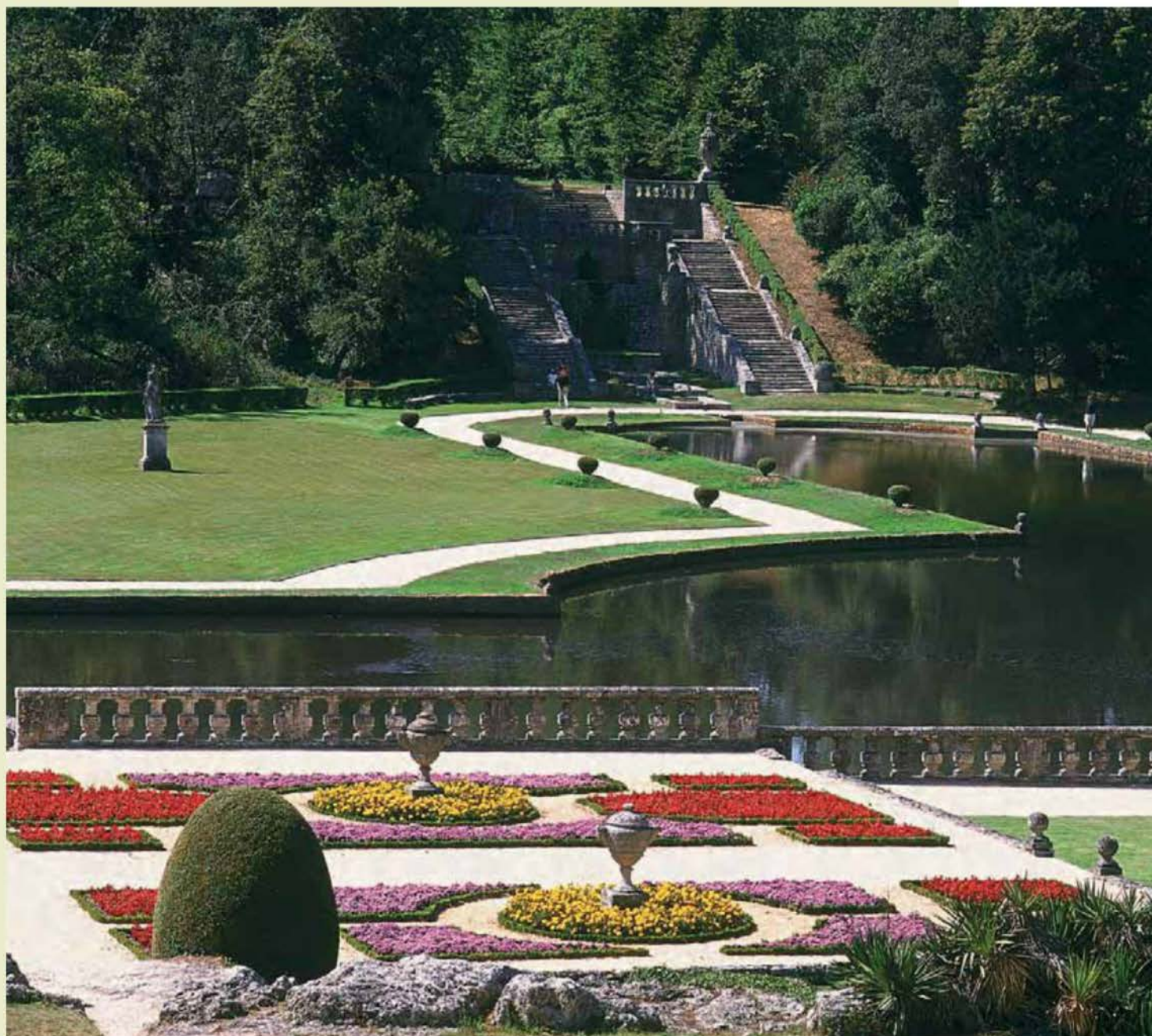
La fontaine du vivier, construite sur un plan circulaire, constitue le déversoir de ce plan d'eau, teinté d'ocre par les eaux ferrugineuses du ruisseau Picheteoule. Sous les grands arbres, près du ruisseau, des fougères arborescentes, *Cyathea australis* et *Dicksonia antarctica*, originaires du sud de l'Australie, apportent à ce coin de lande un exotisme raffiné.

Le cercle est un peu la forme leitmotiv du parc. Il est utilisé dans les petits ronds-points, les culs-de-sac, qui se terminent souvent en forme d'abside, « la ronde de hêtres » lieu d'écriture et de méditation, les meules disposées en quinconce face à l'habitation ou encore dans l'ingénieux trop-plein.



Depuis la maison, un jardin à la française court jusqu'à l'étendue d'eau, envahie par la flore aquatique.

Deux serres intégrées à l'habitation ont abrité des centaines d'espèces d'orchidées et d'innombrables plantes grasses.



Château de La Roche-Courbon

à Saint-Porchaire (17)



L'ancienne garenne, composée de chênes verts plusieurs fois centenaires, entoure le domaine d'où émerge, sur un éperon calcaire, une forteresse du XV^e siècle, restaurée en élégante demeure au XVII^e par Jean-Louis de Courbon.

Dans *Le Figaro* du 21 octobre 1908, Pierre Loti lance un vibrant appel pour la restauration de « ce coin si ignoré de Saintonge », « château de la Belle au bois dormant », lieu de la première aventure amoureuse qu'il connut, avec une gitane.

Propriétaire du château en 1920, l'industriel Paul Chénereau (1869-1967), motivé par l'intervention de l'écrivain, confie la restitution du jardin à l'architecte paysagiste Ferdinand Duprat (1887-1976), qui y travaille entre 1928 et 1936. La tâche est rude, car l'ensemble des structures repose sur un sol instable. Cette restitution s'appuie sur une représentation des jardins dessinés par le peintre Hackaert vers 1660, visible à l'intérieur du château.

Aux sempiternelles études de broderies, pourtant à la mode au début du XX^e siècle, Paul Chénereau préfère la rigueur d'une immense perspective à la française, dont l'axe est accentué par une statue et sa fontaine.

Cette géométrie décline des parterres gazonnés conduisant, au-delà d'un grand bassin en forme de T, à un escalier d'eau (un des trois en France à être encore en activité). Le visiteur découvre depuis la terrasse la relation spectaculaire entre le jardin et le château, qui apparaît dans toute son ampleur et sa perfection.

Pour ajouter du caractère à cette parfaite harmonie, s'étendent à la base des murailles un jardin fruitier composé d'une collection de poiriers, et un petit jardin fleuri. Puis le regard s'échappe par une longue allée taillée dans la forêt jusqu'à une colonne de marbre rose. Au nord, des canaux dessinent des perspectives vers le centre du bois.

Ce vaste jardin régulier, installé sur le marais, fut au cours des années malmené par un sol naturellement instable. Depuis vingt-trois ans, aidé par ses jardiniers, son propriétaire, Jacques Badois, réalise une infrastructure constituée d'environ 2000 pieux, plantés entre 8 et 14 mètres de profondeur pour soutenir les parties maçonnées ainsi que les pelouses et consolider l'assise des principaux ouvrages.

Pour maintenir le niveau de l'eau, indispensable à la conservation des pieux en chêne, un barrage a été construit sur le Bruant, un affluent de la Charente. Le visiteur ignore qu'il circule dans un jardin sur pilotis, solives et plancher de chêne.

◀ **Château de La Roche-Courbon (17) : le grand bassin en forme de T est prolongé par un escalier d'eau. Depuis sa terrasse, le visiteur découvre la relation spectaculaire entre le château et le jardin.**

Jardins du château de Hautefort

l'art des parterres (24)

Le fils du premier marquis de Hautefort, Jacques-François, fit élever le château actuel, dont la construction s'étend de 1640 à 1680 sous la direction de l'architecte lorrain Nicolas Rambourg. L'incendie qui ravagea en août 1968 le grand corps de logis n'a pas eu raison de la volonté déterminée de la baronne de Bastard, qui le restaure entièrement, avec l'aide technique de l'architecte Froidevaux. Les jardins classiques, disparus, avaient été entièrement remis en état à partir de 1929. Sur les terrasses nord, sud et est, les jardins à la française se déclinent sur 2,5 hectares.

En 1975, pour atténuer l'austérité de la façade nord, la terrasse reçoit un alignement de 20 ifs en forme d'obus et un motif de crénelage. Plus tard, Jean-Bernard Demaison, chef jardinier, reproduit au pied des murs un motif de frise grecque dont il avait tout simplement remarqué le dessin... sur une nappe en damassé. Au levant, une terrasse en quart de cercle reçoit la partie la plus complexe des jardins. Des décors de crosses, banquettes, coquilles, petits cônes et topiaires en forme de lampe de chevet ou de dôme occupent avec bonheur cet espace. Au centre, c'est un motif de fontaine végétale. Entre les deux grandes tours, des broderies dessinent les armes du château, où figurent les pales d'un moulin, des ciseaux à tondre les moutons et, de part et d'autre, un soleil couchant et un soleil levant. Douze *Magnolias grandiflora* taillés en espalier montent à l'assaut des murs de la terrasse de la cour d'honneur. Dessiné par Becker en 1955, un massif en forme de labyrinthe s'offre à la vue depuis les appartements du château. Un grand tunnel de verdure formé de thuyas du Canada plantés en 1975 longe le mur nord. « Avec leurs couleurs, les fleurs jouent un rôle considérable dans la lecture et la volumétrie des parterres », explique Jean-Bernard Demaison, qui recommande, en association avec les buis, des plantes de remplissage telles les sauges bleues, les zinnias, les bégonias rouges, les ageratums bleus, les dahlias nains ou les cannas. « Les annuelles, dit-il, ne doivent pas dépasser, ou dépasser de très peu la hauteur des bordures de buis ». D'autres plantes sont utilisées pour l'effet que produit la couleur de leur feuillage.

Renouvelés deux fois par an, les parterres reçoivent plus de 60 000 plants, dont les effets colorés créent une digne couronne autour de la demeure. Sur l'arrière, séparé du château par des douves sèches, s'étend un parc à l'anglaise aux longues allées sinueuses, dans un massif forestier de 25 hectares où dominent hêtres, épicéas, chênes, parmi lesquels ont été introduites des essences exotiques comme les cèdres du Liban, de l'Atlas et de l'Himalaya. C'est le paysagiste des légitimistes, le comte Choulot, qui le dessina au XIX^e siècle.

► Crosses, banquettes, topiaires en forme de dôme font chanter les couleurs des annuelles, dont la dominante varie au fil des saisons.







L'alternance de cyprès et de pins parasols sur la ligne de crête du coteau constitue « le signal » de Malagar.

L'italianisme dans la décoration des jardins



L'italianisme a toujours eu sa place dans les jardins. Dès le XVI^e siècle, de nombreuses statues originaires d'Italie, vendues à Bordeaux, sont souvent des marbres imités de l'antique. Au XVII^e siècle, le comte de Fumel commande pour ses jardins du château Barrault à Cursan, une statue d'Hercule Farnèse. Jusqu'au XIX^e, des Italiens proposent des sculptures inspirées de modèles classiques pour décorer les jardins.

Plusieurs siècles après, l'écrivain François Mauriac transpose dans son domaine de Malagar, un fragment d'Italie. Il y eut d'abord l'intervention de son grand-père qui réalisa les célèbres charmilles taillées en berceau à l'origine, puis celle de l'académicien, qui plante au sud-ouest de cet ensemble une longue ligne de cyprès et de pins parasols son « apport personnel » et peut-être la ligne de peupliers d'Italie. Le paysage des coteaux de Benauges, qui s'étend à perte de vue à l'est, est souvent comparé par François Mauriac à « une petite Toscane ».

En Dordogne, les jardins de la chartreuse de Conty, composés dès 1927 par son nouvel acquéreur, Maurice Savary, s'inscrivent également, avec leur grande allée de cyprès, dans ce même jeu de réf-



rence. À Vélaines, au cours du terrible hiver de 1956, après un long périple dans le sud de la France, un couple anglais s'arrête devant une ancienne ferme fortifiée. Il y bâtit à quatre mains un rêve italien, sur fond d'âme britannique. Près de Haux, autour de la maison noble d'Hautefage, quelques pins parasols et cyprès suffisent à créer un paysage toscan. Outre Garonne, sur les coteaux de Floirac, le jardin du Clozet, réalisé dans les années soixante, mêle des airs d'Italie et d'Orient. De nombreux cyprès y rappellent la forêt antique du Cypressat, qui poussait autrefois sur les coteaux de Cenon. Dans le Sauternais, architecture et paysage s'unissent pour exprimer un morceau de campagne italienne. Les voyages sont toujours déclencheurs de projets ambitieux : nourris par les splendeurs des jardins de la campagne romaine, les époux Taulet, propriétaires de la maison forte du Fréchou dans le Néracais, ont créé en 1992 sur une vaste terrasse, un jardin à l'italienne. Le résultat est étonnant.

**Jardin du Clozet
à Floirac (33).**

◀ **Jardins de la Chartreuse
de Conty à Saint-Germain-
de-Belvès (24).**

▼ **Jardin-terrasse du
château du Fréchou (47).**





Malagar

parenthèse toscane en Entre-deux-Mers (33)



La mythique allée de cyprès et de pins parasols du domaine de Malagar à Saint-Maixant (33).

Le 17 avril 1843, Jean Mauriac, négociant en « bois merrain », acquiert un domaine « au lieu appelé Malagare, consistant en maison de maître, de métayer et de prix-facteur ; trois grands chais, cuiviers et dépêches, terres laboureables, vignes, prairies, châtaigneraies, bordures de bois taillis, jardin et verger de la contenance d'environ 18 hectares ».

Cet extrait de l'acte de vente constitue le point de départ de la création de ce jardin-paysage, qui est en fait l'œuvre de plusieurs générations. La découverte dans les archives privées de factures des années 1878, 1890 et 1894 indique que Jacques et Claire Mauriac s'approvisionnaient régulièrement en arbres fruitiers et arbustes d'ornement chez le pépiniériste Jean-Alphonse Escarpit à Bordeaux.

En 1928, après la mort de sa mère, François Mauriac hérite de ce domaine, où il séjourne seulement à Pâques et à la saison des vendanges, cycle adopté par les notables bordelais depuis le XVI^e siècle. Le parc met en scène des points de vue variés vers le paysage alentour, à partir de fenêtres habilement ménagées. Au sud, côté cour, deux piliers délimitent le panorama qui fait la gloire de Malagar : « Que de fois ai-je décrit cette plaine où l'été fait peser son délire ! » écrit l'auteur. Les hautes charmilles, les allées ménagées entre deux murs de verdure, aujourd'hui « tondues », François Mauriac les a connues « formant un épais berceau ». Ces allées, qui existent encore, plongent en une majestueuse perspective sur le grand paysage de la vallée de la Garonne et « l'immense armée noire des pins » barrant la plaine landaise. Elles mènent à la terrasse-belvédère et au banc d'où François Mauriac s'enthousiasmait : « Tant pis ! J'oserai dire ce que je pense : paysage le plus beau du monde à mes yeux, palpitant, fraternel, seul à connaître ce que je sais, terre qui respire ! » C'est le lieu le plus symbolique de Malagar, où l'écrivain demeurait des heures dans le repos et la méditation.

Au sud-ouest de cet ensemble, longeant la crête du coteau, débute une longue ligne de cyprès et de pins parasols plantés en 1937 par François Mauriac et « que la rumeur attribue au retour d'un voyage de l'écrivain en Italie ». « Il les avait plantés contre vents et marées », me confiait Jean Mauriac en 2007. La plantation de cette ligne de cyprès avait fait scandale. Les paysans avaient reproché à François Mauriac leur ombre sur les vignes, attirant les oiseaux pillards de vendanges. Pour manifester leur désaccord, « ils avaient mis le feu aux cyprès ! ». Son frère Raymond baptisa les cyprès avec dérision « queues de rat ». « Dans la famille, nous les appelions aussi arbres cathédrales », poursuivait Jean Mauriac dans son entretien ; il se souvenait aussi que son père les arrosait au début avec une tonne d'eau tirée par un cheval.

François Mauriac jardinier ? « Il n'avait jamais tenu un sécateur dans sa main ! » me précisait-il avec humour.

Jardin de Casaque

à Lugos (33)



Rien n'existait à l'emplacement du futur jardin de Monique et François Didier, hormis un gros chêne, un pin et... un laurier-sauce. De vieilles souches et des grillages emmêlés de ronciers constituaient toute la richesse botanique de cet ancien airial landais baptisé « Casaque », où subsistaient quelques maisons de résiniers dont les plus anciennes dataient du XVIII^e siècle.

Avec la complicité de leur ami paysagiste, André Gayraud, le parti de la haie bocagère et des allées sinueuses fut d'emblée retenu, assurant ainsi une transition douce et heureuse avec l'environnement.

De leur goût pour l'Italie, les propriétaires ont retenu les formes taillées, qu'ils reproduiront par exemple dans l'hémicycle planté de *Quercus ilex*, essence répandue dans la forêt landaise.

70 variétés de rosiers et presque autant d'arbustes et d'arbres, parmi lesquels viornes, berbériss, nashis, pommiers d'ornement, cornouillers, photinias, viburnums, choisias, érables, platane pied d'éléphant, chêne à feuille de châtaignier, liquidambar, ont trouvé dans cette terre peu fertile, mélange de sable et d'humus, les nourritures nécessaires à leur épanouissement.

Elaboré dans l'esprit des jardins italiens, l'espace a été conçu pour recevoir les œuvres du sculpteur François Didier, dont l'inspiration se nourrit du répertoire propre aux jardins antiques, renaissants et baroques. Son goût pour la sculpture florentine du *Quattrocento* en fait un artiste original, doué d'une parfaite maîtrise de la matière, qu'elle soit issue de matériaux naturels comme le marbre, l'argile, ou de métaux plus précieux comme le bronze. Ses œuvres s'y expriment toujours sur un ton réaliste, parfois familier et malicieux.

Gloriette d'inspiration florentine, réalisée par le sculpteur François Didier.

Nymphées, hermès, fontaines, pavillon de jardin, animaux fantastiques et statues en ronde-bosse peuplent avec bonheur ce jardin, où s'exprime une complicité narrative entre le minéral et le végétal. Cette ambiance donne à ce jardin de sculptures situé au cœur de la lande une âme et une atmosphère uniques.



Jardin de Casaque :
au détour d'une allée,
les statues d'Œdipe et
d'Antigone, œuvres du
sculpteur François Didier.







Un escalier et deux cyprès apportent une note italienne à cette partie du jardin.

Les jardins de Sardy à Vélignes (24)

Le terrible hiver de 1956 est présent dans toutes les mémoires... Betty et Bertie Imbs recherchaient alors une propriété en France, mais les végétaux de la Côte d'Azur étaient anéantis par le gel, et la campagne avait un air de désolation extrême. Comme guidé par une intuition, le couple anglais s'arrête à Vélignes, petite commune située à mi-chemin entre Saint-Émilion et Bergerac. Ils ont un véritable coup de foudre pour Sardy, où tout n'est alors que friches et broussailles. L'existence de trois sources dans le domaine n'est pas étrangère à leur choix.

Lui est un passionné d'architecture, elle s'intéresse aux couleurs et connaît parfaitement la botanique.

D'Italie, d'Espagne, d'Irlande et d'Angleterre, ils rapporteront des idées. Leur ami Louis Aublet, professeur à l'école des Beaux-arts de Paris et Grand Prix de Rome, propose l'idée d'un jardin à l'italienne; mais, nostalgique des jardins anglais, Betty impose son goût pour les *mixed borders* plantées de vivaces, et les formes arrondies. De ce compromis de style et de cette fusion d'idées, naîtra le charme romantique de Sardy, à mi-chemin entre le jardin florentin et le parc anglais.

Jacques Desmarts, pépiniériste à Bergerac, éminent spécialiste du *lagerstroemia*, participe à cette création et au choix des végétaux.

Les années passent; se succèdent les hivers destructeurs de 1985 et 1987. À la mort de Betty, Frédéric Imbs, son fils, prend en charge la renaissance du jardin, lien vivant entre le passé et le futur.

Sur fond d'oliviers de Bohême et de topiaires d'ifs, les plantes vivaces au pied du rocher se mêlent aux plantes de rocailles. Plantés dans un apparent désordre, quelques cyprès parsèment le vallon, tel un bout de campagne toscane. Installée sur un éperon calcaire, la maison aux volets bleus forme, avec le chai et le pigeonnier, un fer à cheval qui s'ouvre en surplomb d'un bassin. Cette pièce d'eau de forme rectangulaire, aménagée dans un ancien vivier, occupe la terrasse intermédiaire et constitue l'épine dorsale du parc. Tout l'esprit du jardin s'y reflète.

Précédée par une allée de charmes, la demeure, bâtie en étroite symbiose avec le rocher, répond au petit belvédère entouré de chênes centenaires placés sous la protection de saint Fiacre, patron des jardiniers. Là, le « banc de sagesse » est l'endroit rêvé pour la méditation.

Bignones, nepetas, perovskias, lavatères arbustives et lauriers-roses apportent l'été des notes colorées qui contrastent avec les nuances des gris et des verts. Le jardin se prolonge un peu plus bas par un verger et une grande prairie, au centre de laquelle se trouve un grand bassin carré garni de nénuphars blancs. Au-delà, prairies et bois, tout en courbes et vallons, poursuivent leur course jusqu'à la Dordogne. C'est sans doute l'alliance réussie entre le jardin et la campagne qui révèle mieux encore la beauté de Sardy.

Les parties anciennes du jardin se situent dès l'entrée du domaine avec « l'avenue d'arrivée », plantée de charmilles au milieu du XIX^e siècle, mentionnée en 1884 par José Maria de Hérédia. L'accès au domaine se faisait également directement par la vallée, le long d'un parcours sinueux planté de grands charmes qui furent un temps taillés.



L'ancien vivier borde l'à-pic de la falaise calcaire où s'étagent de petites scènes colorées.

Les jardins du manoir d'Eyrignac à Salignac (24)



Aménagée autour d'une fontaine, une roseraie-belvédère dialogue avec le paysage alentour. C'est une des dernières réalisations des jardins d'Eyrignac.
Photo jardins d'Eyrignac, Éric Sander.

Le manoir d'Eyrignac ne s'offre pas d'emblée aux regards. Si le site n'était pas soigneusement indiqué, on ne parviendrait pas à le débusquer, en traversant les bois de chênes à l'écart des grands chemins touristiques du Périgord noir. C'est à Louis-Antoine Gabriel, marquis de Costes de la Calprenède, que l'on doit la création d'un premier jardin dans la seconde moitié du XVIII^e. Si son tracé reste mal connu, en revanche, quelques éléments d'architecture, pavillon de repos, pièces d'eau, fontaines, vasques et sculptures signent son importance.

Au XIX^e siècle, Eyrignac n'échappe pas à la mode des jardins anglais, avec son vocabulaire un peu répétitif d'allées serpentine, parterres fleuris et bosquets d'essences exotiques, dont palmiers et bambous, lesquels apportaient dans ce coin de Périgord une note quelque peu insolite.

À une époque où les jardins, en dehors de ceux de Le Nôtre, n'avaient que peu d'admirateurs, Gilles Sermadiras de Pouzols de Lile compose, dans les années 1960, un nouveau jardin d'une facture très personnelle où se mêlent des courants italiens, français et anglais.

Le point d'accroche du jardin demeure la maison noble, construite en 1653 par Antoine de Costes de La Calprenède, conseiller au présidial de Sarlat. Deux pavillons, l'un abritant la chapelle, l'autre un pigeonnier, rappellent les anciens privilèges de la noblesse.



La taille rigoureuse des topiaires accélère la perspective de « l'allée des charmes », univers presque essentiellement cubiste.
Photo jardins d'Eyrignac.



Photo jardins d'Eyrynac.

Paradoxalement, l'accès au jardin se fait après avoir traversé le paddock, évocation de l'hippodrome antique. En descendant un peu, le regard est aspiré par l'« allée des charmes », savante et saisissante imbrication de cylindres d'ifs et de rampes de charmes, dont l'écriture rappelle l'allée de contreforts sous la terrasse de Pitmedden Castle en Angleterre. Ce couloir végétal, en une perspective feinte, relie le jardin à un bosquet au bout duquel un pavillon chinois est habillé de rouge. Entre les deux, une chambre verte abrite la piscine. Un peu plus bas, une rotonde de charmes percée de fenêtres dévoile, morceau par morceau, la campagne environnante. Dans le prolongement, l'« allée des vases », assemblage réussi du végétal et du minéral, s'agrément d'une fontaine du XVIII^e siècle distillant son eau dans un sarcophage du haut Moyen Âge. Au-delà d'une grille, « le rond-point de repos » forme un écrin de verdure à la statue énigmatique du « Dieu du temps qui passe ».

Ce qui fait l'inoubliable ici, c'est la théâtralité un peu baroque du « jardin français » installé face à la demeure, agissant sur l'esprit comme une scène de théâtre à l'italienne.

La séduction d'Eyrynac repose aussi sur ces jeux d'ombre et de lumière, cette monochromie nuancée selon les caprices du ciel.



Jardins du château de Gontaud de Nogaret (47).

Achevés en 2009, ces jardins proposent une interprétation des jardins médiévaux et de la Renaissance. Treilles, fontaine, verger, jardin de simples se déclinent autour d'un beau logis construit à la fin du XV^e siècle.

Les jardins de notre temps



Après avoir marqué un net ralentissement dans les années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, la création des jardins reprit dans les années soixante. On s'intéressait davantage à l'architecture des châteaux qu'au patrimoine végétal. Et, à l'exception des grands domaines princiers ou royaux comme Chantilly ou Versailles, les jardins avaient peu d'admirateurs. Les paysagistes et les urbanistes parlaient surtout d'espaces verts, terme vide de sens évoquant surtout la pelouse étale. Les jardins d'Eyrignac furent créés en 1960, à contre-courant de cette idéologie. Gilles Sermadiras, son propriétaire, compose un jardin où l'art topiaire reprend ses droits.

Effet direct de cette renaissance, les jardins privés s'ouvrent peu à peu au public. Le label « Jardin remarquable » décerné par le ministère de la Culture et de la Communication, et localement par la Société d'horticulture de la Gironde, a permis le développement d'un tourisme de jardins à l'échelle de l'Aquitaine.

Dans le Périgord, les jardins suspendus de Marqueyssac et ceux de l'Imaginaire à Terrasson, constituent de véritables partenaires de l'économie touristique locale. Dans l'Entre-deux-Mers en Gironde, Ginette Nadal et Marie-José Degas furent les premières jardinières à ouvrir la porte de leur domaine. En Béarn, Marie-Joseph Teillard avait créé dès 1984, autour d'une maison noble, un petit conservatoire de légumes et de fruitiers anciens.

Parallèlement à ces jardins de plaisir, une nouvelle tendance émerge : le jardin historique. Une crise « aigüe de médiévisme » s'est répandue assez récemment en France, de villes en campagnes et de châteaux en abbayes. Quel avenir pour ces jardins détachés de leur propre histoire ?

Près de Frontenac, dans le cadre romantique des ruines de la Commanderie hospitalière de Salles-bruneau, les Recherches archéologiques girondines ont reconstitué, dans un ton juste, un jardin de simples où poussent plus de 45 plantes médicinales, aromatiques et condimentaires. Depuis cette création, le lieu vit une autre histoire.

Aujourd'hui, celle des jardins se poursuit. L'éclectisme renaît avec une nouvelle écriture. Dans les zones pavillonnaires, le jardin est conçu comme un espace dédié aux loisirs familiaux (jeux d'enfants, piscine, barbecue pour rencontres conviviales) mais aussi aux nécessités diverses du quotidien (stockage des salons de jardin, bricolage, étendage). Les zones consacrées à l'esthétique des jardins sont affaire de goûts, de choix, plus ou moins influencés pour la multiplication des jardineries, des revues, des émissions de télévision, par la capacité économique, le temps disponible à y consacrer avec ou sans enfants. Lesquels y apprendront à brasser la terre, semer, planter, accompagner la venue des jeunes pousses fragiles avant que ne vienne la récompense d'une floraison ou d'une modeste récolte.

Les jardins de l'Imaginaire à Terrasson-la-Villedieu (24)

Plutôt que réaliser un jardin catalogue de cultures, Jean-Pierre Delmon, maire de la commune de Terrasson-la-Villedieu, choisit un jardin contemporain. À l'issue du concours international qu'il lança en 1992, sur le thème des « Jardins du monde ou de l'humanité », la candidature des paysagistes Kathryn Gustafson et Philippe Marchand fut retenue.

À l'origine, ces jardins, accrochés à flanc de coteau surplombant la vallée de la Vézère, comportaient une prairie, les traces d'une ancienne ferme, et un bois de chênes sur environ 6 hectares. La paysagiste, refusant d'emblée l'anthologie, imposa une grammaire délibérément contemporaine. Très influencée par le mouvement écologiste américain, Kathryn Gustafson choisit de traiter ce paysage comme « un corps organique », tout en le révélant.

Le mouvement est le grand thème de ses travaux : ondulation du relief, omniprésence de l'eau, qui court, jaillit ou tourne, utilisation des forces du vent qui agitent des cloches ou des girouettes, bruissement des végétaux, alternances entre le « sonore et l'hydraulique ».

Il faut mériter l'entrée de ce jardin, auquel on accède par un chemin abrupt bordé de buis taillés. Le visiteur est alors divertí par de minuscules cascades bruissantes qui s'échappent des escaliers d'eau installés sur le talus. À la manière japonaise, on découvre de l'autre côté un paysage qui descend vers la ville.

Associé à des technologies nouvelles, le vocabulaire traditionnel des topiaires, labyrinthes, tonnelles et théâtre de verdure investit le jardin. L'architecte britannique Ian Richie a dessiné une innovante serre froide. Un étrange mur de gabions fait de grandes pierres brutes du pays retenues par un maillage d'acier inoxydable est habillé de citronniers.

Comme une évocation colorée et parfumée des jardins de Babylone, la roseraie compte plus de 2 000 rosiers accrochés à une structure métallique.

Dans un ancien bois sauvage, une très longue lame dorée suspendue dans les airs évoque « le fil invisible qui, selon la tradition japonaise, relie, dès leur plus jeune âge, ceux qui s'aimeront un jour ».

Puis, naissant dans l'horizon, un long canal d'irrigation s'enfonce dans la colline, conduisant à un véritable orchestre aquatique. Plus loin, sur un talus planté de graminées, les dessins gravés sur cinq grandes pierres sollicitent l'imagination.

Dans la ville ancienne, des « fragments de jardins » des XVII^e et XVIII^e siècles poursuivent ce travail d'identité culturelle.

Très présente dans les jardins antiques et de la Renaissance italienne, l'eau est une autre constante dans l'art de Catherine Gustafson. Ici, elle forme une forêt de 120 jets sur une vaste plate-forme minérale.





Jardins de Marqueyssac à Vézac (24).

Les travaux de restauration entrepris en 1996 sous la direction de Kléber Rossillon permirent de dégager le château de la forêt et d'ouvrir 6 kilomètres d'allées. Les buis, plantés cent quarante ans auparavant, avaient envahi les massifs, qu'ils soulignaient autrefois. Il fallut retrouver les structures de l'ancien jardin, revenu à l'état sauvage. On prit la décision de réduire les buis à 40 centimètres de hauteur. Leur système racinaire très développé permit une reprise spectaculaire, qui incita les propriétaires à les conserver. Il fut alors décidé de créer un jardin de topiaires tout en préservant l'esprit du XIX^e siècle, à savoir les anciens massifs bordés de rocailles, plantés de yuccas. Aujourd'hui 150 000 buis occupent les 22 hectares du parc. Une création contemporaine, intitulée « le chaos de buis », projette les jardins de Marqueyssac dans le XXI^e siècle. Photos jardins de Marqueyssac.



Les Clos d'Eugénie

à Eugénie-les-Bains (40)

Michel et Christine Guérard, conseillés par le pépiniériste André Gayraud et le paysagiste Guillaume Pellerin, ont créé un ensemble de jardins à thème d'une grande fraîcheur et sensibilité.



C'est en 1861, au cœur du Tursan, que fut créée la commune d'Eugénie-les-Bains, à partir d'un quartier de Saint-Loubouer. L'impératrice Eugénie ayant apprécié la vertu de ses eaux, fit à la nouvelle agglomération l'honneur d'en être la marraine.

Michel et Christine Guérard, conseillés par leurs amis, le pépiniériste André Gayraud et le paysagiste Guillaume Pellerin, ont entrepris depuis plusieurs années la création d'un ensemble de jardins à thèmes. L'idée : toujours surprendre le visiteur, solliciter l'esprit, éveiller les sens à n'importe quelle heure du jour et dans n'importe quel endroit du parc.

Parc qui connaît aujourd'hui une véritable renaissance, où l'art des jardins tient une part immense. Le dernier en date vient d'être aménagé dans la partie arborée du parc, face à l'établissement thermal. Ici, on a choisi d'ouvrir entre les platanes une longue perspective en direction du village, vaste coulée de lumière qui se reflète dans un escalier d'eau.





Ce geste est séduisant par la fraîcheur que dégagent le mouvement continu de l'eau et les plantations de sous-bois disposées le long de ce grand axe, dont le centre est traversé par la poétique « allée des Ondes ». Campanules bleues, hostas, iris, anémones japonaises, géraniums vivaces, phlox, liatris, eremurus, helxine, arums et perovskias, composent la palette de couleurs.

Un bassin circulaire planté de nymphéas, comme un vaste miroir d'eau, reflète les couleurs du ciel au fil des saisons. Des galeries de verdure dessinent tout autour des promenades, où le regard s'arrête sur un buste, peut-être celui de l'impératrice Eugénie ?

D'époque Napoléon III, la sensuelle « Nymphé des sources » installée à l'orée du jardin, participe à la mythologie du lieu.

Le « Jardin de la ferme thermale », terminé en 1998, est une évocation revisitée du jardin de la haute Lande. Sur sa palissade en bois de châtaignier s'appuient des rosiers anciens et des pommiers taillés en palmettes.

**Près de la ferme thermale,
un jardin recréé dans
l'esprit d'un potager
d'airial landais.**

Les jardins du château de Viven

une restauration exemplaire (64)

Enthousiasmée par le site et la vieille demeure, Jeanne-Emma Graciet devient propriétaire du château de Viven en 1982. « Je cherchais une ferme de caractère. Un jour, on m'a proposé un château que j'ai accepté de visiter... » Pourtant, ce qui allait devenir plus tard le parc et la pièce d'eau « n'était qu'un pré où broutaient paisiblement des vaches. Des arbres poussaient même dans le bassin sans eau ».

L'aspect rustique du corps de logis avec sa toiture en croupe très élevée et ses vastes communs avait aussi guidé son choix.

C'est par une allée bordée de tilleuls, platanes et marronniers que l'on atteint le château, construit à partir de 1750 pour Jean César II de Mesplès. Dans les sous-bois pousse une collection d'azalées et de rhododendrons. Sur la gauche en entrant, une bordure de rosiers fuchsia de la variété Emera souligne un ancien vivier du XVIII^e siècle en forme d'œuf construit en briquettes. Plus loin, une guirlande fleurie inspirée des jardins de Bagatelle épouse l'arrondi d'une gloriette.

Un chêne âgé de 300 ans domine de sa masse imposante les bâtiments agricoles construits perpendiculairement au château. Une collection de camélias et d'hortensias offre une transition heureuse avec le bois voisin, où s'enroulent quelques rosiers lianes. Plus loin, la variété Domaine de Courson fleurit un manège de roses et complète les 500 variétés présentes à Viven.

Façade postérieure, le jardin français, installé sur une terrasse, offre au regard ses figures géométriques, dont une grande croix de Malte. Sauvés des hautes herbes et des lierres, 12 vieux buis – qui ont l'âge du château – sont taillés aujourd'hui en forme de kouglof, pour le plaisir des yeux. Gérard Coze, un ami de la famille, architecte des Bâtiments de France, réalise le dessin des parterres et de la tonnelle, installée sur une ancienne tour défensive du premier château. Depuis celui-ci, qui domine la vallée du Luy de France, on peut apercevoir le pic du Midi de Bigorre, un privilège qu'ont souvent les belles demeures du pays.

Bégonias roses et blancs soulignent les motifs du parterre, qui semble posé sur le sol avec la même légèreté qu'une pièce de tissu. Au-delà, se poursuivent le verger planté de fruitiers du pays et le traditionnel potager, et en contrebas, émerge un pigeonnier du XVII^e siècle de forme hexagonale à capitelle, en colombage et briques. La toiture à six pans de tuiles plates est surmontée par un lanterneau d'envol.

Sur la terrasse supérieure, un labyrinthe de buis planté en 2000 et inspiré par une sculpture d'un caisson de la galerie du château de Dampierre-sur-Boutonne (Charente-Maritime), révèle son tracé complexe d'allées.

La réussite de la restauration de ce jardin doit beaucoup à la sensibilité et à l'intuition de sa propriétaire, qui met chaque jour tout en œuvre pour concilier beauté, équilibre et harmonie dans le respect du lieu et de son histoire.

► Le château de Viven : sa toiture en croupe est caractéristique des demeures du Vic-Bilh. Un ancien vivier transformé en pièce d'eau borde l'allée d'arrivée.

▼ Les anciens parterres de buis sauvés des hautes herbes ont retrouvé la beauté de leur dessin. À l'angle d'une terrasse, une gloriette en fer forgé épouse le tracé d'une ancienne tour.







Le jardin-roseraie
de Boissonna à
Baleyssagues (47).

À quelques pas du château médiéval de Duras, sentinelle sur la vallée du Dropt, au milieu du plus grand verger de noisetiers français, s'étend un jardin de roses. 450 variétés fleurissent les six jardinets qui composent le domaine. Les mains du jardinier se devinent à peine. Là encore, quelques cyprès de Provence ponctuent le jardin, sans lui donner de caractère trop méridional.

Jardin du Baqué à
Mongaillard (47).

Ce jardin, créé en 1986, fut composé à partir d'un chêne quatre fois centenaire répertorié « Arbre remarquable ». Il est le point de départ, le « nombre d'or » des nombreuses perspectives qui traversent ce jardin d'inspiration anglaise, où la lumière s'infiltre avec une étrange et infinie douceur. Des murets, construits en pierre sèche, sont colonisés par une flore parfois inattendue. C'est comme un léger pastel. Tout semble posé sans qu'il y ait une possible retouche.



Jardin du château de Momas

le blanc comme couleur (64)

Quand Marie-Joseph Teillard s'installe dans le Béarn en 1984, la vieille maison noble des seigneurs de Momas n'était qu'une ruine. « *Il n'y avait que des ronces et des orties quand je suis arrivée ici* », annonce-t-elle avec un grand sourire. Les habitants du village avaient pris l'habitude de nommer « château » cette grosse demeure construite sur une motte féodale du IX^e siècle. Destinée probablement à être détruite, cette maison séduit la nouvelle propriétaire, qui souhaitait pour sa retraite « revenir à la terre ». Enfant, elle entretenait déjà son « petit carré » sur les conseils éclairés des jardiniers de la propriété familiale, située près de la grotte de Lourdes.

Les premiers coups de bêche sont pour le jardin de 7 000 m². En faisant appel à la mémoire des anciens jardiniers, elle en restitue le tracé primitif.

« *Je n'allais pas imiter les jardins de Versailles, cela aurait été absurde* ». Ainsi choisit-elle plutôt de « *reconstituer un jardin assorti à la demeure* », en créant d'abord un vaste espace enherbé devant la maison, qu'elle désigne sous le nom de « préau ». Plusieurs frênes deux fois centenaires apportent une ombre légère sur ce vaste carré de pelouse bordé de massifs de plantes vivaces.

Aujourd'hui, plus de 1 000 variétés de fleurs et de légumes, dont beaucoup sont aujourd'hui oubliés, forment un petit conservatoire botanique extrêmement instructif.

Aux côtés des vieux poiriers et pommiers prospèrent des légumes insolites : le pois à cosse violette, l'épinard perpétuel, l'oignon rocambole, les *baraganes*, les pois carrés, les épinards fraises rapportés par les légions romaines, les concombres arméniens, la mandragore, mais aussi les christophines, ou chaillotes, ainsi que le « jambon du pauvre », sorte de salsifis dont le goût rappellerait celui du jambon.

Dans le verger, sont plantées de vieilles variétés de fruitiers comme Sang de boueilh (sang de bœuf), la Roussane de Monein, célèbre pêche du pays Béarnais. Les fruits ne manquent pas : mûres-framboises, babakos venus d'Amérique du Sud, pepinos, bananiers roses et kiwis.

Depuis les marches du perron on devine le Pic du Midi d'Ossau. « *100 kilomètres de vue vers la montagne* », aime rappeler Marie-Joseph Teillard.

Devant l'ancienne maison noble s'étend un carré de pelouse appelé le « préau ».





Le jardin de la Souloire à Saint-Germain-du-Puch (33)



Autour du premier plan d'eau creusé en 1978, un savant mélange d'arbres indigènes et d'essences exotiques offre au printemps et à l'automne un magnifique tableau.

Au fond d'une petite vallée où coule la Souloire, au cœur de l'Entre-deux-Mers, s'étend sur 4 hectares un jardin aux airs de Louisiane. C'est sans doute l'enchevêtrement des espèces indigènes et importées qui produit cette impression de dépaysement. Élément principal de la composition, le plan d'eau creusé en 1978 abrite sur son île une gloriette – dénichée à une foire-exposition de Bordeaux –, d'où l'on peut surprendre ragondins et oies d'Égypte. Des érables, dont un très beau spécimen d'*Acer dissectum*, des *Nyssas sinensis* et *Nyssas sylvatica*, des liquidambars créent en automne une magie de couleurs virant au vieil or. Spontanés en Asie méridionale et en Amérique du Nord, les nysas dédiés à la nymphe des eaux, trouvent ici toute l'année le sol humide nécessaire à leur survie. Peu d'arbustes attirent autant l'attention par leurs petits

bouquets de fleurs banc-vert en été, et leurs feuillages cramois en automne.

30 variétés de magnolias mêlés aux cotinus, métaséquoias, davidias, tilleuls, ginkgos et cyprès chauves se partagent ce milieu humide, entretenu par de nombreux petits cours d'eau et sources qui autrefois faisaient tourner les roues de l'ancien moulin à eau. Cette immense réserve d'eau entretient l'hiver un microclimat doux, favorisant l'été une végétation exubérante.

Les nénuphars jaunes (*Nuphar lutea*) ont envahi peu à peu tout l'étang, qu'ils partagent avec des variétés cultivées issues des établissements Latour-Marliac.

De l'autre côté, bordant la forêt, un sentier disparaît dans les bambous vers le Jardin de Louisiane, élaboré en souvenir d'impressions de voyage. Des *Alengiums platanifolium*, petits arbres originaires d'Asie, se couvrent l'été de petites fleurs blanches très odorantes.

Au nord de l'ancienne demeure du meunier s'étend le Jardin blanc, éclairé par les choisyas, les hydrangeas (*Hydrangeas quercifolia* et *paniculata*) et les viburnums.

Sur l'arrière du moulin, les *Gunneras manicata*, précédés de l'imposante berce du Caucase, envahissent les berges d'un petit cours d'eau que l'on croirait sorti d'une carte postale de Sumatra. Compagnons des grands jardins, les sureaux (*sambucus*) des variétés *nigra*, *purpurea* et *aurea*, apportent leurs délicates floraisons rosées ou blanches crémeuses. Au printemps, les glycines et les clématites sont spectaculaires. Tous les arbres bordant l'étang portent leurs lianes et la magie de ce jardin réside bien dans ces alliances de végétaux, ces cascades de fleurs odorantes que l'on croirait extraites d'un tableau de Giverny.

L'automne, tout autour de la pièce d'eau, les cornus, liquidambars et érables offrent une constellation de jaune d'or virant au pourpre incandescent.

De savants mélanges de feuillus et de conifères, comme composés par un peintre en fonction de la palette végétale, proposent selon les saisons de nouveaux accords colorés. Un nouveau plan d'eau a vu le jour en 2000, en amont de son vieux moulin.

Le Jardin botanique à Bordeaux (33)



Depuis le début du XVII^e siècle, l'emplacement du Jardin botanique de Bordeaux n'a cessé de changer de place au gré de l'urbanisation et des opportunités diverses.

Les Bordelais pouvaient-ils imaginer qu'un jour leur jardin botanique s'installerait sur la rive droite à la Bastide? Pourtant, en 1997, c'est sur un terrain de 600 mètres de long et 100 mètres de large qu'il fut décidé de l'implanter. D'abord vécue comme une contrainte, cette bande de terrain permit à l'architecte paysagiste Catherine Mosbach et à l'architecte Françoise-Hélène Jourda de créer de nombreux angles de vue sur la ville et d'innover en matière d'aménagement. Depuis vingt-cinq ans, la France n'avait pas connu un projet d'une telle ampleur pour un jardin botanique.

Son concept innovant rompt avec la tradition des jardins botaniques classiques, essentiellement fondés sur la classification des plantes. Écologie, développement durable, pédagogie et savoir en sont les axes forts.

Le jardin est découpé en 6 univers-paysages : un champ de culture de 44 parcelles ; la galerie dite « des milieux caractéristiques de notre région » ; le sentier des pionnières, dont la structure repose sur des stères de bois colonisés par les plantes ; l'allée des plantes, royaume des lianes et des vignes ; enfin le jardin aquatique, présentant des collections de nénuphars et de plantes d'eau.



Sans nuire à la démonstration scientifique, la qualité du trait du dessinateur met en valeur les circulations du jardin d'eau, les supports pour plantes, les allées, le mobilier et les clôtures.



Les quais jardinés de Michel Corajoud, Bordeaux (33).

En jardinier consciencieux le paysagiste, Michel Corajoud a installé ses plates-bandes colorées et ses « feuillées » le long des quais. Cette création paysagère en bordure de Garonne s'étend sur une bande de 4 kilomètres soit une surface totale de près de 40 hectares. Le parc des berges de Saint-Michel atteint à lui seul 5 hectares, soit la taille du Jardin public.

Cet immense vélum vert est interrompu face à la place de la Bourse par le Miroir d'eau, mêlant dans « une apparente profondeur, le ciel, le bâti et les vivants ». De chaque côté, dans un feu d'artifice de couleurs vives, se déploie une série d'espaces jardinés en lanières.

Quai des Chartrons, les plantations d'arbres en lignes discontinues produisent un agréable mouvement d'ombre et de lumière, dans un enchaînement de plages de dimensions et d'intensités différentes. Une grande diversité d'essences d'arbres a été choisie en fonction de leur port, de leur texture et surtout de leur aptitude à magnifier les effets d'ombre.

Sorbier blanc, chêne vert, néflier, érable ont été choisis pour leur densité, d'autres comme le charme, le zelkova, le cédrelier, le micocoulier, le tulipier pour leur ombre épaisse et fraîche. Devant les ensembles remarquables, le choix s'est porté plutôt sur des sujets à ombre plus légère. Le cytise, l'arbre de Judée, le virgilier, l'albizzia procurent déjà une ombre en pointillé qui embellit les façades du XVIII^e siècle.



Mur végétal, square Vinet, Bordeaux (33).

Patrick Blanc n'est plus inconnu du grand public. L'émission Ushuaia de Nicolas Hulot a permis de mieux connaître le talent de cet agronome botaniste passionné par les plantes de sous-bois et les plantes tropicales. Remarqué déjà en 1994 à l'occasion du festival de Chaumont-sur-Loire, son concept de jardin vertical proposait une réponse au problème des jardins en milieu à forte densité urbaine. Le mur végétal ne nécessitant qu'une faible emprise au sol, il s'oppose aux jardins classiques type enclos dévoreurs d'espace. Il est comme une falaise naturelle où fleurs et végétation combinent couleurs et textures, comme une véritable « tapisserie végétale ».

Le square Vinet, jusque-là fréquenté par les enfants et quelques habitués du quartier, devient un lieu incontournable des promeneurs et des touristes curieux.

Le plan d'ensemble a été confié à Michel Desvignes, urbaniste-paysagiste auteur du Plan Vert de la ville de Bordeaux. Un espace de jeux dédié aux enfants complète ce nouvel éden niché entre la rue du Cancéra et la rue Maucoudinat.

Il n'y a pas de mystère dans ce jardin. Le principe, très simple, repose sur trois éléments : une structure métallique recouverte de PVC est équipée d'un feutre en polyamide épais de 3 millimètres et de poches permettant aux racines des plantes de se développer en l'absence de substrat naturel.

Ce mur végétal est à considérer comme une œuvre d'art vivante en perpétuel devenir.

Le jardin japonais de Nansouty à Bordeaux (33)

Le jardin, conçu en 1993 par un architecte d'intérieur bordelais, offre une petite synthèse des jardins d'Extrême-Orient. Dans sa faible superficie, seulement 100 m², il reconstitue à lui seul un abrégé du monde, dans l'esprit des jardins de l'époque Nara (710-794). Un seul coup d'œil suffit à découvrir une infinité de détails et une profusion d'ombres, qui se déplacent lentement avec le soleil. Entouré d'un petit cours d'eau, un pavillon en teck du XIX^e siècle importé d'Indonésie invite à la cérémonie du thé. La forme de sa toiture-pagode, réalisée en bardage de cuivre, apporte une sérénité tout asiatique au jardin. Son plafond, orné de caissons colorés, s'enrichit de motifs du répertoire indochinois.

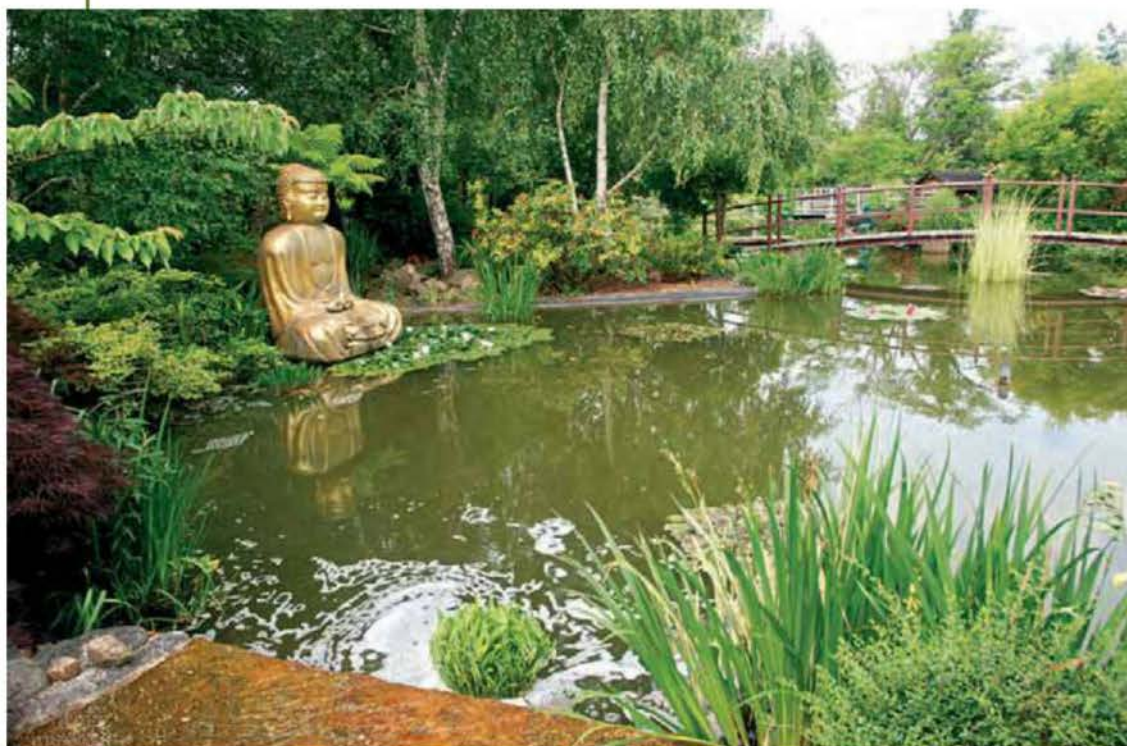
Ici, une fontaine en pierre gravée d'un idéogramme, là, une authentique lanterne japonaise en pierre volcanique posée sur un rocher, contribuent à créer une atmosphère propice à la méditation. L'esthétique du jardin mêle harmonieusement des plantes rampantes (mousse, helxine) et des formes taillées (fusains dorés, pittosporums). Un cèdre pleureur est travaillé en plateaux. Les pierres qui jalonnent la « rivière » ont comme le petit pont de pierre une signification et un positionnement précis. La plus grosse symbolise l'axe du monde, et le petit pont, le passage du monde des vivants à celui de l'au-delà. Le gravier symbolise toutes les valeurs affectives et la lumière de l'esprit, celles de l'intuition et de la révélation. En sortant du jardin, le visiteur retrouve surpris les rumeurs de la ville et ces longues rues un peu tristes bordées d'échoppes.

L'effet de surprise survient après avoir longé une rue bordée d'échoppes et le passage un peu obscur d'une ancienne écurie.





Jardin de type
Karesansui créé en
1992 par Michel
Benjamin et Francis
Bouquillon dans
l'enceinte du
château de Pitray
à Saint-Seurin-de-
Prats (24).



Les jardins de Beauchamps
à Marmande (47).

Conçus par Alain Jay
dans les années quatre-
vingt-dix sur une ancienne
pépinière, ces jardins
proposent une suite
d'espaces paysagers
inspirés de différentes
régions du monde, et
notamment du Japon.

Jardins médiévaux de notre temps

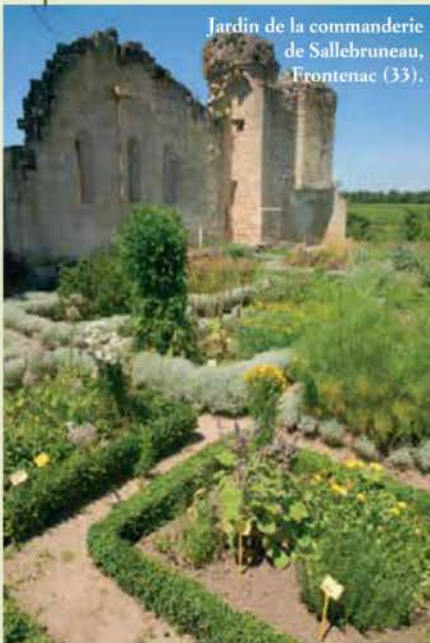
Fontaine Clos d'Eugénie,
Eugénie-les-Bains (40).



Jardin médiéval
de Tusson (16).



Jardin de la commanderie
de Sallebruneau,
Frontenac (33).



Jardin de Pierral,
Gradignan (33).



L'arrivée en force du Moyen Âge dans la culture contemporaine est à l'origine de la découverte des jardins médiévaux. Dans la presque totalité des exemples présentés ici, il s'agit de créations qui ne s'appuient sur aucune réalité historique ou archéologique sinon sur une imagerie empruntée dans les ouvrages spécialisés sur ce thème. Cette démarche n'enlève en rien la qualité esthétique et pédagogique de ces réalisations qui séduisent aujourd'hui bon nombre d'amateurs de jardins.



Le Fréhou (47).



Clos Serein,
Bordeaux (33).



Château de Pau (64).




Carte Patrick Mérenne.

Tableau synoptique des jardins d'Aquitaine

Cette liste de jardins par département n'est pas exhaustive.

En fonction de l'actualité de la recherche, les informations contenues dans ce tableau sont susceptibles de modifications.

* « J. R. » renvoie au label Jardin Remarquable attribué par la Direction régionale des Affaires culturelles d'Aquitaine.

*  Feuilles d'or décernées par la Société d'horticulture de la Gironde (Palmarès 2010).



DORDOGNE (24)

	COMMUNES	JARDINS-PARCS	CONCEPTEURS	ÉPOQUE	LABEL*
01	Bergerac	Parc Jean-Jaurès	Perdoux	fin XIX ^e siècle	
02	Castelnau-la-Chapelle	Parc du château des Milandes	Jules Vacherot	1908	
03	Domme	Jardins de Caudon	Jacques de Maleville	1810-1814	J. R.
04	Eymet	Jardins de Ponthet		XVIII ^e -XIX ^e siècles	J. R.
05	Florimont-Gaumier	Jardin de la Daille	Barbara et Dereck Brown	1985	J. R.
06	Hautefort	Parc du château d'Hautefort	Comte de Choulot	1853	J. R.
07	Issac	Jardins de Montréal	Achille Duchêne	début XX ^e siècle	J. R.
08	La Roche-Chalais	Parc de Galbrun	Eugène Bühler	fin XIX ^e siècle	
09	Lamonzie Saint-Martin	Château de Lamonzie	Eugène Bühler	vers 1880	
10	Lamonzie-Montastruc	Château Bellegarde	Perdoux		
11	Le Buisson	Jardins de Planbuisson	Michel Bonfils	1989	J. R.
12	Périgueux	Parc Gamenson	Paul Cocula	1913	
13	Saint-Cybranet	Jardins de l'Albarède	Serge et Brigitte Lapouge	1990	J. R.
14	Saint-Germain-de-Belvès	Jardin de la chartreuse de Conty	Maurice Savary	1930	J. R.
15	Saint-Médard-de-Mussidan	Château de Longua	Eugène Bühler	vers 1880	
	Saint-Médard-de-Mussidan	Château de Bassy	Perdoux	vers 1930	
16	Salignac-Eyvignes	Jardins du manoir d'Eyrignac	Gilles Sermadiras	1960	J. R.
17	Savignac-les-Églises	Château des Bories	Achille Duchêne	1912	
	Savignac-les-Églises	Mayac	Comte de Choulot	XIX ^e siècle	
18	Sourzac	Le Chauffourg	Tobie Loup de Vianne	1965	
19	Terrasson-la-Villedieu	Jardins de l'Imaginaire	Kathryn Gustafson	1996	J. R.
20	Thonac	Jardin du château de Losse		1990	J. R.
21	Trémolat	Jardin du Vieux Logis	Laure Kuoniam	vers 1994	
22	Urval	Château de La Bourlie		XVIII ^e -XIX ^e siècles	J. R.
23	Vélins	Jardin de Sardy	Betty et Bertie Imbs/ Louis Aublet	1956	J. R.
24	Vézac	Château de Marqueyssac		XIX ^e siècle/1996	J. R.

GIRONDE (33)

COMMUNES	JARDINS-PARCS	CONCEPTEURS	ÉPOQUE	LABEL
25 Arcachon	Parc mauresque	Paul Regnauld	1865	
26 Barsac	Château Nairac	Mollié	fin XVIII ^e siècle	
27 Blanquefort	Parc du château de Grattequina	Eugène Bühler	vers 1870	
Blanquefort	Parc de Majolan	Louis Le Breton	1871	J. R.
28 Bordeaux	Jardin japonais de Nansouty	Jean-Claude Bendrell	1993	
Bordeaux	Parc du château des Carmes-Haut-Brion	Louis-Bernard Fischer	vers 1860	
Bordeaux	Parc bordelais	Eugène Bühler	1888	
Bordeaux	Jardin botanique	Catherine Mosbach	2003	
Bordeaux	Jardin public (1 ^{er} tracé)	Ange-Jacques Gabriel	1746	
Bordeaux	Jardin public (2 ^e tracé)	L.-B. Fischer/J.-A. Escarpit	1856	
Bordeaux	Jardins du château Labottière	Étienne Lacotte	1770	
Bordeaux	Parc floral	Alain Ponceau	1992	
Bordeaux	Square Gambetta	Eugène Bühler	1868	
Bordeaux	Quais jardinés	Michel Corajoud	2008	
Bordeaux	Jardin de l'hôtel Frugès	Pierre Ferret	1927	
Bordeaux	Mur végétal square Vinet	Patrick Blanc	2005	
29 Bouliac	Parc du château de Macanan	Louis-Bernard Fischer	1874	
30 Cadaujac	Jardins du château de Malleret		XVIII ^e -XIX ^e siècles	
31 Cadillac	Jardins du château de Cadillac	Bernard Fonquernie	1985	
32 Cantenac	Château Kirwan	Famille C. Godard	vers 1870	
Cantenac	Parc du château Cantenac-Brown	Eugène Bühler	vers 1870	
33 Cenon	Parc du château de Camparian	Ferdinand Duprat	vers 1925	
34 Cussac-Fort-Médoc	Parc du château Lanessan		vers 1878	J. R.
35 Floirac	Jardin du Clozet	Famille Prévôt	1960	
Floirac	Domaine de Sybirol	Louis-Bernard Fischer	vers 1860	
Floirac	Domaine de Laburthe	Louis-Bernard Fischer	vers 1860	
36 Fronsac	Parc du château du Tertre	Louis-Bernard Fischer	vers 1860	
37 Frontenac	Commanderie de Sallebruneau	Recherches archéologiques girondines	1998	
38 Gradignan	Parc du château de Tauzia	Louis-Bernard Fischer	vers 1845	
Gradignan	Jardin de Pierral	Association ICARE	2004	
39 Grézillac	Jardin du château Bonnet	Léonce Récapet	début XX ^e siècle	
40 La Brède	Parc du château des Fougères	Jean-Alphonse Escarpit	1867	
41 Le Pian-Médoc	Parc du château de Malleret	Eugène Bühler	1873	
42 Labarde	Parc du château Giscours	Eugène Bühler	1875	
43 Léognan	Parc du château du Thil	Louis-Bernard Fischer	1850-1870	
Léognan	Château Malartic-Lagravière	Arnaud Péan	1997	
44 Lormont	Parc du château des Lauriers	Louis-Bernard Fischer	vers 1860	
45 Lugon	Jardin du Fond-de-l'Or	Jacques Lubet	1985	J. R.
46 Margaux	Parc du château Margaux	Yves-Toussaint-Catros/ Tobie Loup de Vianne	1810/1970	
47 Podensac	Parc du château de Chavat	Charles Bouhana	1914	J. R.
48 Marsas	Jardin La Canopée	René Gallet	1973	
49 Mazeres	Parc du château de Roquetaillade	Louis-Bernard Fischer	1865-1875	
50 Mérignac	Parc du château Chêne Vert	Étienne Lacotte	vers 1780	
Mérignac	Parc du château de Bourran	Louis Le Breton	1884	
51 Pauillac	Parc du château Bataille	Barillet-Deschamps	fin XIX ^e siècle	
Pauillac	Jardins du château Pichon-Longueville	André Gayraud	1989	

52	Pessac	Cloître de verdure du château Haut-Brion	Ferdinand Duprat	1955	
53	Portets	Jardins de Mongenan	XVIII ^e siècle		J. R.
54	Preignac	Jardins du château de Malle	Alexandre-Eutrope de Lur Saluces	vers 1720	J. R.
55	Pyla-sur-Mer	Jardin villa Téthys	Roger-Henri Expert	1927	
56	Sadillac	Château de Belloc	Bernard Lafon	1995	
57	Saint-Aubin-de-Branne	Jardins des Baobabs	Époux Ferrier	2002	
58	Saint-Émilion	Jardins du château L'Angélus	André Gayraud	1990	
	Saint-Émilion	Jardins du château Figeac	André Gayraud	1992	
	Saint-Émilion	Jardin secret de château Canon	André Gayraud	1985	
	Saint-Émilion	Parc du château Ripeau	Eugène Bühler	vers 1870	
59	Saint-Genès-de-Castillon	Parc du château Flojague	J.-A. Escarpit	fin XIX ^e siècle	
60	Saint-Germain-la-Rivière	Château de La Roque	Étienne Lacroix	fin XVIII ^e siècle	
61	Saint-Germain-du-Puch	Jardin de la Souloire	Marie-José Degas	1978	
62	Saint-Louis de Montferrand	Parc rural château Peychaud	Eugène Bühler	vers 1870	
63	Saint-Julien-Beychevelle	Jardins du château Beychevelle	Ferdinand Duprat	1928	
	Saint-Julien-Beychevelle	Parc du château Lagrange	Alain Provost	1983	
	Saint-Julien-Beychevelle	Jardins du château Ducru-Beaucaillou	André Gayraud	1988	
64	Saint-Magne-de-Castillon	Domaine de Franc	Bernard et Christine Garandeau	XIX ^e -XX ^e siècles	
65	Saint-Selve	Parc du château de Grenade	Eugène Bühler	vers 1864	J. R.
66	Saint-Yzans-de-Médoc	Château Loudenne	Georges Paradot	1990	
67	Sauternes	Parc du château Filhot	Louis-Bernard Fischer	1845	
	Sauternes	Château Raymond-Lafon	Francine et Pierre Meslier	1972	
68	Sauviac	Parc du château de Sauviac	Louis-Bernard Fischer	vers 1850	
69	Soulignac	Jardin de Lusseau	Ginette Nadal	1970	
70	Vayres	Jardin du château de Vayres	Ferdinand Duprat	1939	J. R.
71	Virelade	Parc du château de Virelade	Eugène Bühler	vers 1870	

LANDES (40)

COMMUNES	JARDINS-PARCS	CONCEPTEURS	ÉPOQUE	LABEL
72 Arenhosse	Parc du domaine de Castillon	Édouard André	début XX ^e siècle	
73 Dax	Parc du Sarrat	René Guichemerre	1960	J. R.
74 Eugénie-les-Bains	Les Clos d'Eugénie	Époux Guérard/G. Pellerin /A. Gayraud	1998	
75 Gaujacq	Jardin-plantarium du château	Jean Thoby/ Philippe Casdevant	1985 1878	
76 Mont-de-Marsan	Parc Jean Rameau	Eugène Desmarts	1911	
77 Parleboscq	Château de Lacaze	Eugène Bühler	1903	
78 Ravignan	Parc du château de Ravignan			

LOT-ET-GARONNE (47)

COMMUNES	JARDINS-PARCS	CONCEPTEURS	ÉPOQUE	LABEL
79 Agen	Jardins du Vallon de Vêrone (disparus)	Jules-César Scaliger	XVI ^e siècle	
Agen	Jardins de la préfecture	Alexandre Poitevin	début XIX ^e siècle	
Agen	Jardin de l'hôtel Hutot de Latour	Redessiné par Jean Payen	1963	

80	Baleyssagues	Jardin de Boissonna	Georges Beylard	1998	J. R.
81	Clairac	Jardin public	Jean-Alphonse Escarpit	vers 1880	
82	Fréchou	Jardin du Fréchou	Michel Taulet	1992	
83	Gontaud-de-Nogaret	Jardins du château de Gontaud	Joël Zanini	2009	
84	Le Temple-sur-Lot	Établissements botaniques Latour-Marliac	Joseph Bory Latour-Marliac	1875	J. R.
85	Marmande	Cloître végétal de l'église N.-D.	André Larrègue	1956-1959	J. R.
	Marmande	Les jardins de Beauchamps	Famille Jay	1990	J. R.
86	Moirax	Jardin du château de Lassalle	Édouard André	1904	
87	Mongaillard	Jardin du Baqué	Famille Lestage	1986	
88	Nérac	Parc de la Garenne, Jardins du Roy		XVI ^e -XIX ^e siècle	
89	Virazeil	Jardins du château de Virazeil	Étienne Lacleto	fin XVIII ^e siècle	

PYRÉNÉES-ATLANTIQUES (64)

COMMUNES	JARDINS-PARCS	CONCEPTEURS	ÉPOQUE	LABEL	
90	Cambo	Jardins de la villa Arnaga	Pierre Ferret	1903	J. R.
91	Bayonne	Pépinières Maymou	Paul Maymou	1880	
92	Biarritz	Villa Barbarenia	Gelos	1926	
93	Hendaye	Domaine d'Abbadia	Eugène Bühler	vers 1875	
94	Laàs	Château de Laàs	(inconnu)	XIX ^e -XX ^e siècles	
95	Labastide-Villefranche	Jardins du château de Bijou	Jules Vacherot	1913	
96	Mascaraàs-Haron	Jardins du château de Mascaraàs		XVIII ^e -XIX ^e siècles	
97	Momas	Jardins du château de Momas	Marie-Joseph Teillard	1984	J. R.
98	Pau	Parc de Beaumont	Henri Martinet	1898	
99	Saint-Vincent	La roseraie de Barbary	Famille Barbary	2003	
100	Trois-Villes	Parc du château d'Elizabea	De La Chaume	1925	
101	Ustaritz	Villa Patou	JNC Forestier	1929	
102	Viven	Jardins du château de Viven	Jeanne-Emma Graciet/ Gérard Coze	1987	J. R.

Pour obtenir plus d'informations pratiques sur les jardins (jours et heures d'ouverture notamment) nous vous conseillons de contacter les offices de tourisme.

Jardins du château de Malle
à Preignac (33).



Bibliographie

Revues

- Atlantica, Les Jardins d'Aquitaine*, n° 64, mai 1999, Biarritz.
L'Ami des Jardins et de la Maison, 400 Jardins de charme à visiter en France, avril 2000.
Le Festin, Jardins d'Aquitaine, n° 27-28, octobre 1998 ; *Jardins en Aquitaine*, n° 49, avril 2004.
Le Bon jardinier: Encyclopédie horticole, tomes I et II, 152^e édition, Paris.
Pour nos jardins, n° 148-157-163-166-171-174-183-186, Valenciennes.
Vieilles Maisons Françaises, Jardins en Poitou-Charentes, n° 179.
L'Ami des champs, 1823, 1866.
Annales de la Société d'horticulture de la Gironde, 1854, 1856, 1878-1887, 1892-1899, 1902-1906, 1910-1912.
Annales de la Société d'agriculture de la Gironde, 1857, 1858, 1863-1864, 1882, 1884, 1885.

Livres et articles

- ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DE LA GIRONDE, *Les livres du Jardin*, 1997.
ANDRÉ Nathalie, *Jardins landais*, in revue *Le Festin*, n° 27-28, octobre 1998.
BÉRIAC Jean-Pierre, *Parcs, jardins et paysage*, in catalogue de l'exposition Châteaux Bordeaux, Éditions Centre Georges Pompidou, p. 113-124, 1988.
BÉRIAC Jean-Pierre, *De quelques jardins*, in revue V.M.F., n° 164.
CADRAT Céline, *La restauration des jardins historiques en Gironde*, D.E.A. Université Michel de Montaigne.
C.E.R.C.A.M., *Maisons de campagne en Bordelais*, Art et Arts éditeur, 1994.
CONSEIL GÉNÉRAL DE VENDÉE, *Vendée côté jardins*, 2006.
DAUCHEZ Chantal, *Jardins en Périgord*, in revue *Le Festin*, n° 27-28.
FAVREAU Marc, *Les jardins en Gironde au XVII^e siècle*, D.E.A. Université Bordeaux III, 1990.
HIGOUNET-NADAL Arlette, *Jardins et Vergers en Europe Occidentale (VII^e-XVIII^e siècles)*, Centre culturel de l'abbaye de Flaran, 1989.
JOCHAUD du PLESSIS Émile, *Les pépinières royales de Guyenne*, TER d'histoire, 1977.
LACHE Aymeric, *Les jardins, treilles et vergers à Bordeaux aux XIV^e et XV^e siècles*, TER d'histoire, Université de Bordeaux III, 2002.
MOSSER Monique et TEYSSOT Georges, *Histoire des jardins de la Renaissance à nos jours*, Flammarion 1992.
NICOLAS Claudine, *L'art et la politique des jardins dans la seconde moitié du XIX^e siècle*, D.E.A. Université Michel de Montaigne.

PRÉVÔT Philippe, catalogue de l'exposition *Jardins bordelais d'hier et d'aujourd'hui*, Office de Tourisme de Bordeaux, mai 1981.

PRÉVÔT Philippe et ZÉBOULON Richard, photographe, *Les plus beaux jardins du Sud-Ouest*, Éditions Sud Ouest, 2000.

PRÉVÔT Philippe, *Histoire des jardins*, Éditions Sud Ouest, 2004.

PRÉVÔT Philippe et ZÉBOULON Richard, photographe, *Guide des jardins de Bordeaux*, Mairie de Bordeaux, 2006.

RACINE Jean, *Guide des Jardins de France*, 2007.

SIRIEYS Hélène, *Une préfecture entre Guyenne et Gascogne*, éditions Atelier des Brisants, 2007.

UBAUD Josiane, *Des arbres et des hommes*, Édisud, 1997.

Remerciements

Les auteurs remercient particulièrement :

Christian Bouffard, président de la Société d'horticulture de la Gironde.

Véra de Commarque, présidente de l'Association des parcs et jardins d'Aquitaine (APJA).

Joëlle Deyres, correspondante Jardins pour la D.R.A.C. Aquitaine.

Françoise de Nombel, présidente de l'Association des jardins de Lot-et-Garonne.

Françoise Phiquepal, architecte-paysagiste, groupe de travail Jardin remarquable, D.R.A.C. Aquitaine.

Nous exprimons également nos très vifs remerciements aux propriétaires et jardiniers qui nous ont ouvert leurs portes.

Table des matières

Introduction	9
--------------------	---

Les premiers jardins 13

Toponymie et jardins	15
🏡 Saint-Michel-de-Montaigne, le jardin d'un philosophe (24)	22
🏡 Jardins du château de Vayres, dans le goût du style français (33)	23
🏡 Le parc de la Garenne, à Nérac (47)	25

Les arbres du pouvoir 29

Les jardins réguliers aux XVII^e et XVIII^e siècles 31

🏡 Jardins du château de Malle, à Preignac (33)	34
🏡 Château Raba, le petit Chantilly bordelais à Talence (33)	37
🏡 La Bourlie, les charmes d'un vieux domaine à Urval (24)	38

Les premiers jardins anglais 41

Plantes et climatologie	42
Embellissements du domaine	45

Orangeries et serres 46

La vague paysagère au XIX^e siècle 51

🏡 Le Jardin public, à Bordeaux (33)	58
🏡 Le parc du château de Grenade, à Saint-Selve (33)	59
🏡 Le Parc bordelais, à Bordeaux (33)	60
🏡 Le parc de Laurenzane, à Gradignan (33)	61
🏡 Le parc de Bourran, à Mérignac (33)	62
🏡 Le parc du château Giscours, à Labarde (33)	64
🏡 Le parc de Majolan, à Blanquefort (33), chef-d'œuvre des rocailleurs	65
🏡 Le cimetière de la Chartreuse, à Bordeaux (33), un jardin d'un autre monde	66
🏡 Parc Chavat à Podensac, un jardin belvédère sur les bords de Garonne (33)	68

Les grandes heures de l'horticulture 71

Désir de partager, plaisir d'admirer	75
Distributions honorifiques et compétition	79

L'acclimatation des exotiques.....	80
Un monde jardinier.....	82
Le jardin de ville	86
🏡 La bambouseraie de Planbuisson, au Buisson (24)	87
🏡 Les Établissements botaniques Latour-Marliac, au Temple-sur-Lot (47), berceau historique et royaume du nénuphar	89
Nostalgie du jardin français et Art déco	91
🏡 Le château d'Elizabea, de Trois-Villes (64).....	95
🏡 Arnaga, le retour au jardin français (64)	96
🏡 Château de Bijou, à Labastide-Villefranche (64).....	98
🏡 Le parc du Sarrat, à Dax (40).....	99
🏡 Château de La Roche-Courbon, à Saint-Porchaire (17).....	101
🏡 Jardins du château de Hautefort, l'art des parterres (24)	102
L'italianisme dans la décoration des jardins	104
🏡 Malagar, parenthèse toscane en Entre-deux-Mers (33).....	106
🏡 Jardin de Casaque, à Lugos (33)	107
🏡 Les jardins de Sardy, à Vélignes (24).....	111
🏡 Les jardins du manoir d'Eyrignac, à Salignac (24)	112
Les jardins de notre temps	115
🏡 Les jardins de l'Imaginaire, à Terrasson-la-Villedieu (24).....	116
🏡 Les Clos d'Eugénie, à Eugénie-les-Bains (40).....	118
🏡 Les jardins du château de Viven, une restauration exemplaire (64)	120
🏡 Jardin du château de Momas, le blanc comme couleur (64).....	123
🏡 Le jardin de la Souloire, à Saint-Germain-du-Puch (33)	124
🏡 Le Jardin botanique, à Bordeaux (33)	125
🏡 Le jardin japonais de Nansouty, à Bordeaux (33).....	128
Jardins médiévaux de notre temps	130
Tableau synoptique des jardins d'Aquitaine	133
Bibliographie et remerciements	139



